This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Digitized by Google

M 1661 bis

[redacted]
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO.

BIBLIOTHÈQUE DE F. C. DE LA HARPE
L.H.P.

CANTON DE VAUD
LIBERTÉ ET PATRIE
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE

Digitized by Google

Cet Ouvrage se trouve,

A Genève, chez CHIROL & chez BARDIN.

A Montpellier, chez RIGAUD, PONS, & Compagnie, & chez FONTANEL.

A Nismes, chez GAUDE père & fils.

A Grenoble, chez GIROUD & chez BRETTE.

A Bourg, chez VERNAREL.

A Mâcon, chez GARSIN.

A Châlons-sur-Saône, chez DE LIVANI.

A Marseille, chez SUBE & LAPORTE.

A Aix, chez DAVID.

A Toulon, chez MALLARD, chez BOERI, chez SURRE.

A Valence, chez AUREL.

A Beziers, chez BOUSQUET, & chez Mme Veuve ODEZENNE.

Et chez les principaux Libraires des autres Villes du Royaume.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

PAR un abus punissable, on a envoyé à Amsterdam un prétendu manuscrit de cette Pièce, tiré de mémoire & défiguré, plein de lacunes, de contre-sens & d'absurdités. On l'a imprimé & vendu en y mettant le nom de M. *de Beaumarchais*. Des Comédiens de Province se sont permis de donner & représenter cette production comme l'ouvrage de l'Auteur. Il n'a manqué à tous ces gens de bien que d'être loués dans quelques Feuilles périodiques.

Digitized by Google

LA FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE,

Par M. DE BEAUMARCHAIS.

Représentée pour la première fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le Mardi 27 Avril 1784.

En faveur du badinage,
Faites grace à la raison. *Vaud. de la Pièce.*

A LYON,

D'après la Copie envoyée par l'Auteur.

1785.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

En écrivant cette Préface, mon but n'eſt pas de rechercher oiſeuſement ſi j'ai mis au Théâtre une Pièce bonne ou mauvaiſe ; il n'eſt plus tems pour moi : mais d'examiner ſcrupuleuſement, & je le dois toujours, ſi j'ai fait une œuvre blâmable.

Perſonne n'étant tenu de faire une comédie qui reſſemble aux autres ; ſi je me ſuis écarté d'un chemin trop battu, pour des raiſons qui m'ont paru ſolides ; ira-t-on me juger, comme l'ont fait MM. tels, ſur des regles qui ne ſont pas les miennes ? imprimer puérilement que je reporte l'art à ſon enfance, parce que j'entreprens de frayer un nouveau ſentier à cet art dont la loi première, & peut-être la ſeule, eſt d'amuſer en inſtruiſant ? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit.

Il y a ſouvent très-loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en penſe. Le trait qui nous pourſuit, le mot qui importune reſte enſeveli dans le cœur, pendant que la bouche ſe venge en blâmant preſque tout le reſte. De ſorte qu'on peut regarder comme un point

établi au Théâtre *, qu'en fait de reproche à l'Auteur, ce qui nous affecte le plus est ce dont on parle le moins.

Il est peut-être utile de dévoiler aux yeux de tous, ce double aspect des comédies ; & j'aurai fait encor un bon usage de la mienne, si je parviens en la scrutant, à fixer l'opinion publique sur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'est-ce que LA DÉCENCE THÉATRALE ?

A force de nous montrer délicats, fins connaisseurs, & d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocrisie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amuser & de juger de ce qui leur convient : faut-il le dire enfin ? des bégueules rassasiées qui ne savent plus ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejeter. Déja ces mots si rebattus, *bon ton*, *bonne compagnie*, toujours ajustés au niveau de chaque insipide cotterie, & dont la latitude est si grande qu'on ne sait où ils commencent & finissent, ont détruit la franche & vraie gaité qui distinguait de tout autre, le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédantesque abus de ces autres grands mots *décence* & *bonnes mœurs*, qui donnent un air si important, si supérieur, que nos jugeurs de comédies seraient désolés de n'avoir pas à les prononcer sur toutes les pièces de

Théâtre, & vous connaîtrez à peu-près ce qui garote le génie, intimide tous les Auteurs, & porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, sans laquelle il n'y a pourtant que du bel esprit à la glace, & des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la société sont parvenus à se soustraire à la censure dramatique : on ne pourrait mettre au Théâtre *les Plaideurs* de *Racine*, sans entendre aujourd'hui les *Dandins* & les *Brid'oisons*, même des gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni respect pour les Magistrats.

On ne ferait point le *Turcaret*, sans avoir à l'instant sur les bras, Fermes, Sous-Fermes, Traites & Gabelles, Droits-réunis, Tailles, Taillons, le Trop-plein, le Trop-bu, tous les Impositeurs royaux. Il est vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modèles. On l'offrirait sous d'autres traits, l'obstacle resterait le même.

On ne jouerait point *les Fâcheux*, *les Marquis*, *les Emprunteurs* de *Molière*, sans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne & l'antique Noblesse. Ses *Femmes savantes* irriteraient nos féminins bureaux d'esprit ; mais quel calculateur peut évaluer la force & la longueur du levier qu'il faudrait, de nos jours, pour élever jusqu'au Théâtre l'œuvre sublime du *Tartuffe* ? Aussi l'Auteur qui se compromet avec le Public

pour l'amuser, *ou pour l'instruire*, au lieu d'intriguer à son choix son ouvrage, est-il obligé de tourniller dans des incidens impossibles, de persifler au lieu de rire, & de prendre ses modèles hors de la société, crainte de se trouver mille ennemis, dont il ne connaissait aucun en composant son triste Drame.

J'ai donc réfléchi que si quelque homme courageux ne secouait pas toute cette poussière, bientôt l'ennui des Pièces françaises porterait la nation au frivole opéra-comique, & plus loin encor, aux Boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté bannie du Théâtre français, se change en une licence effrénée; où la jeunesse va se nourrir de grossières inepties, & perdre, avec ses mœurs, le goût de la décence & des chefs-d'œuvre de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme, & si je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'est-elle manifestée dans tous.

J'ai pensé, je pense encor, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon & vrai comique au Théâtre, sans des situations fortes, & qui naissent toujours d'une disconvenance sociale, dans le sujet qu'on veut traiter. L'Auteur tragique, hardi dans ses moyens, ose admettre le crime atroce; les conspirations,

l'usurpation du trône, le meurtre, l'emppoisonnement, l'inceste dans *Œdipe* & *Phèdre*; le fratricide dans *Vendôme*; le parricide dans *Mahomet*; le régicide dans *Machbet*, &c. &c. La comédie, moins audacieuse, n'excède pas les disconvenances, parce que ses tableaux sont tirés de nos mœurs, ses sujets, de la société. Mais comment frapper sur l'avarice, à moins de mettre en scène un méprisable avare? démasquer l'hypocrisie, sans montrer, comme *Orgon* dans le *Tartuffe*, un abominable hypocrite, *épousant sa fille & convoitant sa femme?* un homme à bonnes fortunes, sans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes; un joueur effréné, sans l'envelopper de frippons, s'il ne l'est pas déja lui-même?

Tous ces gens-là sont loin d'être vertueux; l'Auteur ne les donne pas pour tels: il n'est le patron d'aucun d'eux; il est le peintre de leurs vices. Et parce que le lion est féroce, le loup vorace & glouton, le renard rusé, cauteleux, la fable est-elle sans moralité? quand l'Auteur la dirige contre un sot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, sa moralité est remplie: s'il la tournait contre le bas flatteur, il finirait son apologue ainsi: *le renard s'en saisit, le dévore; mais le fromage était empoisonné.* La fable est une comédie légère, & toute comédie n'est qu'un

Digitized by Google

long apologue : leur différence eſt, que dans la fable les animaux ont de l'eſprit ; & que dans notre comédie les hommes ſont ſouvent des bêtes, & qui pis eſt, des bêtes méchantes.

Ainſi, lorſque *Molière*, qui fut ſi tourmenté par les ſots, donne à l'*Avare* un fils prodigue & vicieux qui lui vole ſa caſſette, & l'injurie en face ; eſt-ce des vertus ou des vices qu'il tire ſa moralité ? Que lui importent ces fantômes ? c'eſt vous qu'il entend corriger. Il eſt vrai que les afficheurs & balayeurs littéraires de ſon tems, ne manquèrent pas d'apprendre au bon Public combien tout cela était horrible ! Il eſt auſſi prouvé que des envieux très-importans, ou des importans très-envieux ſe déchaînèrent contre lui. Voyez le ſévère *Boileau* dans ſon épître au grand *Racine*, venger ſon ami qui n'eſt plus, en rappellant ainſi les faits :

L'Ignorance & l'Erreur à ſes naiſſantes Pièces,
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes,
Venaient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau ;
Et ſecouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur voulait la ſcène plus exacte ;
Le Vicomte indigné, ſortait au ſecond acte ;
L'un, défenſeur zélé des dévots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnait au feu ;
L'autre, *fougueux Marquis*, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la Cour immolée au Parterre.

Digitized by Google

On voit même dans un placet de *Molière à Louis XIV* qui fut si grand en protégeant les Arts, & sans le goût éclairé duquel notre Théâtre n'aurait pas un seul chef-d'œuvre de *Molière*; on voit ce philosophe Auteur se plaindre amèrement au Roi, que pour avoir démasqué les hypocrites, ils imprimaient par-tout qu'il était *un libertin*, *un impie*, *un athée*, *un démon vêtu de chair*, *habillé en homme*; & cela s'imprimait avec APPROBATION ET PRIVILÈGE de ce Roi qui le protégeait: rien là-dessus n'est empiré.

Mais, parce que les personnages d'une Pièce s'y montrent sous des mœurs vicieuses, faut-il les bannir de la Scène? Que poursuivrait-on au Théâtre? les travers & les ridicules? cela vaut bien la peine d'écrire! ils sont chez nous comme les modes; on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais se déguise en mille formes sous le masque des mœurs dominantes: leur arracher ce masque & les montrer à découvert, telle est la noble tâche de l'homme qui se voue au Théâtre. Soit qu'il moralise en riant, soit qu'il pleure en moralisant: Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir; malheur à lui, s'il s'en écarte. On ne peut corriger les hommes qu'en les fesant voir tels qu'ils sont. La comédie utile

& véridique, n'eſt point un éloge menteur, un vain diſcours d'Académie.

Mais gardons nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la ſatyre odieuſe & perſonnelle : l'avantage de la première eſt de corriger ſans bleſſer. Faites prononcer au Théâtre par l'homme juſte, aigri de l'horrible abus des bienfaits, *tous les hommes ſont des ingrats :* quoique chacun ſoit bien près de penſer comme lui ; perſonne ne s'offenſera. Ne pouvant y avoir un ingrat, ſans qu'il exiſte un bienfaiteur ; ce reproche même établit une balance égale entre les bons & mauvais cœurs ; on le ſent, & cela conſole. Que ſi l'humoriſte répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats ;* on répliquera juſtement, qu'*il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été pluſieurs fois bienfaiteur :* cela conſole encor. Et c'eſt ainſi qu'en généraliſant, la critique la plus amère porte du fruit, ſans nous bleſſer ; quand la ſatyre perſonnelle, auſſi ſtérile que funeſte, bleſſe toujours & ne produit jamais. Je hais par-tout cette dernière, & je la crois un ſi puniſſable abus, que j'ai pluſieurs fois d'office invoqué la vigilance du Magiſtrat pour empêcher que le Théâtre ne devînt une arène de gladiateurs, où le Puiſſant ſe crût en droit de faire exercer ſes vengeances par les

Digitized by Google

plumes vénales, & malheureusement trop communes, qui mettent leur bassesse à l'enchère.

N'ont-ils donc pas assez, ces Grands, des mille & un feuillistes, feseurs de Bulletins, Afficheurs, pour y trier le plus mauvais, en choisir un bien lâche, & dénigrer qui les offusque? On tolère un si léger mal, parce qu'il est sans conséquence, & que la vermine éphémère démange un instant & périt; mais le Théâtre est un géant qui blesse à mort tout ce qu'il frappe. On doit réserver ses grands coups pour les abus & pour les maux publics.

Ce n'est donc ni le vice ni les incidens qu'il amène, qui font l'indécence théatrale; mais le défaut de leçons & de moralité. Si l'Auteur, ou faible ou timide, n'ose en tirer de son sujet, voilà ce qui rend sa Pièce équivoque ou vicieuse.

Lorsque je mis *Eugénie* au Théâtre (& il faut bien que je me cite, puisque c'est toujours moi qu'on attaque) lorsque je mis *Eugénie* au Théâtre, tous nos Jurés-Criéurs à la décence, jetaient des flammes dans les foyers sur ce que j'avais osé montrer un Seigneur libertin, habillant ses Valets en Prêtres, & feignant d'épouser une jeune personne qui paraît enceinte au Théâtre, sans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la Pièce a été jugée, sinon le meilleur, au moins le plus moral des Drames,

Digitized by Google

conſtamment jouée ſur tous les Théâtres, & traduite dans toutes les langues. Les bons eſprits ont vu que la moralité, que l'intérêt y naiſſaient entiérement de l'abus qu'un homme puiſſant & vicieux fait de ſon nom, de ſon crédit, pour tourmenter une faible fille, ſans appui, trompée, vertueuſe, & délaiſſée. Ainſi tout ce que l'ouvrage a d'utile & de bon, naît du courage qu'eut l'Auteur d'oſer porter la diſconvenance ſociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait *les Deux Amis*, Pièce dans laquelle un père avoue à ſa prétendue nièce qu'elle eſt ſa fille illégitime : ce Drame eſt auſſi très-moral ; parce qu'à travers les ſacrifices de la plus parfaite amitié, l'Auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'impoſe la nature ſur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuſe dureté des convenances ſociales, ou plutôt leur abus, laiſſe trop ſouvent ſans appui.

Entr'autres critiques de la Pièce, j'entendis dans une loge, auprès de celle que j'occupais, un jeune *Important* de la Cour, qui diſait gaiment à des Dames : « l'Auteur, ſans doute, eſt un » garçon Fripier, qui ne voit rien de plus élevé » que des Commis des fermes, & des Marchands » d'étoffes ; & c'eſt au fond d'un magaſin qu'il va » chercher les nobles amis, qu'il traduit à la Scène » françaiſe »! Hélas! Monſieur, lui dis-je, en

Digitized by Google

m'avançant, il a fallu du moins les prendre où il n'est pas impossible de les supposer. Vous ririez bien plus de l'Auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'Œil de bœuf, ou des Carrosses? Il faut un peu de vraisemblance, même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractère, j'ai depuis tenté, dans *le Barbier de Séville*, de ramener au Théâtre l'ancienne & franche gaité, en l'alliant avec le ton léger de notre plaisanterie actuelle; mais comme cela même était une espèce de nouveauté, la Pièce fut vivement poursuivie. Il semblait que j'eusse ébranlé l'Etat; l'excès des précautions qu'on prit & des cris qu'on fit contre moi, décelait sur-tout la frayeur que certains vicieux de ce tems avaient de s'y voir démasqués. La Pièce fut censurée quatre fois, cartonnée trois fois sur l'affiche, à l'instant d'être jouée, dénoncée même au Parlement d'alors; & moi, frappé de ce tumulte, je persistais à demander que le Public restât le juge de ce que j'avais destiné à l'amusement du Public.

Je l'obtins au bout de trois ans. Après les clameurs, les éloges; & chacun me disait tout bas: faites-nous donc des Pièces de ce genre, puisqu'il n'y a plus que vous qui osiez rire en face.

Un Auteur désolé par la cabale & les criards,

Digitized by Google

mais qui voit ſa Pièce marcher, reprend courage, & c'eſt ce que j'ai fait. Feu M. le Prince de *Conti*, de patriotique mémoire (car en frappant l'air de ſon nom, l'on ſent vibrer le vieux mot Patrie) feu M. le Prince de *Conti*, donc, me porta le défi public de mettre au Théâtre ma Préface du *Barbier*, plus gaie, diſait-il, que la Pièce, & d'y montrer la famille de *Figaro*, que j'indiquais dans cette Préface. Monſeigneur, lui répondis-je, ſi je mettais une ſeconde fois ce caractère ſur la Scène, comme je le montrerais plus âgé, qu'il en ſaurait quelque peu davantage, ce ſerait bien un autre bruit, & qui ſait s'il verrait le jour! Cependant, par reſpect, j'acceptai le défi; je compoſai cette *Folle Journée*, qui cauſe aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'était un homme d'un grand caractère, un Prince auguſte, un eſprit noble & fier: le dirai-je? il en fut content.

Mais quel piège, hélas! j'ai tendu au jugement de nos Critiques en appellant ma Comédie du vain nom de *Folle Journée*! mon objet était bien de lui ôter quelqu'importance; mais je ne ſavais pas encor à quel point un changement d'annonce, peut égarer tous les eſprits. En lui laiſſant ſon véritable titre, on eût lû *l'Epoux ſuborneur*. C'était pour eux une autre piſte; on me courait différemment. Mais ce nom de *Folle*

Digitized by Google

Journée, les a mis à cent lieues de moi : ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage, que ce qui n'y sera jamais ; & cette remarque un peu sévère sur la facilité de prendre le change, a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu du nom de *George Dandin*, si *Molière* eut appellé son Drame la *Sotise des alliances*, il eût porté bien plus de fruit : si *Regnard* eut nommé son *Légataire*, *la Punition du célibat*, la Piece nous eût fait frémir. Ce à quoi il ne songea pas ; je l'ai fait avec réflexion. Mais, qu'on ferait un beau chapitre sur tous les jugemens des hommes, & la morale du Théâtre, & qu'on pourrait intituler : *de l'influence de l'Affiche !*

Quoi qu'il en soit, *la Folle Journée* resta cinq ans au porte-feuille ; les Comédiens ont su que je l'avais, ils me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'est ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation ; soit qu'ils sentissent avec le Public, que pour lui plaire en comédie, il fallait de nouveaux efforts ; jamais Pièce aussi difficile n'a été jouée avec autant d'ensemble ; & si l'Auteur (comme on le dit) est resté au dessous de lui-même ; il n'y a pas un seul Acteur, dont cet Ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à sa lecture, à l'adoption des Comédiens.

Sur l'éloge outré qu'ils en firent, toutes les

Sociétés voulurent le connaître, & dès-lors il falut me faire des querelles de toute espèce, ou céder aux instances universelles. Dès-lors aussi les grands ennemis de l'Auteur, ne manquèrent pas de répandre à la Cour qu'il blessait dans cet ouvrage, d'ailleurs *un tissu de bêtises*, la Religion, le Gouvernement, tous les états de la Société, les bonnes mœurs, & qu'enfin la vertu y était opprimée, & le vice triomphant, *comme de raison*, ajoutait-on. Si les graves Messieurs qui l'ont tant répété, me font l'honneur de lire cette Préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juste; & la bourgeoise intégrité que je mets à mes citations, n'en fera que mieux ressortir la noble infidélité des leurs.

Ainsi dans *le Barbier de Séville* je n'avais qu'ébranlé l'Etat; dans ce nouvel essai, plus infâme & plus séditieux, je le renversais de fond en comble. Il n'y avait plus rien de sacré si l'on permettait cet ouvrage. On abusait l'autorité par les plus insidieux rapports; on cabalait auprès des Corps puissans; on alarmait les Dames timorées; on me fesait des ennemis sur le prie-Dieu des oratoires : & moi, selon les hommes & les lieux, je repoussais la basse intrigue, par mon excessive patience, par la roideur de mon respect, l'obstination de ma docilité, par la raison, quand on voulait l'entendre.

Digitized by Google

Ce combat a duré quatre ans. Ajoutez-les aux cinq du porte-feuille ; que reste-t-il des allusions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage ? Hélas ! quand il fut composé, tout ce qui fleurit aujourd'hui, n'avait pas même encor germé. C'était tout un autre Univers.

Pendant ces quatre ans de débat je ne demandais qu'un Censeur ; on m'en accorda cinq ou six. Que virent-ils dans l'ouvrage, objet d'un tel déchaînement ? la plus badine des intrigues. Un grand seigneur espagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut séduire, & les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit épouser, & la femme du Seigneur, réunissent pour faire échouer dans son dessein un maître absolu, que son rang, sa fortune & sa prodigalité rendent tout puissant pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La Pièce est sous vos yeux.

D'où naissaient donc ces cris perçans ? De ce qu'au-lieu de poursuivre un seul caractère vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, l'Avare, ou l'Hypocrite, ce qui ne lui eût mis sur les bras qu'une seule classe d'ennemis ; l'Auteur a profité d'une composition légère, ou plutôt a formé son plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui désolent la Société. Mais comme ce n'est pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du Censeur éclairé ; tous, en l'approuvant, l'ont réclamé pour le Théâtre.

Digitized by Google

Il a donc fallu l'y souffrir : alors les Grands du monde ont vû jouer avec scandale,

> Cette Pièce où l'on peint un insolent valet
> Disputant sans pudeur son épouse à son maître.
>
> *M. Gudin.*

Oh ! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce sujet moral, une Tragédie bien sanguinaire ! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurais pas nommé *Figaro ;* dans sa jalouse fureur je lui aurais fait noblement poignarder le Puissant vicieux ; & comme il aurait vengé son honneur dans des vers quarrés, bien ronflans, & que mon jaloux, tout au moins Général d'armée, aurait eu pour rival quelque tyran bien horrible & régnant au plus mal sur un peuple désolé ; tout cela très-loin de nos mœurs, n'aurait je crois blessé personne ; on eût crié *bravo ; ouvrage bien moral.* Nous étions sauvés, moi & mon *Figaro* sauvage.

Mais ne voulant qu'amuser nos Français & non faire ruisseler les larmes de leurs épouses ; de mon coupable Amant j'ai fait un jeune Seigneur de ce tems-là, prodigue, assez galant, même un peu libertin, à-peu-près comme les autres Seigneurs de ce tems-là. Mais qu'oserait-on dire au Théâtre d'un Seigneur, sans les offenser tous, sinon de lui reprocher son trop de galanterie ! N'est-ce pas là le défaut le moins

contesté

Digitized by Google

contesté par eux-mêmes ? J'en vois beaucoup, d'ici, rougir modestement (& c'est un noble effort) en convenant que j'ai raison.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le respect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvais pas, que c'eût été blesser toutes les vraisemblances ? Concluez donc en faveur de ma Pièce, puisqu'enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuse n'aurait produit aucun mouvement comique, si je ne lui avais gaiment opposé l'homme le plus dégourdi de sa nation, *le véritable Figaro*, qui tout en défendant *Suzanne*, sa propriété, se moque des projets de son maître, & s'indigne très-plaisamment qu'il ose joûter de ruse avec lui, maître passé dans ce genre d'escrime.

Ainsi, d'une lutte assez vive entre l'abus de la puissance, l'oubli des principes, la prodigalité, l'occasion, tout ce que la séduction a de plus entraînant ; & le feu, l'esprit, les ressources que l'infériorité piquée au jeu, peut opposer à cette attaque ; il naît dans ma Pièce un jeu plaisant d'intrigue, où l'*époux suborneur*, contrarié, lassé, harassé, toujours arrêté dans ses vues ; est obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de sa femme, qui bonne, indulgente,

& sensible finit par lui pardonner : c'est ce qu'elles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, Messieurs ?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prens ? accueillez-en une plus sévère qui blesse vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas : c'est qu'un Seigneur assez vicieux pour vouloir prostituer à ses caprices tout ce qui lui est subordonné, pour se jouer dans ses domaines, de la pudicité de toutes ses jeunes vassales, doit finir comme celui-ci, par être la risée de ses valets. Et c'est ce que l'Auteur a très-fortement prononcé, lorsqu'en fureur au cinquième Acte, *Almaviva*, croyant confondre une femme infidèle, montre à son jardinier un cabinet, en lui criant : *Entres-y toi, Antonio ; conduis devant son juge, l'infâme qui m'a déshonoré ;* & que celui-ci lui répond : *Il y a, parguenne, une bonne Providence ! Vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut bien aussi qu'à votre tour !* ....

Cette profonde moralité se fait sentir dans tout l'ouvrage ; & s'il convenait à l'Auteur de démontrer aux adversaires qu'à travers sa forte leçon il a porté la considération pour la dignité du coupable, plus loin qu'on ne devait l'attendre de la fermeté de son pinceau ; je leur ferais

Digitized by Google

remarquer que, croisé dans tous ses projets, le Comte *Almaviva* se voit toujours humilié, sans être jamais avili.

En effet, si la Comtesse usait de ruse pour aveugler sa jalousie dans le dessein de le trahir, devenue coupable elle-même, elle ne pourrait mettre à ses pieds son époux, sans le dégrader à nos yeux. La vicieuse intention de l'épouse, brisant un lien respecté; l'on reprocherait justement à l'Auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables: car nos jugemens sur les mœurs se rapportent toujours aux femmes; on n'estime pas assez les hommes pour tant exiger d'eux sur ce point délicat. Mais, loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage, est que nul ne veut faire une tromperie au Comte, mais seulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'est la pureté des motifs qui sauve ici les moyens, du reproche; & de cela seul, que la Comtesse ne veut que ramener son mari; toutes les confusions qu'il éprouve sont certainement très-morales; aucune n'est avilissante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'Auteur oppose à ce mari peu délicat, la plus vertueuse des femmes par goût & par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé; quand l'expose-t-on à vos regards? dans le moment

Digitized by Google

critique où ſa bienveillance pour un aimable enfant, ſon filleul, peut devenir un goût dangereux, ſi elle permet au reſſentiment qui l'apuie, de prendre trop d'empire ſur elle. C'eſt pour faire mieux ſortir l'amour vrai du devoir, que l'Auteur la met un moment aux priſes avec un goût naiſſant qui le combat. Oh! combien on s'eſt étayé de ce léger mouvement dramatique, pour nous accuſer d'indécence! On accorde à la tragédie, que toutes les Reines, les Princeſſes aient des paſſions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins; & l'on ne ſouffre pas que, dans la comédie, une femme ordinaire puiſſe lutter contre la moindre faibleſſe! O grande *influence de l'Affiche*! jugement ſûr & conſéquent! avec la différence du genre, on blâme ici, ce qu'on approuvait là. Et cependant en ces deux cas c'eſt toujours le même principe; point de vertu ſans ſacrifice.

J'oſe en appeller à vous, jeunes infortunées, que votre malheur attache à des *Almaviva!* Diſtingueriez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, ſi quelqu'intérêt importun tendant trop à les diſſiper, ne vous avertiſſait enfin qu'il eſt tems de combattre pour elle? Le chagrin de perdre un mari, n'eſt pas ici ce qui nous touche; un regret auſſi perſonnel eſt trop loin d'être une vertu! Ce qui nous plaît dans la Comteſſe, c'eſt

Digitized by Google

de la voir lutter franchement contre un goût naissant qu'elle blâme, & des ressentimens légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener son infidele époux, mettant dans le plus heureux jour les deux sacrifices pénibles de son goût & de sa colère, on n'a nul besoin d'y penser pour applaudir à son triomphe ; elle est un modèle de vertu ; l'exemple de son sexe & l'amour du nôtre.

Si cette métaphysique de l'honnêteté des Scènes ; si ce principe avoué, de toute décence théâtrale, n'a point frappé nos juges à la représentation ; c'est vainement que j'en étendrais ici le développement, les conséquences ; un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenses de l'accusé qu'il est chargé de perdre ; & ma Comtesse n'est point traduite au Parlement de la nation : c'est une Commission qui la juge.

On a vu la légère esquisse de son aimable caractère, dans la charmante Pièce d'*Heureusement*. Le goût naissant que la jeune femme éprouve pour son petit cousin l'Officier, n'y parut blâmable à personne, quoique la tournure des Scènes pût laisser à penser que la soirée eût fini d'autre manière, si l'époux ne fût pas rentré, comme dit l'Auteur, *heureusement*. Heureusement aussi l'on n'avait pas le projet de calomnier cet Auteur : chacun se livra de bonne-foi à ce doux intérêt qu'inspire une jeune femme honnête & sensible, qui

réprime ses premiers goûts, & notez que dans cette Pièce, l'époux ne paraît qu'un peu sot; dans la mienne, il est infidèle; ma Comtesse a plus de mérite.

Aussi, dans l'ouvrage que je défens, le plus véritable intérêt se porte-t-il sur la Comtesse! Le reste est dans le même esprit.

Pourquoi *Suzanne* la camariste, spirituelle, adroite & rieuse, a-t-elle aussi le droit de nous intéresser? C'est qu'attaquée par un séducteur puissant, avec plus d'avantage qu'il n'en faudrait pour vaincre une fille de son état, elle n'hésite pas à confier les intentions du Comte, aux deux personnes les plus intéressées à bien surveiller sa conduite; sa maîtresse & son fiancé. C'est que, dans tout son rôle, presque le plus long de la Pièce, il n'y a pas une phrase, un mot, qui ne respire la sagesse & l'attachement à ses devoirs: la seule ruse qu'elle se permette, est en faveur de sa maîtresse, à qui son dévoûment est cher, & dont tous les vœux sont honnêtes.

Pourquoi, dans ses libertés sur son maître, *Figaro* m'amuse-t-il, au lieu de m'indigner? C'est que, l'opposé des valets, il n'est pas, & vous le savez, le malhonnête homme de la Pièce: en le voyant forcé par son état, de repousser l'insulte avec adresse; on lui pardonne tout, dès qu'on sait qu'il ne ruse avec son Seigneur, que pour

Digitized by Google

garantir ce qu'il aime, & ſauver ſa propriété.

Donc, hors le Comte & ſes agens, chacun fait dans la Pièce à-peu-près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes, parce qu'ils diſent du mal les uns des autres; c'eſt une règle très-fautive. Voyez nos honnêtes gens du ſiècle; on paſſe la vie à ne faire autre choſe! Il eſt même tellement reçu de déchirer ſans pitié les abſens, que moi, qui les défens toujours, j'entens murmurer très-ſouvent: quel diable d'homme, & qu'il eſt contrariant! il dit du bien de tout le monde!

Eſt-ce mon Page, enfin, qui vous ſcandaliſe, & l'immoralité qu'on reproche au fond de l'ouvrage, ſerait-elle dans l'acceſſoire? O cenſeurs délicats! beaux eſprits ſans fatigue! inquiſiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin-d'œil les réflexions de cinq années; ſoyez juſtes une fois, ſans tirer à conſéquence. Un enfant de treize ans, aux premiers battemens du cœur; cherchant tout, ſans rien démêler; idolâtre, ainſi qu'on l'eſt à cet âge heureux, d'un objet céleſte pour lui, dont le haſard fit ſa maraine, eſt-il un ſujet de ſcandale? Aimé de tout le monde au château; vif, eſpiègle & brûlant, comme tous les enfans ſpirituels; par ſon agitation extrême, il dérange dix fois, ſans le vouloir, les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature! tout ce qu'il voit a droit de l'agiter: peut-être il n'eſt

Digitized by Google

plus un enfant; mais il n'eſt pas encor un homme: & c'eſt le moment que j'ai choiſi, pour qu'il obtînt de l'intérêt, ſans forcer perſonne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inſpire par-tout de même. Direz-vous qu'on l aime d'amour? Cenſeurs! ce n'eſt pas là le mot: vous êtes trop éclairés pour ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéreſſé: on ne l'aime donc pas encor; on ſent qu'un jour on l'aimera. Et c'eſt ce que l'Auteur a mis avec gaité dans la bouche de *Suzanne*, quand elle dit à cet enfant: *Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous ſerez le plus grand petit vaurien!....*

Pour lui imprimer plus fortement le caractère de l'enfance, nous le feſons exprès tutoyer par *Figaro*. Suppoſez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendrait ces libertés? Voyez-le à la fin de ſon rôle; à peine a-t-il un habit d'Officier, qu'il porte la main à l'épée aux premières railleries du Comte, ſur le quiproquo d'un ſoufflet. Il ſera fier, notre étourdi! mais c'eſt un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames dans les loges aimer mon Page à la folie? Que lui voulaient-elles? hélas! rien: c'était de l'intérêt auſſi; mais, comme celui de la Comteſſe, un pur & naïf intérêt; un intérêt...... ſans intérêt.

Mais eſt-ce la perſonne du Page ou la conſcience

Digitized by Google

du Seigneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'Auteur les condamne à se rencontrer dans la Pièce ? Fixez ce léger apperçu, il peut vous mettre sur sa voie ; ou plutôt apprenez de lui, que cet enfant n'est amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus absolu chez lui, dès qu'il suit un projet coupable, peut être mis au désespoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de se rencontrer sur sa route.

Quand mon Page aura dix-huit ans, avec le caractère vif & bouillant que je lui ai donné, je serai coupable à mon tour, si je le montre sur la Scène. Mais à treize ans qu'inspire-t-il ? quelque chose de sensible & doux, qui n'est amitié ni amour, & qui tient un peu de tous deux.

J'aurais de la peine à faire croire à l'innocence de ces impressions, si nous vivions dans un siecle moins chaste, dans un de ces siècl s de calcul, où, voulant tout prématuré, comme les fruits de leurs serres chaudes, l.s Grands mariaient leurs enfans à douze ans, & fesaient plier la nature, la décence & le goût aux plus sordides convenances, en se hâtant sur-tout d'arracher de ces êtres non formés, des enfans encor moins formables, dont le bonheur n'occupait personne, & qui n'étaient que le prétexte d'un certain

trafic d'avantages, qui n'avait nul rapport à eux, mais uniquement à leur nom. Heureusement nous en sommes bien loin : & le caractère de mon Page, sans conséquence pour lui-même, en a une relative au Comte, que le Moraliste apperçoit, mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos jugeurs.

Ainsi, dans cet ouvrage, chaque rôle important a quelque but moral. Le seul qui semble y déroger, est le rôle de *Marceline*.

Coupable d'un ancien égarement, dont son *Figaro* fut le fruit, elle devrait, dit-on, se voir au moins punie par la confusion de sa faute, lorsqu'elle reconnaît son fils. L'Auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger, la faute d'une jeune fille séduite, est celle des hommes, & non la sienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ?

Il l'a fait ; Censeurs raisonnables ! étudiez la Scène suivante, qui fesait le nerf du troisième Acte, & que les Comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau si sévère n'obscurcît la gaité de l'action.

Quand *Molière* a bien humilié la Coquette, ou Coquine du *Misanthrope*, par la lecture publique de ses lettres à tous ses amans, il la laisse avilie sous les coups qu'il lui a portés ; il a raison ; qu'en ferait-il ? vicieuse par goût &

par choix ; veuve aguérie ; femme de Cour : sans aucune excuse d'erreur, & fléau d'un fort honnête homme ; il l'abandonne à nos mépris, & telle est sa moralité. Quant à moi, saisissant l'aveu naïf de *Marceline* au moment de la reconnaissance, je montrais cette femme humiliée, & *Bartholo* qui la refuse, & *Figaro* leur fils commun dirigeant l'attention publique sur les vrais fauteurs du désordre où l'on entraîne sans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure.

Telle est la marche de la Scène.

BRID'OISON.

(*Parlant de Figaro qui vient de reconnaître sa mère en Marceline.*)

C'est clair : i-il ne l'épousera pas.

BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous ! & votre fils ? Vous m'aviez juré....

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils souvenirs engageaient, on serait tenu d'épouser tout le monde.

Digitized by Google

BRID'OISON.

E-Et ſi l'on y regardait de ſi près ; pè-erſonne n'épouſerait perſonne.

BARTHOLO.

Des fautes ſi connues ! une jeuneſſe déplorable !

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit ! Je n'entens pas nier mes fautes ; ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il eſt dur de les expier après trente ans d'une vie modeſte ! J'étais née, moi, pour être ſage, & je la ſuis devenue ſi-tôt qu'on m'a permis d'uſer de ma raiſon. Mais dans l'âge des illuſions, de l'inexpérience & des beſoins, où les ſéducteurs nous aſſiègent, pendant que la misère nous poignarde ; que peut oppoſer une enfant, à tant d'ennemis raſſemblés ? Tel nous juge ici ſévèrement, qui peut-être en ſa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables ſont les moins généreux ; c'eſt la règle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétriſſez par le mépris, les jouets de vos paſſions, vos victimes !

Digitized by Google

c'eſt vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeuneſſe : vous, & vos Magiſtrats ſi vains du droit de nous juger, & qui nous laiſſent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de ſubſiſter. Eſt-il un ſeul état pour les malheureuſes filles ? elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes ; on y laiſſe former mille ouvriers de l'autre ſexe.

FIGARO.

Ils font broder juſqu'aux ſoldats !

MARCELINE, *exaltée.*

Dans les rangs, même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une conſidération dériſoire. Leurées de reſpects apparens, dans une ſervitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ; ah ! ſous tous les aſpects, votre conduite avec nous, fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raiſon.

LE COMTE, *à part.*

Que trop raiſon.

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu ! raiſon.

Digitized by Google

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste ? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j'en répons : vis entre une épouse, une mère tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils ; gai, libre & bon pour tout le monde, il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis ! Qu'on est sot en effet ! il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, & qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

J'ai bien regretté ce morceau ; & maintenant

Digitized by Google

que la Pièce eſt connue, ſi les Comédiens avaient le courage de le reſtituer à ma prière, je penſe que le Public leur en ſaurait beaucoup de gré. Ils n'auraient plus même à répondre, comme je fus forcé de le faire à certains cenſeurs du beau monde, qui me reprochaient à la lecture, de les intéreſſer pour une femme de mauvaiſes mœurs. — Non, Meſſieurs, je n'en parle pas pour excuſer ſes mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres ſur le point le plus deſtructeur de toute honnêteté publique; *la corruption des jeunes perſonnes*; & j'avais raiſon de le dire que vous trouvez ma Pièce trop gaie, parce qu'elle eſt ſouvent trop ſévère. Il n'y a que façon de s'entendre.

— Mais votre *Figaro* eſt un ſoleil tournant, qui brûle, en jailliſſant, les manchettes de tout le monde. — Tout le monde eſt exagéré. Qu'on me ſache gré du moins s'il ne brûle pas auſſi les doigts de ceux qui croient s'y reconnaître: au tems qui court on a beau jeu ſur cette matière au Théâtre. M'eſt-il permis de compoſer en Auteur qui ſort du collège, de toujours faire rire des enfans, ſans jamais rien dire à des hommes? Et ne devez-vous pas me paſſer un peu de morale, en faveur de ma gaité; comme on paſſe aux Français un peu de folie, en faveur de leur raiſon.

Digitized by Google

Si je n'ai versé sur nos sotises qu'un peu de critique badine, ce n'est pas que je ne sache en former de plus sévères : quiconque a dit tout ce qu'il sait, dans son ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me pressent, pour un des sujets les plus moraux du Théâtre, aujourd'hui sur mon chantier : *la Mère coupable ;* & si le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever ; mon projet étant d'y faire verser des larmes à toutes les femmes sensibles, j'éleverai mon langage à la hauteur de mes situations ; j'y prodiguerai les traits de la plus austère morale, & je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien, Messieurs, à me tourmenter de nouveau ; ma poitrine a déja grondé ; j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre colère.

Et vous honnêtes indifférens, qui jouissez de tout sans prendre parti sur rien : jeunes personnes modestes & timides, qui vous plaisez à ma *Folle Journée*, (& je n'entreprens sa défense que pour justifier votre goût :) lorsque vous verrez dans le monde, un de ces hommes tranchans, critiquer vaguement la Pièce, tout blâmer sans rien désigner, sur-tout la trouver indécente ; examinez bien cet homme-là ; sachez son rang, son état, son caractère ; & vous connaîtrez

naîtrez sur le champ le mot qui l'a blessé dans l'ouvrage.

On sent bien que je ne parle pas de ces Ecumeurs littéraires, qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme l'*Abbé Bazile*, peuvent calomnier ; *ils médiraient qu'on ne les croirait pas.*

Je parle moins encore de ces libellistes honteux qui n'ont trouvé d'autre moyen de satisfaire leur rage, l'assassinat étant trop dangereux, que de lancer du cintre de nos Salles, des vers infâmes contre l'Auteur, pendant que l'on jouait sa Pièce. Ils savent que je les connais : si j'avais eu dessein de les nommer, ç'aurait été au ministère public ; leur supplice est de l'avoir craint, il suffit à mon ressentiment. Mais on n'imaginera jamais jusqu'où ils ont osé élever les soupçons du Public sur une aussi lâche épigramme ! semblables à ces vils charlatans du Pont-Neuf, qui, pour accréditer leurs drogues, farcissent d'ordres, de cordons, le tableau qui leur sert d'enseigne.

Non, je cite nos importans, qui blessés, on ne sait pourquoi, des critiques semées dans l'ouvrage, se chargent d'en dire du mal, sans cesser de venir aux noces.

C'est un plaisir assez piquant de les voir d'en bas au Spectacle, dans le très-plaisant em-

Digitized by Google

barras de n'oser montrer ni satisfaction ni colère ; s'avançant sur le bord des loges, prêts à se moquer de l'Auteur, & se retirant aussi-tôt pour céler un peu de grimace ; emportés par un mot de la scène, & soudainement rembrunis par le pinceau du moraliste : au plus léger trait de gaité, jouer tristement les étonnés, prendre un air gauche en fesant les pudiques, & regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de soutenir un tel scandale ; puis, aux grands applaudissemens, lancer sur le Public un regard méprisant, dont il est écrasé ; toujours prêts à lui dire, comme ce courtisan dont parle *Molière*, lequel outré du succès de l'*Ecole des Femmes* criait des balcons au Public, *ris donc, Public, ris donc* ! En vérité c'est un plaisir, & j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de la *Folle Journée*, on s'échauffait dans le foyer (même d'honnêtes Plébéiens) sur ce qu'ils nommaient spirituellement, *mon audace*. Un petit vieillard sec & brusque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de sa canne, & dit en s'en allant : *Nos Français sont comme les enfans qui braillent quand on les éberne*. Il avait du sens, ce vieillard. Peut-être on pouvait mieux parler : mais pour mieux penser, j'en défie.

Digitized by Google

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus sensés ont été pris en mauvaise part. N'ai-je pas entendu vingt fois un murmure descendre des loges à cette réponse de *Figaro* ?

LE COMTE.

Une réputation détestable !

FIGARO.

Et si je vaux mieux qu'elle ; y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui puissent en dire autant ?

Je dis moi, qu'il n'y en a point ; qu'il ne saurait y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obscur ou peu connu peut valoir mieux que sa réputation, qui n'est que l'opinion d'autrui. Mais de même qu'un sot en place, en paraît une fois plus sot, parce qu'il ne peut plus rien cacher ; de même un grand Seigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune & sa naissance ont placé sur le grand théâtre, & qui, en entrant dans le monde, eut toutes les préventions pour lui ; vaut presque toujours moins que sa réputation s'il parvient à la rendre mauvaise. Une assertion si simple & si loin du sarcasme, devait-elle exciter le murmure ? Si son application paraît fâcheuse aux Grands peu soigneux de leur gloire, en quel sens fait-elle épigramme sur ceux qui méritent nos respects ? & quelle

Digitized by Google

maxime plus juste au Théâtre, peut servir de frein aux Puissans, & tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres ?

Non qu'il faille oublier (a dit un Ecrivain févère ; & je me plais à le citer, parce que je suis de son avis.) « Non qu'il faille oublier, » dit-il, ce qu'on doit aux rangs élevés ; il est » juste au contraire que l'avantage de la naissance soit le moins contesté de tous ; parce » que ce bienfait gratuit de l'hérédité, relatif » aux exploits, vertus, ou qualités des aïeux » de qui le reçut, ne peut aucunement blesser l'amour-propre de ceux auxquels il fut » refusé : parce que dans une monarchie si l'on » ôtait les rangs intermédiaires, il y aurait » trop loin du monarque aux sujets ; bientôt » on n'y verrait qu'un despote & des esclaves : » le maintien d'une échelle graduée du laboureur au potentat, intéresse également les » hommes de tous les rangs, & peut-être est » le plus ferme appui de la constitution monarchique ».

Mais quel Auteur parlait ainsi ? qui fesait cette profession de foi sur la noblesse, dont on me suppose si loin ? C'étoit PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS plaidant par écrit au Parlement d'Aix en 1778, une grande & sévère question, qui décida bientôt de l'honneur

d'un Noble & du ſien. Dans l'ouvrage que je défens on n'attaque point les états, mais les abus de chaque état : les gens ſeuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais ; voilà les rumeurs expliquées : mais quoi donc, les abus ſont-ils devenus ſi ſacrés, qu'on n'en puiſſe attaquer aucun, ſans lui trouver vingt défenſeurs ?

Un avocat célèbre, un magiſtrat reſpectable, iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un *Bartholo*, le jugement d'un *Brid'oiſon ?* Ce mot de *Figaro* ſur l'indigne abus des plaidoiries de nos jours (*c'eſt dégrader le plus noble inſtitut*) a bien montré le cas que je fais du noble métier d'avocat ; & mon reſpect pour la magiſtrature ne ſera pas plus ſuſpecté, quand on ſaura dans quelle école j'en ai recherché la leçon ; quand on lira le morceau ſuivant, auſſi tiré d'un moraliſte, lequel parlant des Magiſtrats, s'exprime en ces termes formels :

« Quel homme aiſé voudrait, pour le plus
» modique honoraire, faire le métier cruel de
» ſe lever à quatre heures, pour aller au Palais
» tous les jours s'occuper ſous des formes preſ-
» crites, d'intérêts qui ne ſont jamais les ſiens ;
» d'éprouver ſans ceſſe l'ennui de l'importunité,
» le dégoût des ſollicitations, le bavardage des
» Plaideurs, la monotonie des Audiences, la

Digitized by Google

» fatigue des délibérations, & la contention
» d'esprit nécessaire aux prononcés des Arrêts,
» s'il ne se croyait pas payé de cette vie labo-
» rieuse & pénible, par l'estime & la considé-
» ration publique ? & cette estime est-elle autre
» chose qu'un jugement, qui n'est même aussi
» flatteur pour les bons Magistrats, qu'en rai-
» son de sa rigueur excessive contre les mau-
» vais ? »

Mais quel Ecrivain m'instruisait ainsi par ses leçons ? Vous allez croire encor que c'est PIERRE-AUGUSTIN ; vous l'avez dit, c'est lui, en 1773, dans son quatrième Mémoire, en défendant jusqu'à la mort, sa triste existence attaquée par un soi-disant magistrat. Je respecte donc hautement ce que chacun doit honorer ; & je blâme ce qui peut nuire.

— Mais dans cette *Folle Journée*, au lieu de sapper les abus, vous vous donnez des libertés très-répréhensibles au Théâtre : votre monologue sur-tout, contient, sur les gens disgraciés, des traits qui passent la licence ! — Eh ! croyez-vous, Messieurs, que j'eusse un talisman pour tromper, séduire, enchaîner la censure & l'autorité, quand je leur soumis mon ouvrage ? que je n'aie pas dû justifier ce que j'avais osé écrire ? Que fais-je dire à *Figaro*, parlant à l'homme déplacé ? *Que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux*

lieux où l'on en gêne le cours. Eſt-ce donc là une vérité d'une conſéquence dangereuſe ? Au lieu de ces inquiſitions puériles & fatigantes, & qui ſeules donnent de l'importance à ce qui n'en aurait jamais ; ſi, comme en Angleterre, on était aſſez ſage ici pour traiter les ſottiſes avec ce mépris qui les tue ; loin de ſortir du vil fumier qui les enfante, elles y pouriraient en germant, & ne ſe propageraient point. Ce qui multiplie les libelles, eſt la faibleſſe de les craindre : ce qui fait vendre les ſottiſes, eſt la ſottiſe de les défendre.

Et comment conclut Figaro ? *Que ſans la liberté de blâmer, il n'eſt point d'éloge flateur ; & qu'il n'y a que les petits-hommes, qui redoutent les petits écrits.* Sont-ce là des hardieſſes coupables, ou bien des aiguillons de gloire ? des moralités inſidieuſes, ou des maximes réfléchies, auſſi juſtes qu'encourageantes ?

Suppoſez-les le fruit des ſouvenirs. Lorſque ſatisfait du préſent, l'Auteur veille pour l'avenir, dans la critique du paſſé ; qui peut avoir droit de s'en plaindre ? & ſi, ne déſignant ni tems, ni lieu, ni perſonnes, il ouvre la voie au Théâtre, à des réformes deſirables ; n'eſt-ce pas aller à ſon but ?

La Folle Journée explique donc comment dans un tems proſpère, ſous un Roi juſte, & des

Miniſtres modérés, l'Ecrivain peut tonner ſur les oppreſſeurs, ſans craindre de bleſſer perſonne. C'eſt pendant le règne d'un bon Prince qu'on écrit ſans danger l'hiſtoire des méchans Rois; & plus le Gouvernement eſt ſage, eſt éclairé, moins la liberté de dire eſt en preſſe: chacun y feſant ſon devoir, on n'y craint pas les alluſions: nul homme en place ne redoutant ce qu'il eſt forcé d'eſtimer, on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même Littérature, qui fait notre gloire au dehors, & nous y donne une ſorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous? Chaque Peuple tient à ſon culte, & chérit ſon Gouvernement. Nous ne ſommes pas reſtés plus braves, que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous élève au-deſſus d'eux. Notre Littérature ſeule, eſtimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue françaiſe & nous obtient de l'Europe entière une prédilection avouée qui juſtifie, en l'honorant, la protection que le Gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le ſeul avantage qui lui manque; c'eſt alors qu'on peut voir dans nos Académies l'homme de la Cour ſiéger avec les gens de lettres; les talens per-

ſonnels, & la conſidération héritée, ſe diſputer ce noble objet, & les archives académiques ſe remplir preſque également de papiers & de parchemins.

Revenons à *la Folle Journée.*

Un Monſieur de beaucoup d'eſprit, mais qui l'économiſe un peu trop, me diſait un ſoir au Spectacle : Expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi, dans votre Pièce, on trouve autant de phraſes négligées qui ne ſont pas de votre ſtyle ? — De mon ſtyle, Monſieur? Si par malheur j'en avais un, je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une comédie ; ne connaiſſant rien d'inſipide au Théâtre comme ces fades camaïeux où tout eſt bleu, où tout eſt roſe, où tout eſt l'Auteur, quel qu'il ſoit.

Lorſque mon ſujet me ſaiſit, j'évoque tous mes perſonnages & les mets en ſituation. — Songe à toi, *Figaro*, ton maître va te deviner. — Sauvez-vous vîte, *Chérubin*; c'eſt le Comte que vous touchez. — Ah ! Comteſſe, quelle imprudence avec un époux ſi violent ! — Ce qu'ils diront, je n'en ſais rien ; c'eſt ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils ſont bien animés, j'écris ſous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me tromperont pas ; que je reconnaîtrai *Bazile*, lequel n'a pas l'eſprit de *Figaro*, qui n'a pas le ton noble du Comte, qui n'a pas la ſenſibi-

lité de la Comteſſe, qui n'a pas la gaité de *Suzanne*, qui n'a pas l'eſpiéglerie du Page, & ſur-tout aucun d'eux, la ſublimité de *Brid'oiſon* : chacun y parle ſon langage : eh ! que le Dieu du naturel les préſerve d'en parler d'autre ! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, & non à rechercher ſi j'ai dû leur prêter mon ſtyle.

Quelques malveillans ont voulu jeter de la défaveur ſur cette phraſe de Figaro : *Sommes-nous des ſoldats qui tuent & ſe font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux ſavoir, moi, pourquoi je me fâche !* A travers le nuage d'une conception indigeſte ils ont feint d'appercevoir : *que je répands une lumière décourageante ſur l'état pénible du Soldat ; & il y a des choſes qu'il ne faut jamais dire.* Voilà dans toute ſa force l'argument de la méchanceté ; reſte à en prouver la bêtiſe.

Si, comparant la dureté du ſervice à la modicité de la paie, ou diſcutant tel autre inconvénient de la guerre, & comptant la gloire pour rien, je verſais de la défaveur ſur ce plus noble des affreux métiers, on me demanderait juſtement compte d'un mot indiſcrétement échappé. Mais, du Soldat au Colonel, au Général excluſivement, quel imbécille homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les

ſecrets du cabinet, pour leſquels il fait la campagne? C'eſt de cela ſeul qu'il s'agit dans la phraſe de *Figaro*. Que ce fou là ſe montre, s'il exiſte; nous l'enverrons étudier ſous le Philoſophe *Babouc*, lequel éclaircit diſertement ce point de diſcipline militaire.

En raiſonnant ſur l'uſage que l'homme fait de ſa liberté dans les occaſions difficiles, *Figaro* pouvait également oppoſer à ſa ſituation tout état qui exige une obéiſſance implicite; & le cénobite zélé, dont le devoir eſt de tout croire ſans jamais rien examiner; comme le guerrier valeureux, dont la gloire eſt de tout affronter ſur des ordres non motivés, *de tuer & ſe faire tuer pour des intérêts qu'il ignore*. Le mot de *Figaro* ne dit donc rien, ſinon qu'un homme libre de ſes actions, doit agir ſur d'autres principes que ceux dont le devoir eſt d'obéir aveuglément.

Qu'aurait-ce été, bon Dieu! ſi j'avais fait uſage d'un mot qu'on attribue au *Grand-Condé*, & que j'entens louer à outrance, par ces mêmes logiciens qui déraiſonnent ſur ma phraſe. A les croire, le *Grand-Condé* montra la plus noble préſence d'eſprit, lorſqu'arrêtant *Louis XIV* prêt à pouſſer ſon cheval dans le Rhin, il dit à ce Monarque: *Sire, avez-vous beſoin du bâton de Maréchal?*

Heureuſement on ne prouve nulle part que

ce grand homme ait dit cette grande sottise. C'eût été dire au Roi devant toute son Armée : Vous moquez-vous donc, Sire, de vous exposer dans un fleuve ? Pour courir de pareils dangers, il faut avoir besoin d'avancement ou de fortune !

Ainsi l'homme le plus vaillant, le plus grand Général du siècle aurait compté pour rien l'honneur, le patriotisme & la gloire ! un misérable calcul d'intérêt eût été, selon lui, le seul principe de la bravoure ! il eût dit là un affreux mot ! & si j'en avais pris le sens pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterais le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laissons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au hasard, sans se rendre compte de rien ; s'extasier sur une sottise, qui n'a pu jamais être dite, & proscrire un mot juste & simple, qui ne montre que du bon sens.

Un autre reproche assez fort, mais dont je n'ai pu me laver, est d'avoir assigné pour retraite à la Comtesse un certain couvent d'*Ursulines*. *Ursulines !* a dit un seigneur joignant les mains avec éclat. *Ursulines !* a dit une dame en se renversant de surprise sur un jeune Anglais de sa loge. *Ursulines !* ah Mylord ! si vous entendiez le français ! .... Je sens, je sens beaucoup, Madame, dit le jeune homme en rougissant.

— C'eſt qu'on n'a jamais mis au Théâtre aucune femme aux *Urſulines !* Abbé, parlez-nous donc ! L'Abbé, (toujours appuyée ſur l'Anglais) comment trouvez-vous *Urſulines ?* Fort indécent, répond l'Abbé, ſans ceſſer de lorgner *Suzanne* ; & tout le beau monde a répété, *Urſulines eſt fort indécent.* Pauvre Auteur ! on te croit jugé, quand chacun ſonge à ſon affaire. En vain j'eſſayais d'établir que, dans l'événement de la Scène, moins la Comteſſe a deſſein de ſe cloîtrer, plus elle doit le feindre & faire croire à ſon époux que ſa retraite eſt bien choiſie : ils ont proſcrit mes *Urſulines !*

Dans le plus fort de la rumeur, moi bonhomme ! j'avais été juſqu'à prier une des Actrices, qui font le charme de ma Pièce, de demander aux mécontens, à quel autre couvent de filles ils eſtimaient qu'il fût *décent* que l'on fît entrer la Comteſſe. A moi, cela m'était égal, je l'aurais miſe où l'on aurait voulu ; aux *Auguſtines*, aux *Céleſtines*, aux *Clairettes*, aux *Viſitandines*, même aux *Petites Cordelières*, tant je tiens peu aux *Urſulines !* Mais on agit ſi durement !

Enfin, le bruit croiſſant toujours ; pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laiſſé le mot *Urſulines* à la place où je l'avais mis : chacun alors content de ſoi, de tout l'eſprit qu'il avait

Digitized by Google

montré, s'eſt appaiſé ſur *Urſulines*, & l'on a parlé d'autre choſe.

Je ne ſuis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En diſant bien du mal de moi ils n'en ont point fait à ma Pièce ; & s'ils ſentaient ſeulement autant de joie à la déchirer, que j'eus de plaiſir à la faire, il n'y aurait perſonne d'affligé. Le malheur eſt qu'ils ne rient point ; & ils ne rient point à ma Pièce, parce qu'on ne rit point à la leur. Je connais pluſieurs amateurs, qui ſont même beaucoup maigris depuis le ſuccès du *Mariage :* excuſons donc l'effet de leur colère.

A des moralités d'enſemble & de détail, répandues dans les flots d'une inaltérable gaité ; à un dialogue aſſez vif, dont la facilité nous cache le travail, ſi l'Auteur a joint une intrigue aiſément filée, où l'art ſe dérobe ſous l'art, qui ſe noue & ſe dénoue ſans ceſſe, à travers une foule de ſituations comiques, de tableaux piquans & variés qui ſoutiennent, ſans la fatiguer, l'attention du Public pendant les trois heures & demie que dure le même ſpectacle ; (eſſai que nul homme de lettres n'avait encor oſé tenter !) que reſtait-il à faire à de pauvres méchans, que tout cela irrite ? attaquer, pourſuivre l'Auteur par des injures verbales, manuſcrites, imprimées : c'eſt ce qu'on a fait

Digitized by Google

ſans relâche. Ils ont même épuiſé juſqu'à la calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'eſprit de tout ce qui influe en France ſur le repos d'un citoyen. Heureuſement que mon ouvrage eſt ſous les yeux de la nation, qui depuis dix grands mois, le voit, le juge & l'apprécie. Le laiſſer jouer tant qu'il fera plaiſir, eſt la ſeule vengeance que je me ſois permiſe. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels; le récit d'un mal trop connu, touche peu; mais dans quatre-vingts ans il portera ſon fruit. Les Auteurs de ce tems-là, compareront leur ſort au nôtre; & nos enfans ſauront à quel prix on pouvait amuſer leurs pères.

Allons au fait; ce n'eſt pas tout cela qui bleſſe. Le vrai motif qui ſe cache, & qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches, eſt renfermé dans ce quatrain :

Pourquoi ce Figaro qu'on va tant écouter,
Eſt-il avec fureur déchiré par les ſots ?
Recevoir, prendre & demander;
Voilà le ſecret en trois mots.

En effet, *Figaro* parlant du métier de courtiſan, le définit dans ces termes ſévères. Je ne puis le nier, je l'ai dit. Mais reviendrai-je ſur ce point ? Si c'eſt un mal, le remède ferait pire : il faudrait poſer méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer; revenir à montrer qu'il

Digitized by Google

n'y a point de synonyme en français, entre *l'homme de la Cour*, *l'homme de Cour*, & *le Courtisan par métier*.

Il faudrait répéter qu'*homme de la Cour* peint seulement un noble état : qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la noblesse & l'éclat que son rang lui impose : que si cet *homme de la Cour* aime le bien par goût, sans intérêt ; si, loin de jamais nuire à personne, il se fait estimer de ses maîtres, aimer de ses égaux, & respecter des autres ; alors cette acception reçoit un nouveau lustre, & j'en connais plus d'un que je nommerais avec plaisir, s'il en était question.

Il faudrait montrer qu'*homme de Cour*, en bon français, est moins l'énoncé d'un état, que le résumé d'un caractère adroit, liant, mais réservé ; pressant la main de tout le monde en glissant chemin à travers ; menant finement son intrigue avec l'air de toujours servir ; ne se fesant point d'ennemis, mais donnant près d'un fossé, dans l'occasion, de l'épaule au meilleur ami, pour assurer sa chûte & le remplacer sur la crête ; laissant à part tout préjugé qui pourrait ralentir sa marche ; souriant à ce qui lui déplaît, & critiquant ce qu'il approuve, selon les hommes qui l'écoutent : dans les liaisons utiles de sa

femme,

Digitized by Google

femme ; ou de sa maîtresse, ne voyant que ce qu'il doit voir : enfin....

Prenant tout, pour le faire court,
En véritable *homme de Cour.*

LA FONTAINE.

Cette acception n'est pas aussi défavorable que celle du *Courtisan par métier*, & c'est l'homme dont parle *Figaro*.

Mais quand j'étendrais la définition de ce dernier ; quand, parcourant tous les possibles, je le montrerais avec son maintien équivoque, haut & bas à la fois, rampant avec orgueil ; ayant toutes les prétentions sans en justifier une ; se donnant l'air du *protégement* pour se faire chef de parti : dénigrant tous les concurrens qui balanceraient son crédit ; fesant un métier lucratif de ce qui ne devrait qu'honorer ; vendant ses maîtresses à son maître, lui fesant payer ses plaisirs, &c. &c. & quatre pages d'&c. il faudrait toujours revenir au distique de *Figaro : Recevoir, prendre & demander ; voilà le secret en trois mots.*

Pour ceux-ci, je n'en connais point ; il y en eut, dit-on, sous *Henri III*, sous d'autres Rois encor, mais c'est l'affaire de l'historien ; & quant à moi, je suis d'avis que les vicieux du siècle en sont comme les Saints, qu'il faut cent ans pour les canoniser. Mais puisque j'ai promis la critique de ma Pièce, il faut enfin que je la donne.

En général son grand défaut est *que je ne l'ai point faite en observant le monde ; qu'elle ne peint rien de ce qui existe, & ne rappelle jamais l'image de la société où l'on vit ; que ses mœurs basses & corrompues, n'ont pas même le mérite d'être vraies.* Et c'est ce qu'on lisait derniérement dans un beau discours imprimé, composé par un homme de bien, auquel il n'a manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre. Mais, médiocre ou non, moi qui ne fis jamais usage de cette allure oblique & torse avec laquelle un Sbire, qui n'a pas l'air de vous regarder, vous donne du stilet au flanc, je suis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération passée ressemblait beaucoup à ma Pièce ; que la génération future lui ressemblera beaucoup aussi ; mais que pour la génération présente, elle ne lui ressemble aucunement ; que je n'ai jamais rencontré ni mari suborneur, ni seigneur libertin, ni courtisan avide, ni juge ignorant ou passionné, ni avocat injuriant, ni gens médiocres avancés, ni traducteur bassement jaloux. Et que si des ames pures, qui ne s'y reconnaissent point du tout, s'irritent contre ma Pièce & la déchirent sans relâche, c'est uniquement par respect pour leurs grands-pères, & sensibilité pour leurs petits-enfans. J'espère, après cette déclaration, qu'on me laissera bien tranquille ; ET J'AI FINI.

Digitized by Google

CARACTÈRES ET HABILLEMENS
DE LA PIÈCE.

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très-noblement, mais avec grace & liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ses manières. Dans les mœurs *de ce tems-là* les Grands traitaient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre que le personnage est toujours sacrifié. Mais joué par un comédien excellent (*M. Molé*), il a fait ressortir tous les rôles, & assuré le succès de la Pièce.

Son vêtement du premier & second Actes est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien costume espagnol. Du troisième Acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

LA COMTESSE agitée de deux sentimens contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colère très-modérée; rien sur-tout qui dégrade aux yeux du spectateur, son caractère aimable & vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la Pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de Mlle. *Saint-Val*, cadette.

Son vêtement du premier, second & quatrième Actes, est une lévite commode, & nul ornement sur la tête: elle est chez elle & censée incommodée. Au cinquième Acte elle a l'habillement & la haute coëffure de *Suzanne.*

Digitized by Google

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'Acteur qui jouera ce rôle, de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. *Dazincourt.* S'il y voyait autre chose que de la raison assaisonnée de gaité & de saillies, sur-tout s'il y mettait la moindre charge, il avilirait un rôle que le premier Comique du Théâtre, M. *Préville*, a jugé dévoir honorer le talent de tout comédien qui saurait en saisir les nuances multipliées, & pourrait s'élever à son entière conception.

Son vetement comme dans *le Barbier de Séville.*

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle & rieuse; mais non de cette gaité presqu'effrontée de nos soubrettes corruptrices: son joli caractère est dessiné dans la Préface, & c'est-là que l'Actrice, qui n'a point vu Mlle. *Contat*, doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers Actes, est un juste blanc à basquines, très-élégant, la jupe de même, avec une toque, appellée depuis par nos marchandes, *à la Suzanne.* Dans la fête du quatrième Acte, le Comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes, & à rubans blancs. Elle porte au cinquième Acte la lévite de sa maîtresse, & nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes & l'expérience ont réformé le caractère. Si l'Actrice qui le joue s'élève avec une fierté bien placée, à la hauteur

Digitized by Google

très-morale qui suit la reconnaissance du troisième Acte; elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés; de sorte qu'au cinquième Acte on n'en apperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derrière; un chapeau & des souliers blancs.

FANCHETTE est une enfant de douze ans, très-naïve. Son petit habit est un juste brun avec des gances & des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, & une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune & très-jolie femme; nous n'avons point à nos Théâtres de très-jeune homme assez formé, pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la Comtesse, ailleurs un charmant polisson; un desir inquiet & vague est le fond de son caractère. Il s'élance à la puberté, mais sans projet, sans connaissances, & tout entier à chaque événement; enfin il est ce que toute mère, au fond du cœur, voudrait peut-

Digitized by Google

être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement au premier & second Actes, est celui d'un Page de Cour espagnol, blanc & brodé d'argent; le léger manteau bleu sur l'épaule, & un chapeau chargé de plumes. Au quatrième Acte il a le corset, la jupe & la toque des jeunes paysannes qui l'amènent. Au cinquième Acte, un habit uniforme d'Officier, une cocarde & une épée.

BARTHOLO. Le caractère & l'habit comme dans *le Barbier de Séville :* il n'est ici qu'un rôle secondaire.

BAZILE. Caractère & vêtement comme dans *le Barbier de Séville :* il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne & franche assurance des Bêtes, qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grace de plus, qui doit être à peine sentie; & l'Acteur se tromperait lourdement & jouerait à contre-sens, s'il y cherchait le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère; & moins l'Acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol, moins ample que celle de nos Procureurs, presque une

Digitized by Google

soutane ; une grosse perruque ; une gonille, ou rabat espagnol au cou, & une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge : mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante & longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPPE-SOLEIL. Habit de paysan, les manches pendantes, veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGÈRE. Son vêtement comme celui de *Fanchette*.

PÉDRILLE. En veste, gilet, ceinture, fouet & bottes de poste, une récille sur la tête, chapeau de courier.

PERSONNAGES MUETS, les uns en habits de juges, d'autres en habits de paysans, les autres en habits de livrée.

Placement des Acteurs.

Pour faciliter les jeux du Théâtre, on a eu l'attention d'écrire au commencement de chaque Scène, le nom des personnages dans l'ordre où le

Digitized by Google

ſpectateur les voit S'ils font quelque mouvement grave dans la Scène, il eſt déſigné par un nouvel ordre de noms, écrit en marge à l'inſtant qu'il arrive. Il eſt important de conſerver les bonnes poſitions théâtrales ; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers Acteurs, en produit bientôt un total dans le jeu des Pièces, qui finit par aſſimiler les troupes négligentes aux plus faibles comédiens de Société.

Lu & approuvé, le 25 Janvier 1785.

BRET.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 31 *Janvier* 1785.

LENOIR.

Digitized by Google

LE MARIAGE

DE FIGARO.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, *Grand Corrégidor d'Andalousie.* . . . . M. Molé.

LA COMTESSE, *sa femme.* . . Mlle Saint-Val.

FIGARO, *Valet-de-chambre du Comte, & concierge du château.* . . . . M. d'Azincourt.

SUZANNE, *première camariste de la Comtesse, & fiancée de Figaro.* . . . . Mlle Contat.

MARCELINE, *Femme de charge*... Mad. Bellecourt. & ensuite Mlle la Chassaigne.

ANTONIO, *Jardinier du château, oncle de Suzanne, & père de Fanchette.* . . . M. Belmont.

FANCHETTE, *fille d'Antonio.* . . . Mlle Laurent.

CHÉRUBIN, *premier page du Comte.* . . Mlle Olivier.

BARTHOLO, *Médecin de Séville.* . . . . M. Desessarts.

BAZILE, *Maître de clavecin de la Comte*, M. Vanhove.

DON GUSMAN BRID'OISON, *Lieutenant du Siége.* . . . . M. Préville, & ensuite M. Dugazon.

DOUBLEMAIN, *Greffier, secrétaire de Don Gusman.* . . . . M. Marsy.

UN HUISSIER AUDIENCIER. . . M. la Rochelle.

GRIPPE-SOLEIL, *jeune pâtoureau.* M. Champville.

UNE JEUNE BERGÈRE. . . . . Mlle Dantier.

PEDRILLE, *Piqueur du Comte.* . . M. Florence.

PERSONNAGES MUETS.

TROUPE DE VALETS.
TROUPE DE PAYSANNES.
TROUPE DE PAYSANS.

La Scène est au Château d'Aguas-Frescas, à trois lieues de Séville.

Digitized by Google

LA FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente une chambre à demi démeublée : un grand ſauteuil de malade eſt au milieu. FIGARO, *avec une toiſe, meſure le plancher.* SUZANNE *attache à ſa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleurs d'orange, appellé Chapeau de la Mariée.*

SCÈNE PREMIÈRE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO.

DIX-NEUF pieds ſur vingt-ſix.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit Chapeau : le trouves-tu mieux ainſi ?

FIGARO *lui prend les mains.*

Sans comparaiſon, ma charmante. O! que ce joli bouquet virginal, élevé ſur la tête d'une belle fille, eſt doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux! . . . .

SUZANNE *ſe retire.*

Que meſures-tu donc là, mon fils?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, ſi ce beau lit que Monſeigneur nous donne, aura bonne grace ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre?

FIGARO.

Il nous la cède.

SUZANNE.

Et moi je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encor?

SUZANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raiſon.

Digitized by Google

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire?

FIGARO.

O! quand elles sont sûres de nous!

SUZANNE.

Prouver que j'ai raison, seroit accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non?

FIGARO.

Tu prens de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, & qui tient le milieu des deux appartemens. La nuit, si Madame est incommodée, elle sonnera de son côté; zeste, en deux pas, tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose? il n'a qu'à tinter du sien; crac, en trois sauts me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien! mais, quand il aura *tinté* le matin, pour te donner quelque bonne & longue commission; zeste, en deux pas il est à ma porte, & crac, en trois sauts.....

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUZANNE.

Il faudrait m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh! qu'est-ce qu'il y a? Bon Dieu!

SUZANNE.

Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le Comte Almaviva

Digitized by Google

veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs, & mon noble maître à chanter, me répète chaque jour, en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile! ô mon mignon! si jamais volée de bois vert appliquée sur une échine, a duement redressé la moëlle épinière à quelqu'un.....

SUZANNE.

Tu croyais, bon garçon! que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO.

J'avais assez fait pour l'espérer.

SUZANNE.

Que les gens d'esprit sont bêtes!

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Apprens qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart-d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du Seigneur..... Tu sais s'il était triste!

Digitized by Google

FIGARO.

Je le sais tellement que, si monsieur le Comte en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE.

Hé bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; & c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO *se frottant la tête.*

Ma tête s'amollit de surprise; & mon front fertilisé......

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas!

FIGARO.

Quel danger?

SUZANNE *riant.*

S'il y venait un petit bouton, des gens superstitieux......

FIGARO.

Tu ris, fripponne! Ah! s'il y avait moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piége, & d'empocher son or!

SUZANNE.

De l'intrigue, & de l'argent; te voilà dans ta sphère.

FIGARO.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

Digitized by Google

SUZANNE.

La crainte?

FIGARO.

Ce n'eſt rien d'entreprendre une choſe dangereuſe; mais d'échapper au péril en la menant à bien: car, d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui ſouffler ſa femme, & d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'eſt rien plus aiſé; mille ſots coquins l'ont fait. Mais....... (*on ſonne de l'intérieur.*)

SUZANNE.

Voilà Madame éveillée; elle m'a bien recommandé d'être la premiere à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encor quelque choſe là-deſſous?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouſes délaiſſées. Adieu, mon petit fi, fi, Figaro, rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'eſprit, donne un petit baiſer.

SUZANNE.

A mon amant aujourd'hui? Je t'en ſouhaite! Et qu'en dirait demain mon mari?

Figaro l'embraſſe.

SUZANNE.

Hé bien! hé bien!

FIGARO.

C'eſt que tu n'as pas d'idée de mon amour.

Digitized by Google

SUZANNE *se destrippant.*

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir?

FIGARO *mystérieusement.*

Quand je pourrai te le prouver, du soir jusqu'au matin. (*On sonne une seconde fois.*)

SUZANNE *de loin, les doigts unis sur sa bouche.*

Voilà votre baiser, Monsieur; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO *court après elle.*

O! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCÈNE II.

FIGARO *seul.*

La charmante fille! toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour & de délices! mais sage!..... (*il marche vivement en se frottant les mains.*) Ah, Monseigneur! Mon cher Monseigneur! vous voulez m'en donner....... à garder? Je cherchais aussi pourquoi m'ayant nommé concierge, il m'emmène à son ambassade, & m'établit courier de dépêches. J'entens, Monsieur le Comte: trois promotions à la fois; vous, compagnon Ministre; moi, Cassecou politique, & Suzon, Dame du lieu, l'Ambassadrice de poche, & puis fouette courier! pendant que je galoperais d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin! me crottant, m'échinant pour la gloire

Digitized by Google

de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroîssement de la mienne! quelle douce réciprocité! Mais, Monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même-tems, les affaires de votre Maître, & celles de votre Valet! représenter, à la fois, le Roi & moi, dans une Cour étrangère, c'est trop de moitié, c'est trop. — Pour toi, Bazile! frippon mon cadet! Je veux t'apprendre à clocher devant les boîteux; je veux ..... non, dissimulons avec eux, pour les enferrer l'un par l'autre. Attention sur la journée, monsieur Figaro! d'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement; écarter une Marceline, qui de vous est friande en diable; empocher l'or & les présens; donner le change aux petites passions de monsieur le Comte; étriller rondement monsieur du Bazile & .....

SCÈNE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO *s'interrompt.*

.... HÉÉÉ, voilà le gros Docteur, la fête sera complette. Hé, bon jour, cher Docteur de mon cœur. Est-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château?

BARTHOLO *avec dédain.*

Ah, mon cher Monsieur, point du tout.

FIGARO.

Cela serait bien généreux!

Digitized by Google

BARTHOLO.

Certainement, & par trop ſot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre!

BARTHOLO.

Avez-vous autre choſe à nous dire?

FIGARO.

On n'aura pas pris ſoin de votre mule!

BARTHOLO *en colère.*

Bavard enragé! laiſſez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, Docteur? les gens de votre état ſont bien durs! pas plus de pitié des pauvres animaux..... en vérité..... que ſi c'était des hommes! Adieu, Marceline: avez-vous toujours envie de plaider contre moi?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe?

Je m'en rapporte au Docteur?

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

FIGARO.

Elle vous le contera de reſte. (*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Ce drôle eſt toujours le même! & à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier inſolent....

Digitized by Google

MARCELINE *le retourne.*

Enfin vous voilà donc, éternel Docteur? toujours si grave & compassé, qu'on pourrait mourir en attendant vos secours, comme on s'est marié jadis, malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amère & provoquante! Hé bien, qui rend donc ma présence au château si nécessaire? Monsieur le Comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELINE.

Non, Docteur.

BARTHOLO.

La Rosine, sa trompeuse Comtesse, est-elle incommodée, dieu-merci?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO *avec joie.*

Ah, le digne époux qui me venge!

MARCELINE.

On ne sait comment définir le Comte; il est jaloux, & libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité; cela va sans dire.

Digitized by Google

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à son Figaro qu'il comble en faveur de cette union . . . . : .

BARTHOLO.

Que son Excellence a rendue nécessaire !

MARCELINE.

Pas tout à fait ; mais dont son Excellence voudrait égayer en secret l'événement avec l'épousée . . . . .

BARTHOLO.

De monsieur Figaro ? c'est un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile assure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraut loge ici ? C'est une caverne ! Hé qu'y fait-il ?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Mais le pis que j'y trouve, est cette ennuyeuse passion qu'il a pour moi, depuis si long-tems.

BARTHOLO.

Je me serais débarrassée vingt fois de sa poursuite.

MARCELINE.

De quelle manière ?

BARTHOLO.

En l'épousant.

Digitized by Google

MARCELINE.

Railleur fade & cruel, que ne vous débarraſſez-vous de la mienne à ce prix ? ne le devez-vous pas ? où eſt le ſouvenir de vos engagemens ? qu'eſt devenu celui de notre petit Emanuel, ce fruit d'un amour oublié, qui devait nous conduire à des noces ?

BARTHOLO *ôtant ſon chapeau.*

Eſt-ce pour écouter ces ſornettes, que vous m'avez fait venir de Séville ? & cet accès d'hymen qui vous reprend ſi vif.....

MARCELINE.

Eh bien ! n'en parlons plus. Mais ſi rien n'a pu vous porter à la juſtice de m'épouſer, aidez-moi donc du moins à en épouſer un autre.

BARTHOLO.

Ah ! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel & des femmes ?....

MARCELINE.

Eh ! qui pourrait-ce être, Docteur, ſinon le beau, le gai, l'aimable Figaro ?

BARTHOLO.

Ce frippon-là ?

MARCELINE.

Jamais fâché, toujours en belle humeur ; donnant le préſent à la joie, & s'inquiétant de l'avenir tout auſſi peu que du paſſé ; ſémillant, généreux ! généreux.....

Digitized by Google

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un Seigneur. Charmant enfin ; mais c'eſt le plus grand monſtre !

BARTHOLO.

Et ſa Suzanne ?

MARCELINE.

Elle ne l'aurait pas la ruſée, ſi vous vouliez m'aider, mon petit Docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de ſon mariage ?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés : & ſi je ne craignais d'éventer un petit ſecret des femmes !....

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps ?

MARCELINE.

Ah, vous ſavez que je n'en ai pas pour vous ! Mon ſexe eſt ardent, mais timide : un certain charme a beau nous attirer vers le plaiſir, la femme la plus avanturée ſent en elle une voix qui lui dit : Sois belle ſi tu peux, ſage ſi tu veux ; mais ſois conſidérée, il le faut. Or, puiſqu'il faut être au moins conſidérée ; que toute femme en ſent l'importance ; effrayons d'abord la Suzanne ſur la divulgation des offres qu'on lui fait.

Digitized by Google

BARTHOLO.

Où cela menera-t-il ?

MARCELINE.

Que la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le Comte, lequel pour se venger, appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage ; alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu, c'est un bon tour que de faire épouser ma vieille gouvernante, au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, *vîte*.

Et qui croit ajouter à ses plaisirs, en trompant mes espérances.

BARTHOLO, *vîte*.

Et qui m'a volé dans le tems, cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah quelle volupté!....

BARTHOLO.

De punir un scélérat....

MARCELINE.

De l'épouser, Docteur, de l'épouser !

SCÈNE V.

Digitized by Google

SCÈNE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, *un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme sur le bras.*

L'ÉPOUSER! l'épouser! qui donc? mon Figaro?

MARCELINE, *aigrement.*

Pourquoi non? Vous l'épousez bien!

BARTHOLO, *riant.*

Le bon argument de femme en colère! nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous posséder.

MARCELINE.

Sans compter Monseigneur dont on ne parle pas.

SUZANNE, *une révérence.*

Votre servante, Madame; il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *une révérence.*

Bien la vôtre, Madame; où est donc l'amertume? n'est-il pas juste qu'un libéral Seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens?

SUZANNE.

Qu'il procure?

MARCELINE.

Oui, Madame.

Digitized by Google

SUZANNE.

Heureuſement la jalouſie de Madame eſt auſſi connue, que ſes droits ſur Figaro ſont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts, en les cimentant à la façon de Madame.

SUZANNE.

Oh cette façon, Madame, eſt celle des Dames ſavantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'eſt pas du tout! Innocente comme un vieux juge!

BARTHOLO, *attirant Marceline.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *une révérence.*

L'accordée ſecrete de Monſeigneur.

SUZANNE, *une révérence.*

Qui vous eſtime beaucoup, Madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Me fera-t-elle auſſi l'honneur de me chérir un peu, Madame?

SUZANNE, *une révérence.*

A cet égard, Madame n'a rien à deſirer.

MARCELINE, *une révérence.*

C'eſt une ſi jolie perſonne que Madame!

SUZANNE, *une révérence.*

Eh mais aſſez pour déſoler Madame.

Digitized by Google

MARCELINE, *une révérence.*

Sur-tout bien respectable !

SUZANNE, *une révérence.*

C'est aux duègnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duègnes ! aux duègnes !

BARTHOLO *l'arrêtant.*

Marceline !

MARCELINE.

Allons, Docteur ; car je n'y tiendrais pas. Bon jour, Madame. (*une révérence.*)

SCÈNE VI.

SUZANNE *seule.*

ALLEZ, Madame ! allez, pédante ! je crains aussi peu vos efforts, que je méprise vos outrages. — Voyez cette vieille Sybille ! parce qu'elle a fait quelques études, & tourmenté la jeunesse de Madame, elle veut tout dominer au château ! (*Elle jette la robe qu'elle tient, sur une chaise.*) Je ne sais plus ce que je venais prendre.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN *accourant.*

AH, Suzon! depuis deux heures j'épie le moment de te trouver ſeule. Hélas! tu te maries, & moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de Monſeigneur?

CHÉRUBIN *piteuſement.*

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE *le contrefait.*

Chérubin, quelque ſottiſe!

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au ſoir chez ta couſine Fanchette, à qui je feſais répéter ſon petit rôle d'innocente, pour la fête de ce ſoir: il s'eſt mis dans une fureur, en me voyant!—*Sortez*, m'a-t-il dit, *petit*..... Je n'oſe pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit: *ſortez; & demain vous ne coucherez pas au château.* Si Madame, ſi ma belle marraine ne parvient pas à l'appaiſer, c'eſt fait, Suzon, je ſuis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir! moi? c'eſt mon tour! Ce n'eſt donc plus pour ma maîtreſſe que vous ſoupirez en ſecret?

Digitized by Google

CHÉRUBIN.

Ah! Suzon, qu'elle eſt noble & belle! mais qu'elle eſt impoſante!

SUZANNE.

C'eſt-à-dire que je ne le ſuis pas, & qu'on peut oſer avec moi.......

CHÉRUBIN.

Tu ſais trop bien, méchante, que je n'oſe pas oſer. Mais que tu es heureuſe! à tous momens la voir, lui parler, l'habiller le matin & la déshabiller le ſoir, épingle à épingle...... ah, Suzon! je donnerais..... qu'eſt-ce que tu tiens donc là?

SUZANNE *raillant.*

Hélas! l'heureux bonnet & le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle marraine......

CHÉRUBIN *vivement.*

Son ruban de nuit! donne-le-moi, mon cœur.

SUZANNE *le retirant.*

Eh que non pas. — *Son cœur!* Comme il eſt familier donc! ſi ce n'étoit pas un morveux ſans conſéquence... (*Chérubin arrache le ruban,*) Ah, le ruban!

CHÉRUBIN *tourne autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il eſt égaré, gâté, qu'il eſt perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE *tourne après lui.*

O! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous ſerez le plus grand petit vaurien!........ Rendez-vous le ruban? (*elle veut le reprendre.*)

Digitized by Google

CHÉRUBIN *tire une romance de sa poche.*

Laisse, ah, laisse-le-moi, Suzon; je te donnerai ma romance, & pendant que le souvenir de ta belle maîtresse attristera tous mes momens, le tien y versera le seul rayon de joie qui puisse encor amuser mon cœur.

SUZANNE *arrache la romance.*

Amuser votre cœur, petit scélérat! vous croyez parler à votre Fanchette; on vous surprend chez elle; & vous soupirez pour Madame; & vous m'en contez à moi, pardessus le marché!

CHÉRUBIN *exalté.*

Cela est vrai, d'honneur! je ne sais plus ce que je suis; mais depuis quelque temps je sens ma poitrine agitée; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme; les mots *amour* & *volupté* le font tressaillir & le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime*, est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues.—Hier je rencontrai Marceline....

SUZANNE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah!

CHÉRUBIN.

Pourquoi non? elle est femme! elle est fille! une fille! une femme! ah que ces noms sont doux! qu'ils sont intéressans!

SUZANNE.

Il devient fou!

Digitized by Google

CHÉRUBIN.

Fanchette eſt douce ; elle m'écoute au moins ; tu ne l'es pas, toi !

SUZANNE.

C'eſt bien dommage ; écoutez donc Monſieur ! (*Elle veut arracher le ruban.*)

CHÉRUBIN *tourne en fuyant.*

Ah ! ouiche ! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais, ſi tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baiſers.

(*Il lui donne chaſſe à ſon tour.*)

SUZANNE *tourne en fuyant.*

Mille ſoufflets, ſi vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtreſſe ; &, loin de ſupplier pour vous, je dirai moi-même à Monſeigneur : C'eſt bien fait, Monſeigneur ; chaſſez-nous ce petit voleur ; renvoyez à ſes parens un petit mauvais ſujet qui ſe donne les airs d'aimer Madame, & qui veut toujours m'embraſſer par contre-coup.

CHÉRUBIN *voit le Comte entrer ; il ſe jette derrière le fauteuil avec effroi.*

Je ſuis perdu.

SUZANNE.

Quelle frayeur ?

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN caché.

SUZANNE *apperçoit le Comte.*

AH!........ (*Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.*)

LE COMTE *s'avance.*

Tu es émue, Suzon! tu parlais seule, & ton petit cœur paraît dans une agitation..... bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, *troublée.*

Monseigneur, que me voulez-vous? Si l'on vous trouvait avec moi.......

LE COMTE.

Je serais désolé qu'on m'y surprît; mais tu sais tout l'intérêt que je prens à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues; écoute. (*Il s'assied dans le fauteuil.*)

SUZANNE *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE *lui prend la main.*

Un seul mot. Tu sais que le Roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emmene avec moi Figaro: je lui donne un excellent poste; & comme le devoir d'une femme est de suivre son mari....

Digitized by Google

SUZANNE.

Ah, ſi j'oſais parler!

LE COMTE *la rapproche de lui.*

Parle, parle, ma chère; uſe aujourd'hui d'un droit que tu prens ſur moi pour la vie.

SUZANNE, *effrayée.*

Je n'en veux point, Monſeigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUZANNE, *en colère.*

Je ne ſais plus ce que je diſais.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Eh bien! lorſque Monſeigneur enleva la ſienne de chez le Docteur, & qu'il l'épouſa par amour; lorſqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du Seigneur.....

LE COMTE, *gaiement.*

Qui feſait bien de la peine aux filles! ah Suzette, ce droit charmant! Si tu venais en jaſer ſur la brune au jardin, je mettrais un tel prix à cette légère faveur.....

BAZILE *parle en dehors.*

Il n'eſt pas chez lui, Monſeigneur.

LE COMTE *ſe lève.*

Quelle eſt cette voix?

Digitized by Google

SUZANNE.

Que je ſuis malheureuſe !

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, *troublée.*

Que je vous laiſſe ici ?

BAZILE *crie en dehors.*

Monſeigneur était chez Madame, il en eſt ſorti: je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour ſe cacher ! ah ! derrière ce fauteuil..... aſſez mal, mais renvoie-le bien vîte.

SUZANNE *lui barre le chemin, il la pouſſe doucement, elle recule, & ſe met ainſi entre lui & le petit Page; mais pendant que le Comte s'abaiſſe & prend ſa place, Chérubin tourne & ſe jette effrayé ſur le fauteuil à genoux, & s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportait, en couvre le Page, & ſe met devant le fauteuil.*

SCÈNE IX.

LE COMTE & CHÉRUBIN cachés. SUZANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'AURIEZ-VOUS pas vu Monſeigneur, Mademoiſelle ?

SUZANNE, *bruſquement.*

Hé pourquoi l'aurais-je vu ? Laiſſez-moi.

Digitized by Google

BAZILE *s'approche.*

Si vous étiez plus raiſonnable, il n'y aurait rien d'étonnant à ma queſtion. C'eſt Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous ?

LE COMTE, *à part.*

Voyons un peu comme il me ſert.

BAZILE.

Deſirer du bien à une femme, eſt-ce vouloir du mal à ſon mari ?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre ? grace à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendait hier, on vous le preſcrira demain.

SUZANNE.

Indigne !

BAZILE.

De toutes les choſes ſérieuſes, le mariage étant la plus bouffonne, j'avais penſé.....

SUZANNE *outrée.*

Des horreurs. Qui vous permet d'entrer ici ?

BAZILE.

Là, là, mauvaiſe ! Dieu vous appaiſe ! il n'en ſera que ce que vous voulez : mais ne croyez pas non plus que je regarde monſieur Figaro comme l'obſtacle qui nuit à Monſeigneur ; & ſans le petit Page......

Digitized by Google

SUZANNE, *timidement.*

Don Chérubin ?

BAZILE *la contrefait.*

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous ſans ceſſe, & qui ce matin encor, rodait ici pour y entrer, quand je vous ai quittée; dites que cela n'eſt pas vrai ?

SUZANNE.

Quelle impoſture ! allez-vous-en, méchant homme !

BAZILE.

On eſt un méchant homme, parce qu'on y voit clair. N'eſt-ce pas pour vous auſſi cette romance dont il fait myſtere ?

SUZANNE, *en colère.*

Ah ! oui, pour moi !......

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait compoſée pour Madame ! en effet, quand il ſert à table on dit qu'il la regarde avec des yeux !....... mais peſte, qu'il ne s'y joue pas; Monſeigneur eſt *brutal* ſur l'article.

SUZANNE, *outrée.*

Et vous bien ſcélérat, d'aller ſemant de pareils bruits, pour perdre un malheureux enfant tombé dans la diſgrace de ſon maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé ? Je le dis, parce que tout le monde en parle.

LE COMTE *ſe lève.*

Comment, tout le monde en parle ?

Digitized by Google

Chérubin *dans le fauteuil.*
Le Comte.
Suzanne.
Bazile.

SUZANNE.

Ah ciel!

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Courez, Bazile, & qu'on le chaſſe.

BAZILE.

Ah, que je ſuis fâché d'être entré!

SUZANNE, *troublée.*

Mon dieu! Mon dieu!

LE COMTE, *à Bazile.*

Elle eſt ſaiſie. Aſſéyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE *le repouſſe vivement.*

Je ne veux pas m'aſſeoir. Entrer ainſi librement, c'eſt indigne!

LE COMTE.

Nous ſommes deux avec toi, ma chère. Il n'y a plus le moindre danger.

BAZILE.

Moi je ſuis déſolé de m'être égayé ſur le Page, puiſque vous l'entendiez; je n'en uſais ainſi, que pour pénétrer ſes ſentimens; car au fond....

LE COMTE.

Cinquante piſtoles, un cheval, & qu'on le renvoie à ſes parens.

BAZILE.

Monſeigneur, pour un badinage?

Digitized by Google

LE COMTE.

Un petit libertin, que j'ai ſurpris encor hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette?

LE COMTE.

Et dans ſa chambre.

SUZANNE, *outrée.*

Où Monſeigneur avait ſans doute affaire auſſi!

LE COMTE, *gaiement.*

J'en aime aſſez la remarque.

BAZILE.

Elle eſt d'un bon augure.

LE COMTE, *gaiement.*

Mais non; j'allais chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on eſt long-temps à m'ouvrir; ta couſine a l'air empêtré, je prens un ſoupçon, je lui parle, &, tout en cauſant, j'examine. Il y avait derrière la porte une eſpèce de rideau, de porte-manteau, de je ne ſais pas quoi, qui couvrait des hardes; ſans faire ſemblant de rien, je vais doucement, doucement lever ce rideau, (*pour imiter le geſte, il lève la robe du fauteuil,*) & je vois..... (*Il apperçoit le Page.*) Ah....

Suzanne. Chérubin *dans le fauteuil.* Le Comte. Bazile.

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

Digitized by Google

BAZILE.

Encor mieux.

LE COMTE, *à Suzanne.*

A merveilles, Mademoiselle : à peine fiancée vous faites de ces apprêts ? C'était pour recevoir mon Page, que vous desiriez d'être seule ? Et vous, Monsieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquait de vous adresser, sans respect pour votre marraine, à sa premiere camariste, à la femme de votre ami ! mais je ne souffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'estime, & que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie. Etait-il avec vous, Bazile ?

SUZANNE *outrée.*

Il n'y a tromperie, ni victime ; il était là lorsque vous me parliez.

LE COMTE *emporté.*

Puisses-tu mentir en le disant ! son plus cruel ennemi n'oserait lui souhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me priait d'engager Madame à vous demander sa grace. Votre arrivée l'a si fort troublé, qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE *en colère.*

Ruse d'enfer ! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas, Monseigneur, j'étais tremblant derrière.

LE COMTE.

Autre fourberie ! je viens de m'y placer moi-même.

Digitized by Google

CHÉRUBIN.

Pardon, mais c'eſt alors que je me ſuis blotti dedans.

LE COMTE *plus outré.*

C'eſt donc une couleuvre, que ce petit...... ſerpent-là ! il nous écoutait !

CHÉRUBIN.

Au contraire, Monſeigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie ! (*à Suzanne.*) Tu n'épouſeras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous, on vient.

LE COMTE, *tirant Chérubin du fauteuil, & le mettant ſur ſes pieds.*

Il reſterait-là devant toute la terre !

SCÈNE X.

Digitized by Google

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE.

Beaucoup de Valets, Payſannes, Payſans vêtus en habits de fête.

FIGARO *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches & de rubans blancs, parle à la Comteſſe.*

IL n'y a que vous, Madame, qui puiſſiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous les voyez, monſieur le Comte, ils me ſuppoſent un crédit que je n'ai point: mais comme leur demande n'eſt pas déraiſonnable.....

LE COMTE *embarraſſé.*

Il faudrait qu'elle le fût beaucoup.....

FIGARO *bas à Suzanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE *bas à Figaro.*

Qui ne mèneront à rien.

FIGARO *bas.*

Va toujours.

Digitized by Google

LE COMTE *à Figaro.*

Que voulez-vous ?

FIGARO.

Monſeigneur, vos vaſſaux touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux, que votre amour pour Madame.....

LE COMTE.

Hé bien, ce droit n'exiſte plus, que veux-tu dire?

FIGARO *malignement.*

Qu'il eſt bien tems que la vertu d'un ſi bon maître éclate ; elle m'eſt d'un tel avantage aujourd'hui, que je deſire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE *plus embarraſſé.*

Tu te moques, ami ! l'abolition d'un droit honteux, n'eſt que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Eſpagnol peut vouloir conquérir la beauté par des ſoins ; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une ſervile redevance ; ah, c'eſt la tyrannie d'un Vandale, & non le droit avoué d'un noble Caſtillan.

FIGARO *tenant Suzanne par la main.*

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre ſageſſe a préſervé l'honneur, reçoive de votre main publiquement, la toque virginale, ornée de plumes & de rubans blancs, ſymbole de la pureté de vos intentions : — adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages, & qu'un quatrain chanté en chœur, rappelle à jamais le ſouvenir....

Digitized by Google

LE COMTE *embarrassé.*

Si je ne savais pas qu'amoureux, poëte & musicien, sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies......

FIGARO.

Joignez-vous à moi, mes amis.

Tous ensemble.

Monseigneur! Monseigneur!

SUZANNE *au Comte.*

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien?

LE COMTE *à part.*

La perfide!

FIGARO.

Regardez-la donc, Monseigneur; jamais plus jolie fiancée ne montrera la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.

Laisse-là ma figure, & ne vantons que sa vertu.

LE COMTE *à part.*

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, monsieur le Comte; & cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, Madame; & c'est à ce titre que je me rends.

Digitized by Google

Tous ensemble.

Vivat !

LE COMTE *à part.*

Je suis pris. (*haut*) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrais seulement qu'on la remît à tantôt. (*à part*) Fesons vîte chercher Marceline.

FIGARO *à Chérubin.*

Eh bien, espiègle ! vous n'applaudissez pas ?

SUZANNE.

Il est au désespoir, Monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah ! Monsieur, je demande sa grace.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas ! il est si jeune !

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN *tremblant.*

Pardonner généreusement, n'est pas le droit du Seigneur auquel vous avez renoncé en épousant Madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeait tous.

SUZANNE.

Si Monseigneur avoit cédé le droit de pardonner, ce serait sûrement le premier qu'il voudrait racheter en secret.

Digitized by Google

LE COMTE *embarrassé.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi le racheter?

CHÉRUBIN *au Comte.*

Je fus léger dans ma conduite, il est vrai, Monseigneur; mais jamais la moindre indiscrétion dans mes paroles......

LE COMTE *embarrassé.*

Eh bien, c'est assez.....

FIGARO.

Qu'entend-il?

LE COMTE *vivement.*

C'est assez, c'est assez; tout le monde exige son pardon, je l'accorde, & j'irai plus loin. Je lui donne une compagnie dans ma légion.

Tous ensemble.

Vivat!

LE COMTE.

Mais c'est à condition qu'il partira sur le champ, pour joindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah! Monseigneur, demain.

LE COMTE *insiste.*

Je le veux.

CHÉRUBIN.

J'obéis.

Digitized by Google

LE COMTE.

Saluez votre marraine, & demandez sa protection.

CHÉRUBIN *met un genou en terre devant la Comtesse, & ne peut parler.*

LA COMTESSE *émue.*

Puisqu'on ne peut vous garder seulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle ; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maison, où votre jeunesse a trouvé tant d'indulgence. Soyez soumis, honnête & brave ; nous prendrons part à vos succès. (*Chérubin se relève, & retourne à sa place.*)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, Madame ?

LA COMTESSE.

Je ne m'en défens pas. Qui sait le sort d'un enfant jeté dans une carrière aussi dangereuse ! il est allié de mes parens ; & de plus il est mon filleul.

LE COMTE *à part.*

Je vois que Bazile avoit raison. (*haut*) Jeune homme, embrassez Suzanne...... pour la dernière fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, Monseigneur ? il viendra passer ses hivers. Baise-moi donc aussi, Capitaine ! (*il l'embrasse.*) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant : dame ! tu ne roderas plus tout le jour au quartier des femmes : plus d'échaudés, de goûtés à la crême ;

Digitized by Google

plus de main chaude, ou de colin-maillard. De bons ſoldats, morbleu ! baſanés, mal vêtus ; un grand fuſil bien lourd ; tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire ; & ne va pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu.....

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur !

LA COMTESSE.

Quel pronoſtic ?

LE COMTE.

Où donc eſt Marceline ? il eſt bien ſingulier qu'elle ne ſoit pas des vôtres !

FANCHETTE.

Monſeigneur, elle a pris le chemin du Bourg, par le petit ſentier de la Ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra ?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaiſait qu'il ne lui plût jamais.....

FANCHETTE.

Monſieur le Docteur lui donnait le bras.

LE COMTE *vivement.*

Le Docteur eſt ici ?

BAZILE.

Elle s'en eſt d'abord emparée.....

Digitized by Google

LE COMTE *à part.*

Il ne pouvait venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avait l'air bien échauffée, elle parlait tout haut en marchant, puis elle s'arrêtait, & fesait comme çà, de grands bras..... & monsieur le Docteur lui fesait comme ça de la main, en l'appaisant : elle paraissait si courroucée ! elle nommait mon cousin Figaro.

LE COMTE *lui prend le menton.*

Cousin...... futur.

FANCHETTE *montrant Chérubin.*

Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier?..

LE COMTE *interrompt.*

Bon jour, bon jour, petite.

FIGARO.

C'est son chien d'amour qui la berce; elle auroit troublé notre fête.

LE COMTE *à part.*

Elle la troublera, je t'en répons. (*haut*) Allons, Madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE *à Figaro.*

Tu me rejoindras, mon fils?

FIGARO *bas à Suzanne.*

Est-il bien enfilé?

SUZANNE *bas.*

Charmant garçon!

(*Ils sortent tous.*)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux, & les ramène.

FIGARO.

AH çà, vous autres ! la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite ; il faut bravement nous recorder : ne fesons point comme ces Acteurs, qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est le plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excuse, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE *malignement.*

Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO *fesant, sans qu'il le voie, le geste de le rosser.*

Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrais bien rester ?

CHÉRUBIN.

Ah ! si je le voudrais !

FIGARO.

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule ; arrange ouvertement ta trousse, & qu'on voie ton cheval à la

Digitized by Google

grille ; un tems de galop jusqu'à la Ferme ; reviens à pied par les derrières ; Monseigneur te croira parti ; tiens-toi seulement hors de sa vue ; je me charge de l'appaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette qui ne sait pas son rôle !

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours, que vous ne la quittez pas ?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui, donne-lui par grace une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde ! le pere n'est pas satisfait ; la fille a été soufflettée ; elle n'étudie pas avec vous : Chérubin ! Chérubin ! vous lui causerez des chagrins ! *tant va la cruche à l'eau !* ......

FIGARO.

Ah ! voilà notre imbécille, avec ses vieux proverbes ! Hé bien, pédant ! que dit la sagesse des nations ? *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin....*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO *en s'en allant.*

Pas si bête, pourtant, pas si bête !

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

Le Théatre représente une chambre à coucher superbe; un grand lit en alcove, une estrade au devant. La porte pour entrer s'ouvre & se ferme à la troisieme coulisse à droite, celle d'un cabinet, à la première coulisse à gauche. Une porte dans le fond va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, LA COMTESSE *entrent par la porte à droite.*

LA COMTESSE *se jette dans une bergère.*

FERME la porte, Suzanne, & conte-moi tout dans le plus grand détail.

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à Madame.

LA COMTESSE.

Quoi, Suzon, il voulait te séduire?

SUZANNE.

Oh que non. Monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante: il voulait m'acheter.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Et le petit Page était préſent ?

SUZANNE.

C'eſt-à-dire, caché derrière le grand fauteuil. Il venait me prier de vous demander ſa grace.

LA COMTESSE.

Hé pourquoi ne pas s'adreſſer à moi-même; eſt-ce que je l'aurais refuſé, Suzon ?

SUZANNE.

C'eſt ce que j'ai dit : mais ſes regrets de partir, & ſur-tout de quitter Madame ! *Ah Suzon, qu'elle eſt noble & belle ! mais qu'elle eſt impoſante !*

LA COMTESSE.

Eſt-ce que j'ai cet air-là, Suzon ? moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenais, il s'eſt jeté deſſus......

LA COMTESSE *ſouriant.*

Mon ruban ?...... quelle enfance !

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter; Madame, c'était un lion; ſes yeux brillaient..... Tu ne l'auras qu'avec ma vie, diſait-il, en forçant ſa petite voix douce & grêle.

LA COMTESSE *rêvant.*

Eh bien, Suzon ?

Digitized by Google

SUZANNE.

Eh bien, Madame, est-ce qu'on peut faire finir ce petit démon-là ? ma marraine par-ci ; je voudrais bien par l'autre ; & parce qu'il n'oserait seulement baiser la robe de Madame, il voudrait toujours m'embrasser moi.

LA COMTESSE *rêvant.*

Laissons..... laissons ces folies.... Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire ?

SUZANNE.

Que si je ne voulais pas l'entendre, il allait protéger Marceline.

LA COMTESSE *se lève & se promène, en se servant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalousie ?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chère ! uniquement par orgueil. Ah je l'ai trop aimé ! je l'ai lassé de mes tendresses, & fatigué de mon amour ; voilà mon seul tort avec lui : mais je n'entens pas que cet honnête aveu te nuise, & tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous y aider : viendra-t-il ?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chasse.

LA COMTESSE *se servant de l'éventail.*

Ouvre un peu la croisée sur le jardin. Il fait une chaleur ici !....

Digitized by Google

SUZANNE.

C'est que Madame parle & marche avec action. (*Elle va ouvrir la croisée du fond.*)

LA COMTESSE *rêvant long-tems.*

Sans cette constance à me fuir .... les hommes sont bien coupables !

SUZANNE *crie de la fenêtre.*

Ah ! voilà Monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre levriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du tems devant nous. (*Elle s'assied.*) On frappe, Suzon ?

SUZANNE *court ouvrir en chantant.*

Ah, c'est mon Figaro ! ah, c'est mon Figaro !

SCÈNE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

SUZANNE.

MON cher ami ! viens donc. Madame est dans une impatience !....

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne ? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il ?

Digitized by Google

d'une misère. Monsieur le Comte trouve nôtre jeune femme aimable, il voudrait en faire sa maîtresse, & c'est bien naturel.

SUZANNE.

Naturel?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courier de dépêches, & Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras?

FIGARO.

Et parce que Suzanne ma fiancée n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline; quoi de plus simple encor? se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs; c'est ce que chacun fait; ce que nous allons faire nous-mêmes. Hé bien, voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur?

FIGARO.

Qui dit cela, Madame?

SUZANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins....

FIGARO.

N'est-ce pas assez que je m'en occupe? Or, pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérons d'abord son ardeur de nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

C'eſt bien dit ; mais comment ?

FIGARO.

C'eſt déja fait, Madame ; un faux avis donné ſur vous.......

LA COMTESSE.

Sur moi ! la tête vous tourne !

FIGARO.

O ! c'eſt à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme auſſi jaloux !......

FIGARO.

Tant mieux : pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le ſang ; c'eſt ce que les femmes entendent ſi bien ! Puis les tient-on fâchés tout rouge ? avec un brin d'intrigue on les mène où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit Monſeigneur, qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainſi de la vérité ſur le compte d'une femme d'honneur......

FIGARO.

Il y en a peu, Madame, avec qui je l'euſſe oſé, crainte de rencontrer juſte.

LA COMTESSE.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie!

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'eſt pas charmant de lui avoir taillé ſes morceaux de la journée, de façon qu'il paſſe à roder, à jurer après ſa Dame, le tems qu'il deſtinait à ſe complaire avec la nôtre! Il eſt déja tout dérouté; galoppera-t-il celle-ci? ſurveillera-t-il celle-la? Dans ſon trouble d'eſprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, & force un lièvre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poſte; il n'aura pas pris de parti contre; & jamais il n'oſera s'y oppoſer devant Madame.

SUZANNE.

Non; mais Marceline, le bel eſprit, oſera le faire, elle.

FIGARO.

Brrrr. Cela m'inquiète bien, ma foi! Tu feras dire à Monſeigneur, que tu te rendras ſur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes ſur celui-là?

FIGARO.

O dame! écoutez donc, les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent rien, & ne ſont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il eſt joli!

LA COMTESSE.

Comme ſon idée: vous conſentiriez qu'elle s'y rendît?

Digitized by Google

FIGARO.

Point du tout. Je fais enfoſſer un habit de Suzanne à quelqu'un : ſurpris par nous au rendez-vous, le Comte pourra-t-il s'en dédire ?

SUZANNE.

A qui mes habits ?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il eſt parti.

FIGARO.

Non pas pour moi : veut-on me laiſſer faire ?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois, bien embrouillées, qui ſe croiſent. J'étais né pour être courtiſan.

SUZANNE.

On dit que c'eſt un métier ſi difficile ?

FIGARO.

Recevoir, prendre, & demander ; voilà le ſecret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'aſſurance, qu'il finit par m'en inſpirer.

FIGARO.

C'eſt mon deſſein.

Digitized by Google

SUZANNE.

Tu disais donc?

FIGARO.

Que pendant l'absence de Monseigneur, je vais vous envoyer le Chérubin; coëffez-le, habillez-le; je le renferme & l'endoctrine; & puis dansez, Monseigneur. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

LA COMTESSE *tenant sa boîte à mouches.*

MON dieu, Suzon, comme je suis faite!..... ce jeune homme qui va venir!....

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE *rêve devant sa petite glace.*

Moi?... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Fesons-lui chanter sa romance. (*Elle la met sur la Comtesse.*)

LA COMTESSE.

Mais, c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre.....

Digitized by Google

SUZANNE *riant.*

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles; Madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE *revenant à elle.*

Qu'est-ce que vous dites donc, Mademoiselle?

SCÈNE IV.

CHÉRUBIN, *l'air honteux*, SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

SUZANNE.

ENTREZ, monsieur l'Officier; on est visible.

CHÉRUBIN *avance en tremblant.*

Ah, que ce nom m'afflige, Madame! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux... une marraine si.... bonne!....

SUZANNE.

Et si belle!

CHÉRUBIN *avec un soupir.*

Ah! oui.

SUZANNE *le contrefait.*

Ah! oui. Le bon jeune homme! avec ses longues paupières hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à Madame.

LA COMTESSE *la déplie.*

De qui.... dit-on qu'elle est?

Digitized by Google

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable : en a-t-il un pied ſur les joues ?

CHÉRUBIN.

Eſt-ce qu'il eſt défendu.... de chérir....?

SUZANNE *lui met le poing ſous le nez.*

Je dirai tout, vaurien !

LA COMTESSE.

Là..... chante-t-il ?

CHÉRUBIN.

O! Madame, je ſuis ſi tremblant!....

SUZANNE *en riant.*

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian; dès que Madame le veut, modeſte auteur! Je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prens ma guittare. (*La Comteſſe aſſiſe, tient le papier pour ſuivre. Suzanne eſt derrière ſon fauteuil, & prélude en regardant la muſique pardeſſus ſa maîtreſſe. Le petit Page eſt devant elle, les yeux baiſſés. Ce tableau eſt juſte la belle eſtampe d'après Vanloo, appellée* LA CONVERSATION ESPAGNOLE.

ROMANCE.

Chérubin.
La Comteſſe.
Suzanne.

Air : *Marlbroug s'en vat-en guerre.*

PREMIER COUPLET.

Mon courſier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'errais de plaine en plaine,
Au gré du deſtrier.

II. COUPLET.

Au gré du destrier;
Sans Varlet, n'Écuyer;
* Là, près d'une fontaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Songeant à ma Marraine,
Sentais mes pleurs couler.

III. COUPLET.

Sentais mes pleurs couler,
Prêt à me désoler;
Je gravais sur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Sa lettre sans la mienne;
Le Roi vint à passer.

IV. COUPLET.

Le Roi vint à passer;
Ses Barons, son Clergier.
Beau Page, dit la Reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Qui vous met à la gêne?
Qui vous fait tant plorer?

V. COUPLET.

Qui vous fait tant plorer?
Nous faut le déclarer.
Madame & Souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'avais une Marraine,
Que toujours adorai. **

---

* Au Spectacle on a commencé la romance à ce vers, en disant: *Auprès d'une Fontaine.*

** Ici la Comtesse arrête le Page en fermant le papier. Le reste ne se chante pas au Théatre.

Digitized by Google

VI. COUPLET.

Que toujours adorai;
Je ſens que j'en mourrai.
Beau Page, dit la Reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
N'eſt-il qu'une Marraine?
Je vous en ſervirai.

VII. COUPLET.

Je vous en ſervirai;
Mon Page vous ferai;
Puis à ma jeune Hélène,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Fille d'un Capitaine,
Un jour vous marierai.

VIII. COUPLET.

Un jour vous marierai.—
Nenni, n'en faut parler;
Je veux, traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Mourir de cette peine;
Mais non m'en conſoler.

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté.... du ſentiment même.

SUZANNE *va poſer la guittare ſur un fauteuil.*

O! pour du ſentiment, c'eſt un jeune homme qui.... Ah, çà, monſieur l'Officier, vous a-t-on dit que pour égayer la ſoirée, nous voulons ſavoir d'avance ſi un de mes habits vous ira paſſablement? Chérubin. Suzanne. La Comteſſe.

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUZANNE *se mesure avec lui.*

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (*Elle le détache.*)

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entrait ?

SUZANNE.

Est-ce que nous fesons du mal donc ? je vais fermer la porte : (*Elle court.*) mais c'est la coëffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (*Suzanne entre dans le cabinet, dont la porte est au bord du théatre.*)

SCÈNE V.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE *assise.*

LA COMTESSE.

Jusqu'a l'instant du bal, le Comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après, que le tems d'expédier votre brevet, nous a fait naître l'idée.....

CHÉRUBIN *le lui montre.*

Hélas, Madame, le voici; Bazile me l'a remis de sa part.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Déja ? l'on a craint d'y perdre une minute. (*Elle lit.*) Ils se sont tant pressés, qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet.

(*Elle le lui rend.*)

SCÈNE VI.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE *entre avec un grand bonnet.*

Le cachet, à quoi ?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUZANNE.

Déja ?

LA COMTESSE.

C'est ce que je disais. Est-ce là ma baigneuse ?

SUZANNE *s'assied près de la Comtesse.*

Chérubin.
Suzanne.
La Comtesse.

Et la plus belle de toutes. (*Elle chante avec des épingles dans sa bouche.*)

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

(*Chérubin se met à genoux ; elle le coëffe.*)

Madame, il est charmant !

LA COMTESSE.

Arrange son collet d'un air un peu plus féminin.

Digitized by Google

SUZANNE *l'arrange.*

Là.... mais voyez donc ce morveux, comme il eſt joli en fille ! j'en ſuis jalouſe, moi ! (*Elle lui prend le menton.*) Voulez-vous bien n'être pas joli comme çà?

LA COMTESSE.

Qu'elle eſt folle! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux....... (*Elle le retrouſſe.*) Qu'eſt-ce qu'il a donc au bras ? un ruban!

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je ſuis bien aiſe que Madame l'ait vu. Je lui avais dit que je le dirais, déja! O! ſi Monſeigneur n'était pas venu, j'aurais bien repris le ruban ; car je ſuis preſque auſſi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du ſang! (*Elle détache le ruban.*)

CHÉRUBIN *honteux.*

Ce matin, comptant partir, j'arrangeais la gourmette de mon cheval; il a donné de la tête, & la boſſette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban....

SUZANNE.

Et ſur-tout un ruban volé. — Voyons donc ce que la boſſette, ... la courbette!...la cornette du cheval!.... Je n'entens rien à tous ces noms-là. — Ah qu'il a le bras blanc! c'eſt comme une femme! plus blanc que le mien! regardez donc, Madame? (*Elle les compare.*)

Digitized by Google

LA COMTESSE* *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé, dans ma toilette.

Suzanne lui pousse la tête, en riant; il tombe sur les deux mains. (Elle entre dans le cabinet au bord du théatre.)

SCÈNE VII.

CHÉRUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise*.

LA COMTESSE *reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban. Chérubin la dévore de ses regards.*

POUR mon ruban, Monsieur..... comme c'est celui dont la couleur m'agrée le plus.... j'étais fort en colère de l'avoir perdu.

SCÈNE VIII.

CHÉRUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise*; SUZANNE.

SUZANNE *revenant.*

ET la ligature à son bras? (*Elle remet à la Comtesse du taffetas gommé & des ciseaux.*)

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prens le ruban d'un autre bonnet.

(*Suzanne sort par la porte du fond, en emportant le manteau du Page.*)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

CHÉRUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise*.

CHÉRUBIN *les yeux baissés*.

CELUI qui m'est ôté, m'aurait guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu? (*lui montrant le taffetas*,) ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN *hésitant*.

Quand un ruban...... a serré la tête...... ou touché la peau d'une personne.....

LA COMTESSE *coupant la phrase*.

....Étrangère ! il devient bon pour les blessures? J'ignorais cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras. A la première égratignure...... de mes femmes, j'en ferai l'essai.

CHÉRUBIN *pénétré*.

Vous le gardez, & moi je pars.

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHÉRUBIN.

Je suis si malheureux !

LA COMTESSE *émue*.

Il pleure à présent ! c'est ce vilain Figaro avec son pronostic !

Digitized by Google

CHÉRUBIN *exalté.*

Ah ! je voudrais toucher au terme qu'il m'a prédit ! sûr de mourir à l'instant, peut-être ma bouche oserait.....

LA COMTESSE *l'interrompt, & lui essuie les yeux avec son mouchoir.*

Taisez-vous, taisez-vous, Enfant. Il n'y a pas un brin de raison dans tout ce que vous dites. (*On frappe à la porte, elle élève la voix.*) Qui frappe ainsi chez moi ?

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE *en dehors.*

LE COMTE *en dehors.*

POURQUOI donc enfermée ?

LA COMTESSE *troublée se lève.*

C'est mon époux ! grands Dieux !.... (*à Chérubin qui s'est levé aussi.*) vous sans manteau, le col & les bras nuds ! seul avec moi ! cet air de désordre, un billet reçu, sa jalousie !....

LE COMTE *en dehors.*

Vous n'ouvrez pas ?

LA COMTESSE.

C'est que.... je suis seule.

Digitized by Google

LE COMTE *en dehors.*

Seule! avec qui parlez-vous donc?

LA COMTESSE *cherchant.*

..... Avec vous sans doute.

CHÉRUBIN *à part.*

Après les scènes d'hier, & de ce matin, il me tuerait sur la place! (*Il court au cabinet de toilette, y entre, & tire la porte sur lui.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE *seule, en ôte la clé & court ouvrir au Comte.*

AH quelle faute! quelle faute!

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE *un peu sévère.*

VOUS n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer!

LA COMTESSE *troublée.*

Je.... je chiffonnais.... oui, je chiffonnais, avec Suzanne; elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE *l'examine.*

Vous avez l'air & le ton bien altérés!

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Cela n'eſt pas étonnant... pas étonnant du tout... je vous aſſure.... nous parlions de vous.... elle eſt paſſée, comme je vous dis.

LE COMTE.

Vous parliez de moi!... Je ſuis ramené par l'inquiétude : en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, Monſieur?.... quel billet?

LE COMTE.

Il faut avouer, Madame, que vous ou moi, ſommes entourés d'êtres.... bien méchans! On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois abſent, doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quel que ſoit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici; car mon projet eſt de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce ſoir, pour la noce de Suzanne?

LA COMTESSE.

Pour rien au monde; je ſuis très-incommodée.

LE COMTE.

Heureuſement le Docteur eſt ici.
(*Le Page fait tomber une chaiſe dans le cabinet.*)
Quel bruit entens-je?

Digitized by Google

LA COMTESSE *plus troublée.*

Du bruit ?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je.... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée!

LA COMTESSE.

Préoccupée ! de quoi ?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, Madame.

LA COMTESSE.

Hé.... qui voulez-vous qu'il y ait, Monsieur ?

LE COMTE.

C'est moi qui vous le demande; j'arrive.

LA COMTESSE.

Hé mais.... Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle était passée chez elle !

LA COMTESSE.

Passée.... ou entrée là; je ne sais lequel.

LE COMTE.

Si c'est Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois ?

LA COMTESSE.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camariste ?

LE COMTE.

Pour votre camariste, je ne sais; mais pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE.

Assurément, Monsieur, cette fille vous trouble; & vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE *en colère.*

Elle m'occupe à tel point, Madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE.

Je crois en effet, que vous le voulez souvent; mais voilà bien les soupçons les moins fondés....

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE *entre avec des hardes & pousse la porte du fond.*

LE COMTE.

ILS en seront plus aisés à détruire. (*Il parle au cabinet.*) — Sortez, Suzon; je vous l'ordonne.

(*Suzanne s'arrête auprès de l'alcove dans le fond.*)

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Elle eſt preſque nue, Monſieur : vient-on troubler ainſi des femmes dans leur retraite ? Elle eſſayait des hardes que je lui donne en la mariant ; elle s'eſt enfuie, quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de ſe montrer, au moins elle peut parler. (*Il ſe tourne vers la porte du cabinet.*) Répondez-moi, Suzanne ; êtes-vous dans ce cabinet ?

(*Suzanne, reſtée au fond, ſe jette dans l'alcove & s'y cache.*)

LA COMTESSE *vivement, parlant au cabinet.*

Suzon, je vous défens de répondre. (*Au Comte.*) On n'a jamais pouſſé ſi loin la tyrannie !

LE COMTE *s'avance au cabinet.*

Oh bien, puiſqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE *ſe met au devant.*

Par-tout ailleurs je ne puis l'empêcher ; mais j'eſpère auſſi que chez moi....

LE COMTE.

Et moi j'eſpère ſavoir dans un moment quelle eſt cette Suzanne myſtérieuſe. Vous demander la clé, ſerait, je le vois, inutile ! mais il eſt un moyen ſûr de jeter en dedans cette légère porte. Holà quelqu'un ?

LA COMTESSE.

Attirer vos gens, & faire un ſcandale public d'un ſoupçon qui nous rendrait la fable du château ?

Digitized by Google

LE COMTE.

Fort bien, Madame; en effet j'y ſuffirai; je vais à l'inſtant prendre chez moi ce qu'il faut... (*Il marche pour ſortir & revient.*) Mais pour que tout reſte au même état, voudrez-vous bien m'accompagner ſans ſcandale & ſans bruit, puiſqu'il vous déplaît tant?... une choſe auſſi ſimple, apparemment ne me ſera pas refuſée!

LA COMTESSE *troublée.*

Eh! Monſieur, qui ſonge à vous contrarier?

LE COMTE.

Ah! j'oubliais la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme auſſi, pour que vous ſoyez pleinement juſtifiée. (*Il va fermer la porte du fond, & en ôte la clé.*)

LA COMTESSE *à part.*

O ciel! étourderie funeſte!

LE COMTE *revenant à elle.*

Maintenant que cette chambre eſt cloſe, acceptez mon bras, je vous prie; (*il élève la voix*) & quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre, & le moindre mal qui puiſſe lui arriver à mon retour....

LA COMTESSE.

En vérité, Monſieur, voilà bien la plus odieuſe aventure.... (*Le Comte l'emmène & ferme la porte à la clé.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE *sort de l'alcove, accourt au cabinet & parle à la serrure.*

OUVREZ, Chérubin, ouvrez vîte, c'est Suzanne; ouvrez & sortez.

Chérubin. Suzanne.

CHÉRUBIN *sort.*

Ah, Suzon, quelle horrible scène!

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN *effrayé.*

Eh par où sortir?

SUZANNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN.

S'il n'y a pas d'issue?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écraserait! & nous serions perdues. — Courez conter à Figaro...

CHÉRUBIN.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute. (*Il court y regarder.*)

Digitized by Google

SUZANNE *avec effroi.*

Un grand étage! impoſſible! Ah ma pauvre maîtreſſe! & mon mariage, ô ciel!

CHÉRUBIN *revient.*

Elle donne ſur la melonnière; quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE *revient & s'écrie :*

Il va ſe tuer!

CHÉRUBIN *exalté.*

Dans un gouffre allumé, Suzon! oui, je m'y jetterais, plutôt que de lui nuire.... Et ce baiſer va me porter bonheur. (*Il l'embraſſe & court ſauter par la fenêtre.*)

SCÈNE XV.

SUZANNE *ſeule, un cri de frayeur.*

AH!.... (*Elle tombe aſſiſe un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre & revient.*) Il eſt déja bien loin. O le petit garnement! auſſi leſte que joli! ſi celui-là manque de femmes.... Prenons ſa place au plutôt. (*En entrant dans le cabinet.*) Vous pouvez à préſent, monſieur le Comte, rompre la cloiſon, ſi cela vous amuſe; au diantre qui répond un mot. (*Elle s'y enferme.*)

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE *rentrent dans la chambre.*

LE COMTE, *une pince à la main, qu'il jette sur le fauteuil.*

TOUT est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites : encore une fois voulez-vous l'ouvrir ?

LA COMTESSE.

Eh, Monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux ? Si l'amour vous dominait au point de vous inspirer ces fureurs; malgré leur déraison, je les excuserais; j'oublierais, peut-être, en faveur du motif, ce qu'elles ont d'offensant pour moi. Mais la seule vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme ?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte; ou je vais à l'instant....

LA COMTESSE *au devant.*

Arrêtez, Monsieur, je vous prie. Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois ?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, Madame; mais je verrai qui est dans ce cabinet.

Digitized by Google

LA COMTESSE *effrayée.*

Hé bien, Monsieur, vous le verrez. Ecoutez-moi .... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Suzanne?

LA COMTESSE, *timidement.*

Au moins n'est-ce pas non plus une personne .... dont vous deviez rien redouter. ... Nous disposions une plaisanterie .... bien innocente en vérité, pour ce soir .... & je vous jure ....

LE COMTE.

Et vous me jurez?

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus de dessein de vous offenser, l'un que l'autre.

LE COMTE *vîte.*

L'un que l'autre? c'est un homme.

LA COMTESSE.

Un enfant, Monsieur.

LE COMTE.

Hé qui donc?

LA COMTESSE.

A peine osai-je le nommer!

LE COMTE *furieux.*

Je le tuerai.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Grands Dieux!

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune.... Chérubin....

LE COMTE.

Chérubin! l'infolent! voilà mes foupçons, & le billet expliqués.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Ah! Monfieur, gardez de penfer......

LE COMTE *frappant du pied.*

(*A part.*) Je trouverai par-tout ce maudit Page! (*haut.*) Allons, Madame, ouvrez; je fais tout maintenant. Vous n'auriez pas été fi émue, en le congédiant ce matin; il ferait parti quand je l'ai ordonné; vous n'auriez pas mis tant de fauffeté dans votre conte de Suzanne; il ne fe ferait pas fi foigneufement caché, s'il n'y avait rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en fe montrant.

LE COMTE, *hors de lui, crie au cabinet.*

Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE *le prend à bras le corps, en l'éloignant.*

Ah! Monfieur, Monfieur, votre colère me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injufte foupçon, de grace; & que le défordre où vous l'allez trouver....

Digitized by Google

LE COMTE.

Du désordre !

LA COMTESSE.

Hélas oui ; prêt à s'habiller en femme, une coëffure à moi sur la tête, en veste & sans manteau, le col ouvert, les bras nus; il allait essayer...

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre ! Indigne épouse ! ah, vous la garderez .... long-tems ; mais il faut avant, que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE, *se jette à genoux, les bras élevés.*

Monsieur le Comte, épargnez un enfant ; je ne me consolerais pas d'avoir causé ....

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE.

Il n'est pas coupable, il partait : c'est moi qui l'ai fait appeller.

LE COMTE *furieux.*

Levez-vous. Otez-vous .... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je m'ôterai, Monsieur, je me leverai ; je vous remettrai même la clé du cabinet : mais, au nom de votre amour ....

LE COMTE.

De mon amour ! Perfide !

Digitized by Google

LA COMTESSE *se lève & lui présente la clé.*

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant, sans lui faire aucun mal; & puisse après, tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convainc pas.....

LE COMTE *prenant la clé.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE *se jette sur une bergère, un mouchoir sur les yeux.*

O! ciel! il va périr.

LE COMTE *ouvre la porte, & recule.*

C'est Suzanne!

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE,

SUZANNE *sort en riant.*

Je *le tuerai, je le tuerai.* Tuez-le donc, ce méchant Page!

LE COMTE *à part.*

Ah quelle école! (*regardant la comtesse qui est restée stupéfaite.*) Et vous aussi, vous jouez l'étonnement?... Mais peut-être elle n'y est pas seule. (*Il entre.*)

Digitized by Google

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE *assise*, SUZANNE.

SUZANNE *accourt à sa Maîtresse.*

REMETTEZ-VOUS, Madame, il est bien loin, il a fait un saut......

LA COMTESSE.

Ah, Suzon, je suis morte.

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE *assise*, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE *sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence.*

IL n'y a personne, & pour le coup j'ai tort. — Madame.... vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE *gaiement.*

Et moi, Monseigneur?

LA COMTESSE, *son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.*

LE COMTE *s'approche.*

Quoi, Madame, vous plaisantiez?

LA COMTESSE *se remettant un peu.*

Eh pourquoi non, Monsieur?

Suzanne.
La Comtesse *assise.*
Le Comte.

Digitized by Google

LE COMTE.

Quel affreux badinage ! & par quel motif, je vous prie ?.....

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié ?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur !

LA COMTESSE *assurant son ton par degrés.*

Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon & à la jalousie ; que vous seul osez concilier ?

LE COMTE.

Ah ! Madame, c'est sans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avait qu'à vous laisser appeller les gens.

LE COMTE.

Tu as raison, & c'est à moi de m'humilier.... Pardon, je suis d'une confusion !.....

SUZANNE.

Avouez, Monseigneur, que vous la méritez un peu.

LE COMTE.

Pourquoi donc ne sortais-tu pas, lorsque je t'appellais ? Mauvaise !

SUZANNE.

Je me rhabillais de mon mieux, à grand renfort d'épingles, & Madame qui me le défendait, avait bien ses raisons pour le faire.

Digitized by Google

LE COMTE.

Au lieu de rappeller mes torts, aide-moi plutôt à l'appaiser.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur; un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Ursulines, & je vois trop qu'il en est tems.

LE COMTE.

Le pourriez-vous sans quelques regrets?

SUZANNE.

Je suis sûre, moi, que le jour du départ serait la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh! quand cela serait, Suzon, j'aime mieux le regretter, que d'avoir la bassesse de lui pardonner; il m'a trop offensée.

LE COMTE.

Rosine!.....

LA COMTESSE.

Je ne la suis plus, cette Rosine que vous avez tant poursuivie! je suis la pauvre Comtesse Almaviva, la triste femme délaissée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame.....

LE COMTE *suppliant.*

Par pitié.

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

Digitized by Google

LE COMTE.

Mais aussi ce billet.... Il m'a tourné le sang!

LA COMTESSE.

Je n'avais pas consenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le saviez?

LA COMTESSE.

C'est cet étourdi de Figaro.....

LE COMTE.

Il en était?

LA COMTESSE.

.... Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide chanteur! lame à deux tranchans! c'est toi qui paiera pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres: voilà bien les hommes! Ah! si jamais je consentais à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerais que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Hé bien, de tout mon cœur, Comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante?

LA COMTESSE *se lève*.

Elle l'était pour tous deux.

Digitized by Google

LE COMTE.

Ah ! dites pour moi ſeul. — Mais je ſuis encor à concevoir comment les femmes prennent ſi vîte & ſi juſte, l'air & le ton des circonſtances. Vous rougiſſiez, vous pleuriez, votre viſage était défait..... D'honneur, il l'eſt encor.

LA COMTESSE *s'efforçant de ſourire.*

Je rougiſſais.... du reſſentiment de vos ſoupçons. Mais les hommes ſont-ils aſſez délicats pour diſtinguer l'indignation d'une ame honnête outragée, d'avec la confuſion qui naît d'une accuſation méritée ?

LE COMTE *ſouriant.*

Et ce Page en déſordre, en veſte, & preſque nu.......

LA COMTESSE *montrant Suzanne.*

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre ? en général, vous ne haïſſez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE *riant plus fort.*

Et ces prières, ces larmes feintes.....

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, & j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque choſe en politique, & nous ne ſommes que des enfans. C'eſt vous, c'eſt vous, Madame, que le Roi devrait envoyer en ambaſſade à Londres ! Il faut que votre ſexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de ſe compoſer, pour réuſſir à ce point !

Digitized by Google

LA COMTESSE.

C'eſt toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laiſſez-nous priſonniers ſur parole, & vous verrez ſi nous ſommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Briſons-là, monſieur le Comte. J'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence en un cas auſſi grave, doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Eſt-ce que je l'ai dit, Suzon?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, Madame.

LE COMTE.

Eh bien, que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de Madame!

LE COMTE.

Elle m'en a ſi ſévérement puni!

Digitized by Google

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa camariste!

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE.

Ah! Suzon! que je suis faible! quel exemple je te donne! (*Tendant la main au Comte.*) On ne croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE.

Bon! Madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir là?

LE COMTE *baise ardemment la main de sa femme.*

SCÈNE XX.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO *arrivant tout essouflé.*

On disait Madame incommodée. Je suis vîte accouru.... je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE *séchement.*

Vous êtes fort attentif!

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais puisqu'il n'en est rien, Monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons & les cornemuses, attendant, pour m'accompagner, l'instant où vous permettrez que je mène ma fiancée......

Digitized by Google

LE COMTE.

Et qui ſurveillera la Comteſſe au château ?

FIGARO.

La veiller ! elle n'eſt pas malade.

LE COMTE.

Non ; mais cet homme abſent qui doit l'entretenir ?

FIGARO.

Quel homme abſent ?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela ?

LE COMTE.

Quand je ne le ſaurais pas d'ailleurs, frippon ! ta phyſionomie qui t'accuſe, me prouverait déja que tu mens.

FIGARO.

S'il eſt ainſi, ce n'eſt pas moi qui mens, c'eſt ma phyſionomie.

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro ! n'uſe pas ton éloquence en défaites ; nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit ? Vous me traitez comme un Bazile !

SUZANNE.

Que tu avais écrit le billet de tantôt pour faire accroire à Monſeigneur, quand il entrerait, que le petit Page était dans ce cabinet, où je me ſuis enfermée.

Digitized by Google

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro; le badinage est consommé.

FIGARO *cherchant à deviner.*

Le badinage.... est consommé?

LE COMTE.

Oui, consommé. Que dis-tu là dessus?

FIGARO.

Moi! je dis..... que je voudrais bien qu'on en pût dire autant de mon mariage; & si vous l'ordonnez.....

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO.

Puisque Madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi: mais à votre place, en vérité, Monseigneur, je ne croirais pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence! à la fin, cela m'irrite.

LA COMTESSE *en riant.*

Eh, ce pauvre garçon! pourquoi voulez-vous, Monsieur, qu'il dise une fois la vérité?

Digitized by Google

FIGARO *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de son danger; c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE *bas.*

As-tu vu le petit Page?

FIGARO *bas.*

Encor tout froissé.

SUZANNE *bas.*

Ah, pécaïre!

LA COMTESSE.

Allons, Monsieur le Comte, ils brûlent de s'unir: leur impatience est naturelle; entrons pour la cérémonie.

LE COMTE *à part.*

Et Marceline, Marceline..... (*haut*) Je voudrais être..... au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens! est-ce que je le suis?

Digitized by Google

SCÈNE XXI.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi gris, tenant un pot de giroflées écrasées.*

MONSEIGNEUR! Monfeigneur!

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croifées qui donnent fur mes couches. On jette toutes fortes de chofes par ces fenêtres; & tout à l'heure encor on vient d'en jeter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées!

SUZANNE *bas à Figaro.*

Alerte, Figaro! alerte.

FIGARO.

Monfeigneur, il eft gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'eft un petit refte d'hier. Voilà comme on fait des jugemens.... ténébreux.

Digitized by Google

LE COMTE *avec feu.*

Cet homme! cet homme! où eſt-il?

ANTONIO.

Où il eſt?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'eſt ce que je dis. Il faut me le trouver déja. Je ſuis votre domeſtique; il n'y a que moi qui prens ſoin de votre jardin; il y tombe un homme, & vous ſentez...... que ma réputation en eſt effleurée.

SUZANNE *bas à Figaro.*

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO.

Et ſi je ne buvais pas, je deviendrais enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainſi ſans beſoin.....

ANTONIO.

Boire ſans ſoif & faire l'amour en tout tems, Madame, il n'y a que ça qui nous diſtingue des autres bêtes.

LE COMTE *vivement.*

Répons-moi donc, ou je vais te chaſſer.

ANTONIO.

Eſt-ce que je m'en irais?

Digitized by Google

LE COMTE.

Comment donc?

ANTONIO *se touchant le front.*

Si vous n'avez pas assez de çà pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE *le secoue avec colère.*

On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre?

ANTONIO.

Oui, mon Excellence, tout-à-l'heure, en veste blanche, & qui s'est enfui, jarni, courant.....

LE COMTE *impatienté.*

Après?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après; mais je me suis donné contre la grille une si fière gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là. (*levant le doigt.*)

LE COMTE.

Au moins tu reconnaîtrais l'homme?

ANTONIO.

Oh! que oui-dà!... si je l'avais vu, pourtant.

SUZANNE *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! combien te faut-il, pleurard! avec ta giroflée? Il est inutile de chercher, Monseigneur, c'est moi qui ai sauté.

Digitized by Google

LE COMTE.

Comment, c'eſt vous!

ANTONIO.

Combien te faut-il, pleurard? Votre corps a donc bien grandi depuis ce tems-là; car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre & plus fluet.

FIGARO.

Certainement; quand on ſaute, on ſe pelotone....

ANTONIO.

M'eſt avis que c'était plutôt..... qui dirait, le gringalet de Page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès avec ſon cheval, de la porte de Séville, où peut-être il eſt déja.

ANTONIO.

O! non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça; je n'ai pas vu ſauter de cheval, car je le dirais de même.

LE COMTE.

Quelle patience!

FIGARO.

J'étais dans la chambre des femmes en veſte blanche: il fait un chaud!....... J'attendais-là ma Suzanette, quand j'ai oui tout à coup la voix de Monſeigneur, & le grand bruit qui ſe feſait;

Digitized by Google

je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet ; & s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il frotte son pied.*)

ANTONIO.

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brinborion de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE *se jette dessus.*

Donne-le-moi. (*Il ouvre le papier & le referme.*)

FIGARO *à part.*

Je suis pris.

LE COMTE *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvait dans votre poche ?

FIGARO *embarrassé, fouille dans ses poches & en tire des papiers.*

Non sûrement..... Mais c'est que j'en ai tant. Il faut répondre à tout..... (*Il regarde un des papiers.*) Ceci ? ah ! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages ; elle est belle !.... Ne serait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison ?.. non ; la voici..... J'avais l'état des meubles du petit château, dans l'autre poche.....

LE COMTE *rouvre le papier qu'il tient.*

LA COMTESSE *bas à Suzanne.*

Ah dieux ! Suzon, c'est le brevet d'Officier.

Digitized by Google

SUZANNE *bas à Figaro.*

Tout eſt perdu, c'eſt le brevet.

LE COMTE *replie le papier.*

Eh bien! l'homme aux expédiens, vous ne devinez pas?

Antonio.
Figaro.
Suzanne.
La Comteſſe.
Le Comte.

ANTONIO *s'approchant de Figaro.*

Monſeigneur dit, ſi vous ne devinez pas?

FIGARO *le repouſſe.*

Fi donc! vilain qui me parle dans le nez!

LE COMTE.

Vous ne vous rappellez pas ce que ce peut être?

FIGARO.

A, a, a, ah! *Povero!* ce ſera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avait remis; & que j'ai oublié de lui rendre. O, o, o, oh! étourdi que je ſuis! que fera-t-il ſans ſon brevet? il faut courir.....

LE COMTE.

Pourquoi vous l'aurait-il remis?

FIGARO *embarraſſé.*

Il.... deſirait qu'on y fît quelque choſe.

LE COMTE *regarde ſon papier.*

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE *bas à Suzanne.*

Le cachet.

Digitized by Google

SUZANNE *bas à Figaro.*

Le cachet manque.

LE COMTE *à Figaro.*

Vous ne répondez pas ?

FIGARO.

C'eſt.... qu'en effet, il y manque peu de choſe. Il dit que c'eſt l'uſage.

LE COMTE.

L'uſage ! l'uſage ! l'uſage de quoi ?

FIGARO.

D'y appoſer le ſceau de vos armes. Peut-être auſſi que cela ne valait pas la peine.

LE COMTE *rouvre le papier, & le chiffonne de colère.*

Allons, il eſt écrit que je ne ſaurai rien. (*à part.*) C'eſt ce Figaro qui les mène, & je ne m'en vengerais pas ! (*Il veut ſortir avec dépit.*)

FIGARO *l'arrêtant.*

Vous ſortez ſans ordonner mon mariage ?

Digitized by Google

SCÈNE XXII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, *Valets du Comte, ses Vassaux.*

MARCELINE *au Comte.*

Ne l'ordonnez pas, Monseigneur; avant de lui faire grace, vous nous devez justice. Il a des engagemens avec moi.

LE COMTE *à part.*

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagemens? de quelle nature? expliquez-vous.

MARCELINE.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête!

LA COMTESSE *s'assied sur une bergère.* SUZANNE *est derrière elle.*

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline?

MARCELINE.

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

Digitized by Google

MARCELINE *au Comte.*

Sous condition de m'épouser. Vous êtes un grand Seigneur, le premier Juge de la Province.....

LE COMTE.

Présentez-vous au Tribunal; j'y rendrai justice à tout le monde.

BAZILE *montrant Marceline.*

En ce cas, votre Grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline?

LE COMTE *à part.*

Ah! voilà mon frippon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même espèce!

LE COMTE *en colère, à Bazile.*

Vos droits! vos droits! il vous convient bien de parler devant moi, maître sot!

ANTONIO *frappant dans sa main.*

Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup: c'est son nom.

LE COMTE.

Marceline, on suspendra tout jusqu'à l'examen de vos titres, qui se fera publiquement dans la grande salle d'audience. Honnête Bazile! agent fidele & sûr! allez au Bourg chercher les gens du Siége.

BAZILE.

Pour son affaire?

Digitized by Google

LE COMTE.

Et vous m'amènerez le Payſan du billet.

BAZILE.

Eſt-ce que je le connais?

LE COMTE.

Vous réſiſtez!

BAZILE.

Je ne ſuis pas entré au château, pour en faire les commiſſions.

LE COMTE.

Quoi donc?

BAZILE.

Homme à talent ſur l'orgue du Village, je montre le clavecin à Madame, à chanter à ſes Femmes, la mandoline aux Pages; & mon emploi, ſur-tout, eſt d'amuſer votre compagnie avec ma guittare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPPE-SOLEIL *s'avance.*

J'irai bien, Monſigneu, ſi cela vous plaira?

LE COMTE.

Quel eſt ton nom, & ton emploi?

GRIPPE-SOLEIL.

Je ſuis Grippe-Soleil, mon bon Signeu; le petit Pâtouriau des chèvres, commandé pour le feu d'artifice. C'eſt fête aujourd'hui dans le troupiau; & je ſais ous-ce-qu'eſt toute l'enragée boutique à procès du pays.

Digitized by Google

LE COMTE.

Ton zèle me plaît; vas-y: mais, vous, (*à Bazile*) accompagnez Monſieur en jouant de la guittare, & chantant pour l'amuſer en chemin. Il eſt de ma compagnie.

GRIPPE-SOLEIL *joyeux.*

Oh, moi, je ſuis de la....

SUZANNE *l'appaiſe de la main, en lui montrant la Comteſſe.*

BAZILE *ſurpris.*

Que j'accompagne Grippe-Soleil en jouant?...

LE COMTE.

C'eſt votre emploi: partez, ou je vous chaſſe. (*Il ſort.*)

SCÈNE XXIII.

Les Acteurs précédens excepté le Comte.

BAZILE *à lui-même.*

AH! je n'irai pas lutter contre le pot de fer; moi qui ne ſuis....

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE *à part.*

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais aſſurer le mien avec Marceline. (*A Figaro.*) Ne conclus rien, crois-moi, que je ne ſois de retour. (*Il va prendre la guittare ſur le fauteuil du fond.*)

Digitized by Google

FIGARO *le suit.*

Conclure ! oh va, ne crains rien ; quand même tu ne reviendrais jamais.... Tu n'as pas l'air en train de chanter ; veux-tu que je commence ?... allons gai ! haut la-mi-la, pour ma fiancée. (*Il se met en marche à reculons, danse en chantant la séguedille suivante ; Bazile accompagne, & tout le monde le suit.*)

SÉGUEDILLE : *air noté.*

Je préfère à richesse,
La sagesse
De ma Suzon ;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon ;
Zon, zon, zon.
Aussi sa gentillesse
Est maîtresse
De ma raison ;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.

(*Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reste.*)

SCÈNE XXIV.

Digitized by Google

SCÈNE XXIV.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *dans sa bergère.*

VOUS voyez, Suzanne, la jolie scène que votre étourdi m'a valu avec son billet.

SUZANNE.

Ah, Madame, quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage! il s'est terni tout à coup: mais ce n'a été qu'un nuage; & par degrés, vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE.

Il a donc sauté par la fenêtre?

SUZANNE.

Sans hésiter, le charmant enfant! léger.... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah! ce fatal jardinier! Tout cela m'a remuée au point.... que je ne pouvais rassembler deux idées.

SUZANNE.

Ah! Madame, au contraire; & c'est là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne d'aisance aux Dames comme il faut, pour mentir sans qu'il y paraisse.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Crois-tu que le Comte en soit la dupe? & s'il trouvait cet enfant au château!

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher si bien....

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il est certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois.....

LA COMTESSE *se lève.*

Attends... Au lieu d'un autre, ou de toi, si j'y allais moi-même?

SUZANNE.

Vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il n'y aurait personne d'exposé.... le Comte alors ne pourrait nier.... Avoir puni sa jalousie, & lui prouver son infidélité! cela serait.... Allons: le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin. Mais sur-tout que personne.....

SUZANNE.

Ah! Figaro.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Non, non. Il voudrait mettre ici du sien.... Mon masque de velours, & ma canne : que j'aille y rêver sur la terrasse. (*Suzanne entre dans le cabinet de toilette.*)

SCENE XXV.

LA COMTESSE *seule.*

IL est assez effronté mon petit projet! (*Elle se retourne.*) Ah le ruban ! mon joli ruban! je t'oubliais! (*elle le prend sur sa bergère & le roule.*) Tu ne me quitteras plus .... tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant.... Ah ! Monsieur le Comte! qu'avez-vous fait ? ... & moi ! que fais-je en ce moment ?

SCENE XXVI.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE *met furtivement le ruban dans son sein.*

SUZANNE.

VOICI la canne & votre loup.

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

Digitized by Google

SUZANNE *avec joie.*

Madame, il eſt charmant votre projet. Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embraſſe tout; & quelque choſe qui arrive, mon mariage eſt maintenant certain. (*Elle baiſe la main de ſa maîtreſſe.*)

(*Elles ſortent.*)

Fin du ſecond Acte.

Pendant l'entr'acte, *des valets arrangent la ſalle d'audience : on apporte les deux banquettes à doſſier des Avocats, que l'on place aux deux côtés du théatre de façon que le paſſage ſoit libre par derrière. On poſe une eſtrade à deux marches dans le milieu du théatre vers le fond, ſur laquelle on place le fauteuil du Comte. On met la table du Greffier & ſon tabouret de côté ſur le devant, & des ſiéges pour Brid'oiſon & d'autres Juges, des deux côtés de l'eſtrade du Comte.*

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

Le Théatre représente une salle du Château, appellée Salle du Trône & servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, & dessous, le portrait du Roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, PEDRILLE *en veste & botté tenant un paquet cacheté.*

LE COMTE *vîte.*

M'AS-TU bien entendu?

PEDRILLE.

Excellence, oui. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE COMTE *seul, criant.*

PEDRILLE?

SCÈNE III.

LE COMTE, PEDRILLE *revient.*

PEDRILLE.

Excellence?

LE COMTE.

On ne t'a pas vu?

PEDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PEDRILLE.

Il est à la grille du potager, tout sellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, jusqu'à Séville.

PEDRILLE.

Il n'y a que trois lieues, elles sont bonnes.

LE COMTE.

En descendant, sachez si le Page est arrivé.

PEDRILLE.

Dans l'hôtel?

Digitized by Google

LE COMTE.

Oui; ſur-tout depuis quel tems.

PEDRILLE.

J'entens.

LE COMTE.

Remets-lui ſon brevet, & reviens vîte.

PEDRILLE.

Et s'il n'y était pas ?

LE COMTE.

Revenez plus vîte, & m'en rendez compte: allez.

SCÈNE IV.

LE COMTE *ſeul, marche en rêvant.*

J'AI fait une gaucherie en éloignant Bazile! .... la colère n'eſt bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entrepriſe ſur la Comteſſe. La camariſte enfermée quand j'arrive. La maîtreſſe affectée d'une terreur fauſſe ou vraie. Un homme qui ſaute par la fenêtre, & l'autre après qui avoue.... ou qui prétend que c'eſt lui.... Le fil m'échappe. Il y a là dedans une obſcurité..... Des libertés chez mes Vaſſaux, qu'importe à gens de cette étoffe ? mais la Comteſſe ! ſi quelque inſolent attentait..... où m'égarai-je ? En vérité quand la tête ſe monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve ! — Elle s'amuſait; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte ! — Elle ſe reſpecte ; & mon

honneur.... où diable on l'a placé! De l'autre part où suis-je? cette fripponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret? comme il n'est pas encore le sien!...... Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie? j'ai voulu vingt fois y renoncer..... Etrange effet de l'irrésolution! si je la voulais sans débat, je la desirerais mille fois moins. Ce Figaro se fait bien attendre! il faut le sonder adroitement, (*Figaro paraît dans le fond : il s'arrête.*) & tâcher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler d'une manière détournée, s'il est instruit ou non de mon amour pour Suzanne.

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *à part.*

NOUS y voilà.

LE COMTE.

..... S'il en fait par elle un seul mot.....

FIGARO *à part.*

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

.... Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO *à part.*

Les amours de Monsieur Bazile?

Digitized by Google

LE COMTE.

. . . . Et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO *à part.*

Ah ! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE *se retourne.*

Hein ? quoi ? qu'est-ce que c'est ?

FIGARO *s'avance.*

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots ?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE *répète.*

Ma femme, s'il vous plaît ?

FIGARO.

C'est. . . . la fin d'une réponse que je faisais : *allez le dire à ma femme, s'il vous plaît.*

LE COMTE *se promène.*

Sa femme ! . . . . Je voudrais bien savoir quelle affaire peut arrêter Monsieur, quand je le fais appeller.

FIGARO *feignant d'assurer son habillement.*

Je m'étais sali sur ces couches en tombant ; je me changeais.

LE COMTE.

Faut-il une heure ?

Digitized by Google

FIGARO.

Il faut le tems.

LE COMTE.

Les domeſtiques ici.... ſont plus longs à s'habiller que les maîtres !

FIGARO.

C'eſt qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

..... Je n'ai pas trop compris ce qui vous avait forcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jetant....

FIGARO.

Un danger ! on dirait que je me ſuis engouffré tout vivant....

LE COMTE.

Eſſayez de me donner le change en feignant de le prendre, inſidieux valet ! vous entendez fort bien que ce n'eſt pas le danger qui m'inquiète, mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renverſant tout, comme le torrent de *la Morena* ; vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briſer les portes, enfoncer les cloiſons ! je me trouve là par haſard : qui ſait, dans votre emportement, ſi....

LE COMTE *interrompant.*

Vous pouviez fuir par l'eſcalier.

Digitized by Google

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE *en colère.*

Au corridor! (*A part.*) Je m'emporte, & nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO *à part.*

Voyons-le venir, & jouons serré.

LE COMTE *radouci.*

Ce n'est pas ce que je voulais dire; laissons cela. J'avais.... oui, j'avais quelqu'envie de t'emmener à Londres, courier de dépêches.... mais toutes réflexions faites....

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis?

LE COMTE.

Premièrement, tu ne sais pas l'anglais.

FIGARO.

Je sais *God-dam.*

LE COMTE.

Je n'entens pas.

FIGARO.

Je dis que je sais *God-dam.*

LE COMTE.

Hé bien?

Digitized by Google

FIGARO.

Diable ! c'eſt une belle langue que l'anglais ; il en faut peu pour aller loin. Avec *God-dam* en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. — Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras ? entrez dans une taverne, & faites ſeulement ce geſte au garçon. (*Il tourne la broche*,) *God-dam !* on vous apporte un pied de bœuf ſalé ſans pain. C'eſt admirable ! Aimez-vous à boire un coup d'excellent Bourgogne ou de Clairet ? rien que celui-ci. (*Il débouche une bouteille*,) *God-dam* ! on vous ſert un pot de bière en bel étain, la mouſſe aux bords. Quelle ſatisfaction ! Rencontrez-vous une de ces jolies perſonnes, qui vont trottant menu, les yeux baiſſés, coudes en arrière, & tortillant un peu des hanches ? mettez mignardement tous les doigts unis ſur la bouche. Ah ! *God-dam* ! elle vous ſangle un ſoufflet de crocheteur. Preuve qu'elle entend. Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci, par-là quelques autres mots en converſant ; mais il eſt bien aiſé de voir que *God-dam* eſt le fond de la langue ; & ſi Monſeigneur n'a pas d'autre motif de me laiſſer en Eſpagne.....

LE COMTE *à part.*

Il veut venir à Londres ; elle n'a pas parlé.

FIGARO *à part.*

Il croit que je ne ſais rien ; travaillons-le un peu, dans ſon genre.

LE COMTE.

Quel motif avait la Comteſſe, pour me jouer un pareil tour ?

Digitized by Google

FIGARO.

Ma foi, Monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la préviens sur tout, & la comble de présens.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidele. Sait-on gré du superflu, à qui nous prive du nécessaire?

LE COMTE.

...... Autrefois tu me disais tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la Comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous, pour la tirer des mains du Docteur? Tenez, Monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais?

FIGARO.

C'est qu'on en voit par-tout, quand on cherche des torts.

Digitized by Google

LE COMTE.

Une réputation déteſtable !

FIGARO.

Et ſi je vaux mieux qu'elle ? y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui puiſſent en dire autant ?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, & jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous ? la foule eſt là : chacun veut courir, on ſe preſſe, on pouſſe, on coudoie, on renverſe, arrive qui peut ; le reſte eſt écraſé. Auſſi c'eſt fait, pour moi j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune ? (*à part.*) Voici du neuf.

FIGARO.

(*à part.*) A mon tour maintenant. (*haut.*) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château ; c'eſt un fort joli ſort : à la vérité, je ne ſerai pas le courier étrenné des nouvelles intéreſſantes : mais en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalouſie.....

LE COMTE.

Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres ?

FIGARO.

Il faudrait la quitter ſi ſouvent, que j'aurais bientôt du mariage pardeſſus la tête.

Digitized by Google

LE COMTE.

Avec du caractère & de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer? Monseigneur se rit du mien. Médiocre & rampant, & l'on arrive à tout.

LE COMTE.

..... Il ne faudrait qu'étudier un peu, sous moi, la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Comme l'anglais, le fond de la langue!

FIGARO.

Oui, s'il y avait ici de quoi se vanter. Mais, feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouir ce qu'on entend; sur-tout de pouvoir au delà de ses forces: avoir souvent pour grand secret, de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, & paraître profond, quand on n'est, comme on dit, que vuide & creux: jouer bien ou mal un personnage; répandre des espions, & pensionner des traîtres; amollir des cachets; intercepter des lettres; & tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens, par l'importance des objets. Voilà toute la politique, ou je meure!

LE COMTE.

Eh! c'est l'intrigue que tu définis!

Digitized by Google

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers; mais, comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra. *J'aime mieux ma mie au gué*, comme dit la chanson du bon Roi.

LE COMTE *à part.*

Il veut rester. J'entens.... Suzanne m'a trahi.

FIGARO *à part.*

Je l'enfile & le paie en sa monnaie.

LE COMTE.

Ainsi tu espères gagner ton procès contre Marceline?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand votre Excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes?

LE COMTE *raillant.*

Au tribunal, le Magistrat s'oublie, & ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits....

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaisante?

FIGARO.

Eh! qui le sait, Monseigneur? *Tempo e galan-t'uomo*, dit l'Italien; il dit toujours la vérité: c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal, ou du bien.

LE COMTE

Digitized by Google

LE COMTE *à part.*

Je vois qu'on lui a tout dit; il épousera la duègne.

FIGARO *à part.*

Il a joué au fin avec moi; qu'a-t-il appris?

SCÈNE VI.

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS *annonçant.*

DON Gusman Brid'oison.

LE COMTE.

Brid'oison?

FIGARO.

Eh! sans doute. C'est le Juge ordinaire, le Lieutenant du Siége, votre Prud'homme.

LE COMTE.

Qu'il attende. (*Le laquais sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *reste un moment à regarder le Comte qui rêve.*

.....EST-CE là ce que Monseigneur voulait?

LE COMTE *revenant à lui.*

Moi?.... je disais d'arranger ce sallon pour l'audience publique.

FIGARO.

Hé, qu'est-ce qu'il manque? le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaises aux Prud'hommes, le tabouret du Greffier, deux banquettes aux Avocats, le plancher pour le beau monde, & la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE *seul.*

LE maraut m'embarrassait! En disputant, il prend son avantage, il vous serre, vous enveloppe.... Ah, fripponne & frippon! vous vous entendez pour me jouer? soyez amis, soyez amans, soyez ce qu'il vous plaira, j'y consens; mais, parbleu, pour époux.....

Digitized by Google

SCÈNE IX.

SUZANNE, LE COMTE.

SUZANNE *essoufflée.*

MONSEIGNEUR..... pardon, Monseigneur.

LE COMTE *avec humeur.*

Qu'est-ce qu'il y a, Mademoiselle?

SUZANNE.

Vous êtes en colère!

LE COMTE.

Vous voulez quelque chose apparemment?

SUZANNE *timidement.*

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourais vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurais rapporté dans l'instant.

LE COMTE *le lui donne.*

Non, non, gardez-le pour vous même; il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc? c'est un mal de condition, qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien éprise, & qui perd son futur...

SUZANNE.

En payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise.....

LE COMTE.

Que je vous ai promise, moi?

SUZANNE *baissant les yeux.*

Monseigneur, j'avais cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE *les yeux baissés.*

Et n'est-ce pas mon devoir d'écouter son Excellence?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille! ne me l'avoir pas dit plutôt?

SUZANNE.

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité?

LE COMTE.

Tu te rendrais sur la brune au jardin?

SUZANNE.

Est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin si durement!

SUZANNE.

Ce matin? — & le Page derrière le fauteuil?

Digitized by Google

LE COMTE.

Elle a raiſon, je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus obſtiné, quand Bazile, de ma part?....

SUZANNE.

Quelle néceſſité qu'un Bazile?....

LE COMTE.

Elle a toujours raiſon. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit!

SUZANNE.

Dame! oui, je lui dis tout — hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE *en riant.*

Ah charmante! Et tu me le promets? Si tu manquais à ta parole; entendons-nous, mon cœur: point de rendez-vous: point de dot, point de mariage.

SUZANNE *feſant la révérence.*

Mais auſſi, point de mariage, point de droit du Seigneur, Monſeigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit? d'honneur, j'en rafollerai! mais ta maîtreſſe attend le flacon....

SUZANNE *riant & rendant le flacon.*

Aurais-je pu vous parler ſans un prétexte?

LE COMTE *veut l'embraſſer.*

Délicieuſe créature!

Digitized by Google

SUZANNE *s'échappe.*

Voilà du monde.

LE COMTE *à part.*

Elle est à moi. (*Il s'enfuit.*)

SUZANNE.

Allons vîte rendre compte à Madame.

SCÈNE X.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

SUZANNE, Suzanne! où cours-tu donc si vîte, en quittant Monseigneur?

SUZANNE.

Plaide à présent, si tu le veux; tu viens de gagner ton procès. (*Elle s'enfuit.*)

FIGARO *la suit.*

Ah! mais, dis donc....

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LE COMTE *rentre seul.*

TU *viens de gagner ton procès!* — Je donnais-là dans un bon piége! O mes chers insolens! je vous punirai de façon.... Un bon arrêt, bien juste.... Mais s'il allait payer la duègne.... avec quoi?.... S'il payait.... Eeeeh! n'ai je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, en Figaro, un inconnu pour sa nièce? En caressant cette manie... pourquoi non? dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (*Il appelle.*) Anto.... (*Il voit entrer Marceline, &c.*) (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE *à Brid'oison.*

MONSIEUR, écoutez mon affaire.

BRID'OISON *en robe, & bégayant un peu.*

Eh bien! pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

Digitized by Google

BRID'OISON.

J'en-entens, & cœtera, le reste.

MARCELINE.

Non, Monsieur, point d'*et cætera*.

BRID'OISON.

J'en-entends : vous avez la somme ?

MARCELINE.

Non, Monsieur, c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en-entends bien, vou-ous redemandez l'argent ?

MARCELINE.

Non, Monsieur, je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON.

Eh, mais, j'en-entends fort bien ; & lui veu-eut-il vous épouser ?

MARCELINE.

Non, Monsieur ; voilà tout le procès !

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas le procès ?

MARCELINE.

Non, Monsieur. (*à Bartholo*) Où sommes-nous ! (*à Brid'oison*) Quoi c'est vous qui nous jugerez ?

BRID'OISON.

Est-ce que j'ai a-acheté ma charge pour autre chose ?

Digitized by Google

MARCELINE *en soupirant.*

C'est un grand abus que de les vendre !

BRID'OISON.

Oui, l'on-on feroit mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous ?

SCÈNE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON, FIGARO *rentre en se frottant les mains.*

MARCELINE *montrant Figaro.*

MONSIEUR, contre ce malhonnête-homme.

FIGARO *très-gaiement à Marceline.*

Je vous gêne peut-être. — Monseigneur revient dans l'instant, monsieur le Conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon-là quelque part ?

FIGARO.

Chez Madame votre femme, à Séville, pour la servir, monsieur le Conseiller.

BRID'OISON.

Dan-ans quel tems ?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naissance de monsieur votre fils le cadet, qui est un bien joli enfant, je m'en vante.

Digitized by Google

BRID'OISON.

Oui, c'eſt le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes ?

FIGARO.

Monſieur eſt bien bon. Ce n'eſt-là qu'une misère.

BRID'OISON.

Une promeſſe de mariage ! A-ah le pauvre benêt !

FIGARO.

Monſieur......

BRID'OISON.

A-t-il vu mon-on Secrétaire, ce bon garçon ?

FIGARO.

N'eſt-ce pas Double-main, le Greffier ?

BRID'OISON.

Oui, c'è-eſt qu'il mange à deux rateliers.

FIGARO.

Manger ! je ſuis garant qu'il dévore. Oh que oui, je l'ai vu, pour l'extrait, & pour le ſupplément d'extrait ; comme cela ſe pratique, au reſte.

BRID'OISON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO.

Aſſurément, Monſieur : ſi le fonds des procès appartient aux Plaideurs, on ſait bien que la forme eſt le patrimoine des Tribunaux.

Digitized by Google

BRID'OISON.

Ce garçon-là n'è-est pas si niais que je l'avais cru d'abord. Hé bien, l'ami, puisque tu en sais tant, nou-ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO.

Monsieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre Justice.

BRID'OISON.

Hein?... Oui, je suis de la-a Justice. Mais si tu dois, & que tu-u ne payes pas?...

FIGARO.

Alors Monsieur voit bien que c'est comme si je ne devais pas.

BRID'OISON.

San-ans doute. — Hé mais qu'est-ce donc qu'il dit?

SCÈNE XIV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le Comte, crie:*

MONSEIGNEUR, Messieurs.

LE COMTE.

En robe ici, seigneur Brid'oison! ce n'est qu'une affaire domestique: l'habit de ville étoit trop bon.

Digitized by Google

BRID'OISON.

C'è-eſt vous qui l'êtes, monſieur le Comte. Mais je ne vais jamais ſan-ans elle; parce que la forme, voyez-vous; la forme! Tel rit d'un Juge en habit court, qui-i tremble au ſeul aſpect d'un Procureur en robe. La forme, la-a forme!

LE COMTE *à l'Huiſſier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en glapiſſant.*

L'audience.

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête;* LE COMTE *s'aſſied ſur le grand fauteuil,* BRID'OISON *ſur une chaiſe à côté;* LE GREFFIER *ſur le tabouret derrière ſa table;* LES JUGES, LES AVOCATS *ſur les banquettes;* MARCELINE *à côté de* BARTHOLO; FIGARO *ſur l'autre banquette;* LES PAYSANS ET VALETS *debout derrière.*

BRID'OISON *à Double-main.*

DOUBLE-MAIN, a-appellez les cauſes.

DOUBLE-MAIN *lit un papier.*

Noble, très-noble, infiniment noble, *Dom Pédro George, Hidalgo, Baron de Los altos, y montes fieros, y otros montes:* contre *Alonzo Cal-*

Digitized by Google

deron, jeune Auteur dramatique. Il eſt queſtion d'une comédie mort-née, que chacun déſavoue, & rejette ſur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raiſon tous deux. Hors de Cour. S'ils font enſemble un autre ouvrage; pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra ſon nom, le poëte ſon talent.

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier.*

André Pétrutchio, laboureur; contre le Receveur de la Province. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'eſt pas de mon reſſort. Je ſervirai mieux mes vaſſaux, en les protégeant près du Roi. Paſſez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troiſième. Bartholo & Figaro ſe lèvent.*

Barbe, *Agar*, *Raab*, *Magdelaine*, *Nicole*, *Marceline de Verte-allure*, fille majeure; (*Marceline ſe lève & ſalue*) contre *Figaro*... nom de batême en blanc?

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme! Què-el patron eſt-ce là?

FIGARO.

C'eſt le mien.

DOUBLE-MAIN *écrit.*

Contre anonyme *Figaro*. Qualités?

Digitized by Google

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme ? (*Le Greffier écrit.*)

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je ferais fils d'un Prince.

LE COMTE *au Greffier.*

Allez.

L'HUISSIER *glapissant.*

Silence, Messieurs.

DOUBLE-MAIN *lit.*

....Pour cause d'opposition faite au mariage dudit *Figaro*, par ladite *de Verte-allure.* Le Docteur *Bartholo* plaidant pour la demanderesse, & ledit *Figaro* pour lui-même ; si la Cour le permet, contre le vœu de l'usage, & la jurisprudence du Siége.

FIGARO.

L'usage, maître Double-main, est souvent un abus ; le Client un peu instruit fait toujours mieux sa cause, que certains Avocats qui, suant à froid, criant à tue tête, & connaissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur, que d'ennuyer l'auditoire, & d'endormir Messieurs : plus boursouflés après, que s'ils eussent composé l'*oratio pro Murena.* Moi je dirai le fait en peu de mots, Messieurs....

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur, & n'avez que la défense : avancez, Docteur, & lisez la promesse.

Digitized by Google

FIGARO.

Oui, promesse !

BARTHOLO *mettant ses lunettes.*

Elle est précise.

BRID'OISON.

I-Il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, Messieurs.

L'HUISSIER *glapissant.*

Silence.

BARTHOLO *lit.*

Je soussigné reconnais avoir reçu de Demoiselle, &c. .... Marceline de Verte-allure, dans le château d'Aguas-Frescas, la somme de deux mille piastres fortes cordonnées ; laquelle somme je lui rendrai à sa requisition, dans ce château ; & je l'épouserai, par forme de reconnoissance, &c. Signé, *Figaro*, tout court. Mes conclusions sont au paiement du billet, & à l'exécution de la promesse, avec dépens. (*Il plaide.*) Messieurs.... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la Cour ; & depuis Alexandre le Grand, qui promit mariage à la belle Thalestris....

LE COMTE *interrompant.*

Avant d'aller plus loin, Avocat, convient-on de la validité du titre ?

BRID'OISON *à Figaro.*

Qu'oppo... qu'oppo-osez-vous à cette lecture ?

Digitized by Google

FIGARO.

Qu'il y a, Messieurs, malice, erreur, ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce ; car il n'est pas dit dans l'écrit : *laquelle somme je lui rendrai ET je l'épouserai ;* mais, *laquelle somme je lui rendrai, OU je l'épouserai ;* ce qui est bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET, dans l'acte, ou bien OU ?

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO.

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou-ouble-main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN *prenant le papier.*

Et c'est le plus sûr ; car souvent les Parties déguisent en lisant. (*Il lit*). E. e. e. *Damoiselle* e. e. e. *de Verte-allure* e. e. e. Ha ! *laquelle somme je lui rendrai à sa requisition, dans ce château... ET... OU... ET... OU...* Le mot est si mal écrit... il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâ-âté ? je sais ce que c'est.

BARTHOLO *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative ET qui lie les membres co-relatifs de la phrase ; je paierai la demoiselle, ET je l'épouserai.

FIGARO

Digitized by Google

FIGARO *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU, qui sépare lesdits membres; je paierai la donzelle, OU je l'épouserai : à pédant, pédant & demi; qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille question?

BARTHOLO.

Pour la trancher, Messieurs, & ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable : examinons le titre en ce sens. (*Il lit.*) *Laquelle somme je lui rendrai dans ce château où je l'épouserai.* C'est ainsi qu'on dirait, Messieurs : *vous vous serez saigner dans ce lit* où *vous resterez chaudement :* c'est dans lequel. *Il prendra deux gros de rhubarbe* où *vous mêlerez un peu de tamarin :* dans lesquels on mêlera. Ainsi *château* où *je l'épouserai*, Messieurs, *c'est château dans lequel....*

FIGARO.

Point du tout : la phrase est dans le sens de celle-ci : ou *la maladie vous tuera*, ou *ce sera le Médecin*; ou bien *le Médecin*; c'est incontestable. Autre exemple : ou *vous n'écrirez rien qui plaise*, ou *les sots vous dénigreront*; ou bien *les sots*; le sens est

Digitized by Google

clair; car, audit cas, *sots ou méchants*, sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aie oublié ma syntaxe? ainsi, je la paierai dans ce château, *virgule; ou* je l'épouserai.....

BARTHOLO *vîte*.

Sans virgule.

FIGARO *vîte*.

Elle y est. C'est, *virgule*, Messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTHOLO *regardant le papier: vîte*.

Sans virgule, Messieurs.

FIGARO *vîte*.

Elle y était, Messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser?

BARTHOLO *vîte*.

Oui; nous nous marions séparés de biens.

FIGARO *vîte*.

Et nous de corps, dès que mariage n'est pas quittance. (*Les juges se lèvent & opinent tout bas.*)

BARTHOLO.

Plaisant acquittement!

DOUBLE-MAIN.

Silence, Messieurs.

L'HUISSIER *glapissant*.

Silence.

Digitized by Google

BARTHOLO.

Un pareil frippon appelle cela payer ſes dettes !

FIGARO.

Eſt-ce votre cauſe, Avocat, que vous plaidez ?

BARTHOLO.

Je défens cette Demoiſelle.

FIGARO.

Continuez à déraiſonner; mais ceſſez d'injurier. Lorſque, craignant l'emportement des plaideurs, les Tribunaux ont toléré qu'on appellât des tiers; ils n'ont pas entendu que ces défenſeurs modérés, deviendraient impunément des inſolens privilégiés. C'eſt dégrader le plus noble inſtitut.

(Les juges continuent d'opiner bas.)

ANTONIO *à Marceline, montrant les juges.*

Qu'ont-ils tant à balbucifier ?

MARCELINE.

On a corrompu le grand juge, il corrompt l'autre, & je perds mon procès.

BARTHOLO *bas, d'un ton ſombre.*

J'en ai peur.

FIGARO *gaiement.*

Courage, Marceline !

DOUBLE-MAIN *ſe lève; à Marceline.*

Ah, c'eſt trop fort ! je vous dénonce, & pour l'honneur du Tribunal, je demande qu'avant faire droit ſur l'autre affaire, il ſoit prononcé ſur celle-ci.

Digitized by Google

LE COMTE *s'assied.*

Non, Greffier, je ne prononcerai point sur mon injure personnelle : un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques : c'est assez des autres abus ! J'en vais corriger un second en vous motivant mon arrêt : tout juge qui s'y refuse, est un grand ennemi des lois. Que peut requérir la demanderesse ? mariage à défaut de paiement ; les deux ensemble impliqueraient.

DOUBLE-MAIN.

Silence, Messieurs.

L'HUISSIER *glapissant.*

Silence.

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur ? qu'il veut garder sa personne ; à lui permis.

FIGARO *avec joie.*

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : *laquelle somme je paierai à la premiere requisition, ou bien j'épouserai, &c.* La Cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes, à la demanderesse ; ou bien à l'épouser dans le jour. (*Il se lève.*)

FIGARO *stupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO *avec joie.*

Superbe arrêt.

Digitized by Google

FIGARO.

En quoi ſuperbe ?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci, Monſeigneur.

L'HUISSIER *glapiſſant.*

Paſſez, Meſſieurs. (*Le peuple ſort.*)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma nièce. (*Il ſort.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, *allant de côté & d'autre;* MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE *s'aſſied.*

Ah ! je reſpire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE *à part.*

Au moins je ſuis vengé, cela ſoulage.

FIGARO *à part.*

Et ce Bazile qui devait s'oppoſer au mariage de Marceline; voyez comme il revient ! — (*Au Comte qui ſort.*) Monſeigneur, vous nous quittez ?

Digitized by Google

LE COMTE.

Tout est jugé.

FIGARO *à Brid'oison.*

C'est ce gros enflé de Conseiller.......

BRID'OISON.

Moi, gro-os enflé !

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas : je suis Gentilhomme une fois. (*Le Comte s'arrête.*)

BARTHOLO.

Vous l'épouserez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parens ?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de tems : je suis bien près de les revoir ; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat ! c'est quelqu'enfant trouvé !

FIGARO.

Enfant perdu, Docteur, ou plutôt enfant volé.

LE COMTE *revient.*

Volé, perdu, la preuve ? il crierait qu'on lui fait injure !

Digitized by Google

FIGARO.

Monſeigneur, quand les langes à dentelles; tapis brodés & joyaux d'or trouvés ſur moi par les brigans, n'indiqueraient pas ma haute naiſſance; la précaution qu'on avait priſe de me faire des marques diſtinctives, témoignerait aſſez combien j'étais un fils précieux: & cet hiéroglyphe à mon bras.... (*Il veut ſe dépouiller le bras droit.*)

MARCELINE *ſe levant vivement.*

Une ſpatule à ton bras droit?

FIGARO.

D'où ſavez-vous que je dois l'avoir?

MARCELINE.

Dieux! c'eſt lui!

FIGARO.

Oui, c'eſt moi.

BARTHOLO *à Marceline.*

Et qui? lui!

MARCELINE *vivement.*

C'eſt Emmanuel.

BARTHOLO *à Figaro.*

Tu fus enlevé par des Bohémiens?

FIGARO *exalté.*

Tout près d'un château. Bon docteur, ſi vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce ſervice; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illuſtres parens.

Digitized by Google

BARTHOLO *montrant Marceline.*

Voilà ta mère.

FIGARO.

. . . Nourrice ?

BARTHOLO.

Ta propre mère.

LE COMTE.

Sa mère !

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE *montrant Bartholo.*

Voilà ton père.

FIGARO *désolé.*

O o oh ! aye de moi.

MARCELINE.

Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois ?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE *à part.*

Sa mère !

BRID'OISON.

C'est clair, i-il ne l'épousera pas.

Digitized by Google

☞ BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous ! & votre fils ? vous m'aviez juré...?

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils souvenirs engageaient, on serait tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

E-et si l'on y regardait de si près, per-er-sonne n'épouserait personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues ! une jeunesse déplorable !

MARCELINE *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit ! Je n'entens pas nier mes fautes ; ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! J'étais née, moi, pour être sage, & je la suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience & des besoins, où les séducteurs nous assiégent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nous juge ici sévèrement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées !

☞ Ce qui suit, enfermé entre ces deux index, a été retranché par les Comédiens Français aux représentations de Paris.

Digitized by Google

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux; c'est la règle.

MARCELINE *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse; vous & vos magistrats, si vains du droit de nous juger, & qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles? Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes: on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO *en colère.*

Ils font broder jusqu'aux soldats!

MARCELINE *exaltée.*

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire; leurées de respects apparens, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes! Ah, sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur, ou pitié!

FIGARO.

Elle a raison!

LE COMTE *à part.*

Que trop raison!

Digitized by Google

BRID'OISON.

Elle a, mon-on dieu, raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste ? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j'en répons : vis entre une épouse, une mère tendres qui te chériront à qui mieux-mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils ; gai, libre & bon pour tout le monde ; il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet ! il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cette océan de durée où j'ai, par hasard, attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! tant pis pour qui s'en inquiete. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, & qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

LE COMTE.

Sot événement qui me dérange !

BRID'OISON *à Figaro.*

Et la noblesse & le château ? vous impo-osez à la justice ?

Digitized by Google

FIGARO.

Elle allait me faire faire une belle sotise, la justice! après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'assommer vingt fois Monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père! Mais, puisque le ciel a sauvé ma vertu de ces dangers; mon père, agréez mes excuses.... Et vous, ma mère, embrassez-moi .... le plus maternellement que vous pourrez.

(*Marceline lui saute au cou.*)

SCÈNE XVII.

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE *accourant, une bourse à la main.*

MONSEIGNEUR, arrêtez; qu'on ne les marie pas: je viens payer Madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE *à part.*

Au diable la maîtresse! Il semble que tout conspire.... (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE XVIII.

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO *voyant Figaro embrasser sa mère, dit à Suzanne.*

AH, oui payer ! Tiens, tiens.

SUZANNE *se retourne.*

J'en vois assez : sortons, mon oncle.

FIGARO *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc ?

SUZANNE.

Ma bêtise & ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE *en colère.*

Et que tu l'épouses à gré puisque tu la caresses.

FIGARO *gaiement.*

Je la caresse ; mais je ne l'épouse pas. (*Suzanne veut sortir, Figaro la retient.*)

SUZANNE *lui donne un soufflet.*

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir !

Digitized by Google

FIGARO *à la compagnie.*

C'est-il çà de l'amour ? Avant de nous quitter, je t'en supplie, envisage bien cette chère femme-là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves ?

SUZANNE.

Affreuse.

FIGARO.

Et vive la jalousie ! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE *les bras ouverts.*

Embrasse ta mère, ma jolie Suzanette. Le méchant qui te tourmente est mon fils.

SUZANNE *court à elle.*

Vous sa mère ! (*Elles restent dans les bras l'une de l'autre.*)

ANTONIO.

C'est donc de tout à l'heure ?

FIGARO.

.... Que je le sais.

MARCELINE *exaltée.*

Non, mon cœur entraîné vers lui, ne se trompait que de motif ; c'était le sang qui me parlait.

Digitized by Google

FIGARO.

Et moi, le bon sens, ma mère, qui me servait d'instinct quand je vous refusais; car j'étais loin de vous haïr; témoin l'argent....

MARCELINE *lui remet un papier.*

Il est à toi: reprens ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE *lui jette la bourse.*

Prens encor celle-ci.

FIGARO.

Grand-merci.

MARCELINE *exaltée.*

Fille assez malheureuse, j'allais devenir la plus misérable des femmes, & je suis la plus fortunée des mères! Embrassez-moi, mes deux enfans; j'unis dans vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah, mes enfans, combien je vais aimer!

FIGARO *attendri: avec vivacité.*

Arrête donc, chère mère! arrête donc! voudrais-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés des premières larmes que je connaisse? elles sont de joie, au moins. Mais quelle stupidité! j'ai manqué d'en être honteux: je les sentais couler entre mes doigts, regarde; (*Il montre ses doigts écartés.*) & je les retenais bêtement! vas te promener la honte! je veux rire & pleurer en même tems; on ne sent pas deux fois ce que j'éprouve. (*Il embrasse sa mère d'un côté, Suzanne de l'autre.*)

Digitized by Google

Bartholo.
Antonio.
Suzanne.
Figaro.
Marceline.
Brid'oison.

MARCELINE.

O mon ami !

SUZANNE.

Mon cher ami !

BRID'OISON *s'essuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien ! moi ! je suis donc bê-ête aussi !

FIGARO *exalté.*

Chagrin, c'est maintenant que je puis te défier : atteins-moi, si tu l'oses, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parens va devant, savez. Les vôtres se baillent-ils la main ?

BARTHOLO.

Ma main ! puisse-t-elle se dessécher & tomber, si jamais je la donne à la mère d'un tel drôle !

ANTONIO *à Bartholo.*

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre ? (*à Figaro.*) En ce cas, not'galant plus de parole.

SUZANNE.

Ah, mon oncle.....

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not'sœur à sti qui n'est l'enfant de personne ?

BRID'OISON.

Digitized by Google

BRID'OISON.

Eſt-ce que cela-a ſe peut, imbécille ? on-on eſt toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare!.... il ne l'aura jamais. (*Il ſort.*)

SCÈNE XIX.

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO *à Figaro.*

Et cherche à préſent qui t'adopte. (*Il veut ſortir.*)

MARCELINE *courant prendre Bartholo à bras le corps, le ramène.*

Arrêtez, Docteur, ne ſortez pas.

FIGARO *à part.*

Non, tous les ſots d'Andalouſie, ſont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage!

SUZANNE *à Bartholo.*

Suzanne.
Bartholo.
Marceline.
Figaro.
Brid'oiſon.

Bon petit papa, c'eſt votre fils.

MARCELINE *à Bartholo.*

De l'eſprit, des talens, de la figure.

FIGARO *à Bartholo.*

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris?

Digitized by Google

MARCELINE *le careſſant.*

Nous aurons tant de ſoin de vous, papa!

SUZANNE *le careſſant.*

Nous vous aimerons tant, petit papa!

BARTHOLO *attendri.*

Papa! bon papa! petit papa! voilà que je ſuis plus bête encor que Monſieur, moi. (*Montrant Brid'oiſon.*) Je me laiſſe aller comme un enfant. (*Marceline & Suzanne l'embraſſent.*) Oh! non, je n'ai pas dit oui. (*Il ſe retourne.*) Qu'eſt donc devenu Monſeigneur?

FIGARO.

Courons le joindre; arrachons-lui ſon dernier mot. S'il machinait quelqu'autre intrigue, il faudrait tout recommencer.

Tous enſemble.

Courons, courons.

(*Ils entraînent Bartholo dehors.*)

SCÈNE XX.

BRID'OISON *ſeul.*

PLUS bê-ête encor que Monſieur! on peut ſe dire à ſoi-même ces-es ſortes de choſes-là, mais..... I-ils ne ſont pas polis du tout dan-ans cet endroit-ci. (*Il ſort.*)

Fin du troiſième Acte.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

Le Théâtre représente une galerie ornée de candelabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot préparée pour donner une fête. Sur le devant à droite est une table avec une écritoire, un fauteuil derrière.

SCÈNE PREMIÈRE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO *la tenant à bras le corps.*

Hé bien! amour, es-tu contente? elle a converti son Docteur, cette fine langue dorée de ma mère! malgré sa répugnance, il l'épouse, & ton bourru d'oncle est bridé; il n'y a que Monseigneur qui rage; car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange?

FIGARO.

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'Excellence; en voilà deux dans nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une

Digitized by Google

rivale acharnée te poursuivait; j'étais tourmenté par une furie! tout cela s'est changé, pour nous, dans *la plus bonne* des mères. Hier j'étais comme seul au monde; & voilà que j'ai tous mes parens; pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étais galonnés; mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choses que tu avais disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée!

FIGARO.

Le hasard a mieux fait que nous tous, ma petite: ainsi va le monde; on travaille, on projette, on arrange d'un côté; la fortune accomplit de l'autre; & depuis l'affamé conquérant qui voudrait avaler la Terre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices; encor l'aveugle au chien, est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle avec son entourage. — Pour cet aimable aveugle, qu'on nomme Amour.... (*Il la reprend tendrement à bras le corps.*)

SUZANNE.

Ah! c'est le seul qui m'intéresse!

FIGARO.

Permets donc que, prenant l'emploi de la folie; je sois le bon chien qui le mene à ta jolie mignonne porte; & nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE *riant.*

L'Amour & toi?

Digitized by Google

FIGARO.

Moi & l'Amour.

SUZANNE.

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte?

FIGARO.

Si tu m'y prens, je veux bien que mille millions de galans....

SUZANNE.

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie?

SUZANNE.

Fi donc, vilain! en a-t-on plusieurs?

FIGARO.

Oh! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le tems vieilles folies deviennent sagesse, & qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités; on en a de mille espèces. Et celles qu'on sait, sans oser les divulguer; car toute vérité n'est pas bonne à dire : & celles qu'on vante, sans y ajouter foi; car toute vérité n'est pas bonne à croire : & les sermens passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands; cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité de bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parce qu'elle est folle; elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du Comte.

Digitized by Google

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais ; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu ?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon ; votre parole d'honneur sur ce point ; qu'il s'y morfonde ; & c'est sa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder, que je n'ai de peine à le rompre : il n'en sera plus question.

FIGARO.

Ta bonne vérité !

SUZANNE.

Je ne suis pas comme vous autres savans ; moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu ?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'est guère.

SUZANNE.

Et comment ?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

Digitized by Google

SUZANNE.

Je n'entens pas toutes ces finesses; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, & tu feras une belle exception à l'usage. (*Il veut l'embrasser.*)

SCÈNE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AH! j'avais raison de le dire; en quelque endroit qu'ils soient, croyez qu'ils sont ensemble. Allons donc, Figaro, c'est voler l'avenir, le mariage & vous-même, que d'usurper un tête à tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il est vrai, Madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuse.

(*Il veut emmener Suzanne.*)

LA COMTESSE *la retient.*

Elle vous suit.

Digitized by Google

SCÈNE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement ?

SUZANNE.

Il ne faut rien, Madame ; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah ! vous changez d'avis ?

SUZANNE.

C'eſt Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine !

LA COMTESSE.

Figaro n'eſt pas homme à laiſſer échapper une dot.

SUZANNE.

Madame ! eh que croyez-vous donc ?

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Qu'enfin, d'accord avec le Comte, il vous fâche à préſent de m'avoir confié ſes projets. Je vous ſais par cœur. Laiſſez-moi.

(*Elle veut ſortir.*)

SUZANNE *ſe jette à genoux.*

Au nom du Ciel eſpoir de tous ! vous ne ſavez pas, Madame, le mal que vous faites à Suzanne ! après vos bontés continuelles & la dot que vous me donnez !...

LA COMTESSE *la relève.*

Hé mais.... je nè ſais ce que je dis ! en me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur ; tu tiens parole à ton mari ; tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée !

LA COMTESSE.

C'eſt que je ne ſuis qu'une étourdie. (*Elle la baiſe au front.*) Où eſt ton rendez-vous ?

SUZANNE *lui baiſe la main.*

Le mot de jardin m'a ſeul frappée.

LA COMTESSE *montrant la table.*

Prens cette plume, & fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire !

LA COMTESSE.

Il le faut.

Digitized by Google

SUZANNE.

Madame! au moins, c'eſt vous....

LA COMTESSE.

Je mets tout ſur mon compte. (*Suzanne s'aſſied, la Comteſſe dicte.*)

Chanſon nouvelle, ſur l'air : ..... Qu'il ſera beau ce ſoir, ſous les grands Maronniers : ..... Qu'il ſera beau ce ſoir.....

SUZANNE *écrit.*

Sous les grands Maronniers.... après?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas?

SUZANNE *relit.*

C'eſt juſte. (*Elle plie le billet.*) Avec quoi cacheter?

LA COMTESSE.

Une épingle, dépêche : elle ſervira de réponſe. Ecris ſur le revers : *renvoyez-moi le cachet.*

SUZANNE *écrit en riant.*

Ah! *le cachet!*... celui-ci, Madame, eſt plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE *avec un ſouvenir douloureux.*

Ah!

SUZANNE *cherche ſur elle.*

Je n'ai pas d'épingle à préſent!

LA COMTESSE *détache ſa lévite.*

Prens celle-ci. (*Le ruban du Page tombe de ſon ſein à terre.*) Ah mon ruban!

Digitized by Google

SUZANNE *le ramasse.*

C'eſt celui du petit voleur ! vous avez eu la cruauté ? . . . .

LA COMTESSE.

Fallait-il le laiſſer à ſon bras ? c'eût été joli ! donnez donc ?

SUZANNE.

Madame ne le portera plus, taché du ſang de ce jeune homme.

LA COMTESSE *le reprend.*

Excellent pour Fanchette . . . . le premier bouquet qu'elle m'apportera.

SCÈNE IV.

UNE JEUNE BERGÈRE, CHÉRUBIN *en fille.* FANCHETTE *& beaucoup de jeunes filles habillées comme elle, & tenant des bouquets.*

LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

MADAME, ce ſont les filles du bourg qui viennent vous préſenter des fleurs.

LA COMTESSE *ſerrant vîte ſon ruban.*

Elles ſont charmantes : je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connaître toutes. (*Montrant Chérubin.*) Quelle eſt cette aimable enfant qui a l'air ſi modeſte ?

Digitized by Google

UNE BERGÈRE.

C'est une cousine à moi, Madame, qui n'est ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, fesons honneur à l'étrangère. (*Elle prend le bouquet de Chérubin & le baise au front.*) Elle en rougit! (*à Suzanne,*) ne trouves-tu pas, Suzon,.... qu'elle ressemble à quelqu'un?

SUZANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN *à part, les mains sur son cœur.*

Ah! ce baiser-là m'a été bien loin!

SCÈNE V.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN *au milieu d'elles*, FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO.

MOI je vous dis, Monseigneur, qu'il y est; elles l'ont habillé chez ma fille; toutes ses hardes y sont encor, & voilà son chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (*Il s'avance, & regardant toutes les filles il reconnaît Chérubin, lui enlève son bonnet de femme, ce qui fait retomber ses longs cheveux en cadenette. Il lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance, & dit:*) Eh parguenne, v'là notre officier.

Digitized by Google

LA COMTESSE *recule.*

Ah ciel !

SUZANNE.

Ce fripponneau !

ANTONIO.

Quand je disais là haut que c'était lui !....

LE COMTE *en colère.*

Hé bien, Madame ?

LA COMTESSE.

Hé bien, Monsieur ! vous me voyez plus surprise que vous, &, pour le moins, aussi fâchée.

LE COMTE.

Oui ; mais tantôt, ce matin ?

LA COMTESSE.

Je serais coupable en effet, si je dissimulais encor. Il était descendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfans viennent d'achever ; vous nous avez surprises l'habillant : votre premier mouvement est si vif ! il s'est sauvé, je me suis troublée, l'effroi général a fait le reste.

LE COMTE *avec dépit à Chérubin.*

Pourquoi n'êtes-vous pas parti ?

CHÉRUBIN *ôtant son chapeau brusquement.*

Monseigneur.....

LE COMTE.

Je punirai ta désobéissance.

Digitized by Google

FANCHETTE *étourdiment.*

Ah, Monſeigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embraſſer, vous ſavez bien que vous dites toujours : *Si tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras.*

LE COMTE *rougiſſant.*

Moi! j'ai dit cela?

FANCHETTE.

Oui, Monſeigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le moi en mariage, & je vous aimerai à la folie.

LE COMTE *à part.*

Etre enſorcelé par un Page!

LA COMTESSE.

Hé bien! Monſieur, à votre tour; l'aveu de cette enfant, auſſi naïf que le mien, atteſte enfin deux vérités; que c'eſt toujours ſans le vouloir, ſi je vous cauſe des inquiétudes; pendant que vous épuiſez tout, pour augmenter & juſtifier les miennes.

ANTONIO.

Vous auſſi, Monſeigneur? Dame! je vous la redreſſerai comme feue ſa mère, qui eſt morte.... Ce n'eſt pas pour la conſéquence; mais c'eſt que Madame ſait bien que les petites filles, quand elles ſont grandes.....

LE COMTE *déconcerté, à part.*

Il y a un mauvais génie, qui tourne tout ici contre moi!

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, si vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête, ni la danse.

LE COMTE.

Vous, danser! vous n'y pensez pas. Après votre chûte de ce matin, qui vous a foulé le pied droit!

FIGARO *remuant la jambe.*

Je souffre encore un peu; ce n'est rien. (*Aux jeunes filles.*) Allons, mes belles, allons.

LE COMTE *le retourne.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux!

FIGARO.

Très-heureux, sans doute; autrement....

ANTONIO *le retourne.*

Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, serait resté en l'air! (*Aux jeunes filles.*) Venez-vous, Mesdemoiselles?

Digitized by Google

ANTONIO *le retourne.*

Et pendant ce tems, le petit Page galopait sur son cheval à Séville?

FIGARO.

Galopait, ou marchait au pas!....

LE COMTE *le retourne.*

Et vous aviez son brevet dans la poche?

FIGARO *un peu étonné.*

Assurément; mais quelle enquête? (*Aux jeunes filles.*) Allons donc, jeunes filles!

ANTONIO *attirant Chérubin par le bras.*

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'est qu'un menteur.

FIGARO *surpris.*

Chérubin!... (*à part*) Peste du petit fat!

ANTONIO.

Y es-tu maintenant?

FIGARO *cherchant.*

J'y suis... j'y suis... Hé qu'est-ce qu'il chante?

LE COMTE *séchement.*

Il ne chante pas; il dit que c'est lui qui a sauté sur les giroflées.

FIGARO *rêvant.*

Ah s'il le dit..... cela se peut! je ne dispute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainsi vous & lui?.....

FIGARO.

Digitized by Google

FIGARO.

Pourquoi non? la rage de sauter peut gagner: voyez les moutons de Panurge! & quand vous êtes en colère, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer.....

LE COMTE.

Comment, deux à la fois!....

FIGARO.

On aurait sauté deux douzaines; & qu'est-ce que cela fait, Monseigneur, dès qu'il n'y a personne de blessé? (*Aux jeunes filles.*) Ah çà, voulez-vous venir, ou non?

LE COMTE *outré.*

Jouons-nous une comédie? (*On entend un prélude de fanfare.*)

FIGARO.

Voilà le signal de la marche. A vos postes, les belles, à vos postes. Allons, Suzanne, donne-moi le bras. (*Tous s'enfuient, Chérubin reste seul la tête baissée.*)

SCENE VII.

CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE *regardant aller Figaro.*

En voit-on de plus audacieux? (*Au Page.*) Pour vous, monsieur le sournois, qui faites le honteux; allez vous r'habiller bien vîte, & que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN *étourdiment.*

M'ennuyer ! j'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison. (*Il met son chapeau & s'enfuit.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *s'évente fortement sans parler.*

LE COMTE.

QU'A-T-IL au front de si heureux ?

LA COMTESSE *avec embarras.*

Son.... premier chapeau d'officier, sans doute ; aux enfans tout sert de hochet.

(*Elle veut sortir.*)

LE COMTE.

Vous ne nous restez pas, Comtesse ?

LA COMTESSE.

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirais en colère.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Voici les deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE *à part.*

La noce ! il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

Le Comte & la Comtesse s'asseyent vers un des côtés de la galerie.

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, *assis ; l'on joue les folies d'Espagne d'un mouvement de marche.* (Symphonie notée.)

MARCHE.

LES GARDES-CHASSE, *fusil sur l'épaule.*

L'ALGUASIL. LES PRUD'HOMMES, BRID'OISON.

LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête.*

DEUX JEUNES FILLES *portant la toque virginale à plumes blanches.*

DEUX AUTRES, *le voile blanc.*

DEUX AUTRES, *les gants & le bouquet de côté.*

ANTONIO *donne la main à* SUZANNE, *comme étant celui qui la marie à* FIGARO.

D'AUTRES JEUNES FILLES *portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour* MARCELINE.

Digitized by Google

FIGARO *donne la main à* MARCELINE, *comme celui qui doit la remettre au* DOCTEUR, *lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le Comte, remettent à ses valets tous les ajustemens destinés à* SUZANNE *& à* MARCELINE.

LES PAYSANS ET PAYSANNES *s'étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du sallon, on danse une reprise du fendango,* (air noté) *avec des castagnettes; puis on joue la ritournelle du Duo, pendant laquelle* ANTONIO *conduit* SUZANNE *au* COMTE; *elle se met à genoux devant lui.*

Pendant que le Comte lui pose la toque, le voile, & lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le Duo suivant: (Air noté.)

Jeune Epouse, chantez les bienfaits & la gloire
D'un Maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous:
Préférant au plaisir la plus noble victoire,
Il vous rend chaste & pure aux mains de votre époux.

SUZANNE *est à genoux, &, pendant les derniers vers du Duo, elle tire le Comte par son manteau, & lui montre le billet qu'elle tient: puis elle porte la main qu'elle a du côté des Spectateurs, à sa tête, où le Comte a l'air d'ajuster sa toque; elle lui donne le billet.*

LE COMTE *le met furtivement dans son sein; on achève de chanter le Duo; la Fiancée se relève, & lui fait une grande révérence.*

FIGARO *vient la recevoir des mains du Comte, & se retire avec elle à l'autre côté du sallon, près de Marceline.*

(*On danse une autre reprise du fendango, pendant ce tems.*)

Digitized by Google

LE COMTE *pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théatre, & tire le papier de son sein; mais en le sortant il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt; il le secoue, le presse, le suce, &, regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit:*

LE COMTE.

(*Pendant qu'il parle, ainsi que* Figaro, *l'orchestre joue pianissimo.*)

DIANTRE soit des femmes, qui fourent des épingles par-tout! (*Il la jette à terre, puis il lit le billet & le baise.*)

FIGARO *qui a tout vu, dit à sa mère & à Suzanne:*

C'est un billet doux, qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il était cacheté d'une épingle, qui l'a outrageusement piqué.

La danse reprend: le Comte qui a lu le billet le retourne, il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, & retrouve enfin l'épingle, qu'il attache à sa manche.

FIGARO *à Suzanne & Marceline.*

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle. Ah, c'est une drôle de tête!

Pendant ce tems, Suzanne a des signes d'intelligence avec la Comtesse. La danse finit, la ritournelle du Duo recommence.

FIGARO *conduit* Marceline *au* Comte, *ainsi qu'on a conduit* Suzanne; *à l'instant où le Comte prend la toque, & où l'on va chanter le Duo, on est interrompu par les cris suivans:*

L 3

Digitized by Google

L'HUISSIER *criant à la porte.*

Arrêtez donc, Meſſieurs ! vous ne pouvez entrer tous..... Ici les gardes, les gardes. (*Les gardes vont vîte à cette porte.*)

LE COMTE *ſe levant.*

Qu'eſt-ce qu'il y a?

L'HUISSIER.

Monſeigneur, c'eſt monſieur Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre ſeul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaiſance.

LA COMTESSE.

Suzanne?... elle reviendra. (*A part à Suzanne.*) Allons changer d'habits. (*Elle ſort avec Suzanne.*)

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah! je m'en vais vous le faire déchanter!

Digitized by Google

SCÈNE X.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté la Comteſſe & Suzanne*; BAZILE *tenant ſa guittare*; GRIPPE-SOLEIL.

BAZILE *entre en chantant ſur l'air du Vaudeville de la fin.* (Air noté.)

« Cœurs ſenſibles, cœurs fidèles,
» Qui blâmez l'amour léger;
» Ceſſez vos plaintes cruelles:
» Eſt-ce un crime de changer?
» Si l'amour porte des ailes,
» N'eſt-ce pas pour voltiger?
» N'eſt-ce pas pour voltiger?
» N'eſt-ce pas pour voltiger? »

FIGARO *s'avance à lui.*

Oui, c'eſt pour cela juſtement qu'il a des ailes au dos. Notre ami, qu'entendez-vous par cette muſique?

BAZILE *montrant Grippe-Soleil.*

Qu'après avoir prouvé mon obéiſſance à Monſeigneur, en amuſant Monſieur, qui eſt de ſa compagnie; je pourrai, à mon tour, réclamer ſa juſtice.

GRIPPE-SOLEIL.

Bah! Monſigneu! il ne m'a pas amuſé du tout: avec leux guenilles d'ariettes....

Digitized by Google

LE COMTE.

Enfin, que demandez-vous, Bazile ?

BAZILE.

Ce qui m'appartient, Monſeigneur, la main de Marceline; & je viens m'oppoſer....

FIGARO *s'approche.*

Y a-t-il long-tems que Monſieur n'a vu la figure d'un fou ?

BAZILE.

Monſieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puiſque mes yeux vous ſervent ſi bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine ſeulement d'approximer Madame....

BARTHOLO *en riant.*

Eh pourquoi ? laiſſe-le parler.

BRID'OISON *s'avance entre deux.*

Fau-aut-il que deux amis ?....

FIGARO.

Nous amis !

BAZILE.

Quelle erreur !

FIGARO *vîte.*

Parce qu'il fait de plats airs de chapelle ?

BAZILE *vîte.*

Et lui des vers comme un Journal ?

FIGARO *vîte.*

Un muſicien de guinguette !

Digitized by Google

BAZILE *vîte.*

Un poſtillon de gazette !

FIGARO *vîte.*

Cuiſtre d'oratorio !

BAZILE *vîte.*

Jockey diplomatique !

LE COMTE *aſſis.*

Inſolens tous les deux !

BAZILE.

Il me manque en toute occaſion.

FIGARO.

C'eſt bien dit, ſi cela ſe pouvait !

BAZILE.

Diſant par-tout que je ne ſuis qu'un ſot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho ?

BAZILE.

Tandis qu'il n'eſt pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailler.

BAZILE.

Il le répète !

FIGARO.

Et pourquoi non, ſi cela eſt vrai ? Es-tu un prince pour qu'on te flagorne ? Souffre la vérité, coquin ! puiſque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur : ou ſi tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces ?

Digitized by Google

BAZILE *à Marceline.*

M'aviez-vous promis, oui ou non, ſi dans quatre ans vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence ?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis ?

BAZILE.

Que ſi vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterais par complaiſance.

Tous enſemble.

Il eſt trouvé.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne.

Tous enſemble, montrant Figaro.

Et le voici.

BAZILE *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable !

BRID'OISON *à Bazile.*

Et vou-ous renoncez à ſa chère mère !

BAZILE.

Qu'y aurait-il de plus fâcheux que d'être cru le père d'un garnement ?

FIGARO.

D'en être cru le fils ; tu te moques de moi !

BAZILE *montrant Figaro.*

Dès que Monſieur eſt de quelque choſe ici, je déclare, moi, que je n'y ſuis plus de rien.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté Bazile.*

BARTHOLO *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

FIGARO *sautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme!

LE COMTE *à part.*

Moi, ma maîtresse. (*Il se lève.*)

BRID'OISON *à Marceline.*

Et tou-out le monde est satisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats; j'y signerai.

Tous ensemble.

Vivat! (*Ils sortent.*)

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite.
(*Il veut sortir avec les autres.*)

Digitized by Google

SCÈNE XII.

GRIPPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPPE-SOLEIL *à Figaro.*

Et moi je vas aider à ranger le feu d'artifice ſous les grands maronniers, comme on l'a dit.

LE COMTE *revient en courant.*

Quel ſot a donné un tel ordre ?

FIGARO.

Où eſt le mal ?

LE COMTE *vivement.*

Et la Comteſſe qui eſt incommodée, d'où le verra-t-elle l'artifice ? c'eſt ſur la terraſſe qu'il le faut, vis-à-vis ſon appartement.

FIGARO.

Tu l'entens, Grippe-ſoleil ? la terraſſe.

LE COMTE.

Sous les grands maronniers ! belle idée ! (*En s'en allant, à part.*) Ils allaient incendier mon rendez-vous !

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

QUEL excès d'attention pour sa femme! (*Il veut sortir.*)

MARCELINE *l'arrête.*

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi : un sentiment mal dirigé, m'avait rendue injuste envers ta charmante femme; je la supposais d'accord avec le Comte, quoique j'eusse appris de Bazile qu'elle l'avait toujours rebuté.

FIGARO.

Vous connaissiez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis défier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il est toujours heureux de le penser, mon fils; la jalousie.....

FIGARO.

..... N'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie .... imperturbable; & si Suzanne doit me tromper un jour, je le lui pardonne d'avance; elle aura long-tems travaillé.... (*Il se retourne & apperçoit Fanchette qui cherche de côté & d'autre.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

EEEH, . . . ma petite cousine qui nous écoute!

FANCHETTE.

Oh ! pour ça non : on dit que c'est malhonnête.

FIGARO.

Il est vrai ; mais comme cela est utile, on fait aller souvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardais si quelqu'un était là.

FIGARO.

Déja dissimulée, fripponne ! vous savez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc ?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'est pas lui que je cherche, car je sais fort bien où il est ; c'est ma cousine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite cousine ?

Digitized by Google

FANCHETTE.

A vous, petit coufin, je le dirai. — C'eft... ce n'eft qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO *vivement.*

Une épingle ! une épingle !... & de quelle part, coquine ? à votre âge vous faites déja un mét... (*Il fe reprend, & dit d'un ton doux.*) Vous faites déja très-bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette ; & ma jolie coufine eft fi obligeante....

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de fe fâcher ? je m'en vais.

FIGARO *l'arrêtant.*

Non, non, je badine : tiens, ta petite épingle eft celle que Monfeigneur t'a dit de remettre à Suzanne, & qui fervait à cacheter un petit papier qu'il tenait ; tu vois que je fuis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le favez fi bien ?

FIGARO *cherchant.*

C'eft qu'il eft affez gai de favoir comment Monfeigneur s'y eft pris pour t'en donner la commiffion.

FANCHETTE *naïvement.*

Pas autrement que vous le dites : *Tiens, petite Fanchette, rens cette épingle à ta belle coufine, &. dis lui feulement que c'eft le cachet des grands maronniers.*

FIGARO.

Des grands ?....

Digitized by Google

FANCHETTE.

Maronniers. Il eſt vrai qu'il a ajouté : *prens garde que perſonne ne te voie.*

FIGARO.

Il faut obéir, ma couſine : heureuſement perſonne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commiſſion ; & n'en dites pas plus à Suzanne, que Monſeigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirais-je ?... Il me prend pour un enfant, mon couſin. (*Elle ſort en ſautant.*)

SCÈNE XV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

HÉ BIEN, ma mère ?

MARCELINE.

Hé bien, mon fils ?

FIGARO *comme étouffé.*

Pour celui-ci !... il y a réellement des choſes !...

MARCELINE.

Il y a des choſes ! hé qu'eſt-ce qu'il y a ?

FIGARO

Digitized by Google

FIGARO *les mains sur la poitrine.*

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE *riant.*

Ce cœur plein d'assurance, n'était donc qu'un ballon gonflé ? une épingle a tout fait partir !

FIGARO *furieux.*

Mais cette épingle, ma mère, est celle qu'il a ramassée !....

MARCELINE *rappellant ce qu'il a dit.*

La jalousie ! oh j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie.... imperturbable ; & si Suzanne m'attrape un jour, je le lui pardonne....

FIGARO *vivement.*

Oh, ma mère ! on parle comme on sent : mettez le plus glacé des Juges à plaider dans sa propre cause, & voyez-le expliquer la loi ! — Je ne m'étonne plus s'il avait tant d'humeur sur ce feu !— Pour la mignonne aux fines épingles ; elle n'en est pas où elle le croit, ma mère, avec ses maronniers ! Si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colère ; en revanche, il ne l'est pas assez pour que je n'en puisse épouser une autre, & l'abandonner...

MARCELINE.

Bien conclu ! abîmons tout sur un soupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'est toi qu'elle joue, & non le Comte ? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner sans appel ? sais-tu si elle se rendra sous les arbres, à quelle intention elle y va, ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera ? je te croyais plus fort en jugement !

Digitized by Google

FIGARO *lui baisant la main avec respect.*

Elle a raison, ma mère, elle a raison, raison, toujours raison! mais accordons, maman, quelque chose à la nature; on en vaut mieux après. Examinons en effet avant d'accuser & d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mère.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

MARCELINE *seule.*

ADIEU: & moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Suzanne; ou plutôt avertissons-la: elle est si jolie créature! Ah quand l'intérêt personnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé, contre ce fier, ce terrible.... *(en riant)* & pourtant un peu nigaud de sexe masculin. *(Elle sort.)*

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

Le Théatre représente une salle de maronniers, dans un parc; deux pavillons, kiosques, ou temples de jardins, sont à droite & à gauche; le fond est une clarière ornée, un siége de gazon sur le devant. Le Théatre est obscur.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANCHETTE *seule, tenant d'une main deux biscuits & une orange; & de l'autre une lanterne de papier, allumée.*

Dans le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'est celui-ci. — S'il allait ne pas venir à présent; mon petit rôle.... Ces vilaines gens de l'office qui ne voulaient pas seulement me donner une orange & deux biscuits! — Pour qui, Mademoiselle? — Eh bien, Monsieur, c'est pour quelqu'un. — Oh nous savons. — Et quand ça serait: parce que Monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim? — Tout ça pourtant m'a coûté un fier baiser, sur la joue!... que sait-on? il me le rendra peut-être! (*Elle voit Figaro qui vient l'examiner; elle fait un cri.*) Ah!.... (*Elle s'enfuit, & entre dans le pavillon à sa gauche.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

FIGARO *un grand manteau sur les épaules, un large chapeau rabattu.* BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPPE-SOLEIL, TROUPES DE VALETS & DE TRAVAILLEURS.

FIGARO *d'abord seul.*

C'EST Fanchette ! (*Il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, & dit d'un ton farouche :*) Bon jour, Messieurs ; bon soir : êtes-vous tous ici ?

BAZILE.

Ceux que tu as pressé d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à peu près ?

ANTONIO *regarde en l'air.*

La lune devrait être levée.

BARTHOLO.

Eh quels noirs apprêts fais-tu donc ? Il a l'air d'un conspirateur !

FIGARO *s'agitant.*

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château ?

Digitized by Google

BRID'OISON.

Cè-ertainement.

ANTONIO.

Nous allions là bas, dans le parc, attendre un ſignal pour ta fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, Meſſieurs; c'eſt ici ſous ces maronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouſe, & le loyal Seigneur qui ſe l'eſt deſtinée.

BAZILE *ſe rappellant la journée.*

Ah! vraiment je ſais ce que c'eſt. Retirons-nous, ſi vous m'en croyez: il eſt queſtion d'un rendez-vous: je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON *à Figaro.*

Nou-ous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeller, ne manquez pas d'accourir tous; & dites du mal de Figaro, s'il ne vous fait voir une belle choſe.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme ſage, ne ſe fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO.

Je m'en ſouviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze & biſque ſur nous, par leur état.

Digitized by Google

FIGARO.

Sans leur induſtrie, que vous oubliez. Mais ſouvenez-vous auſſi que l'homme qu'on ſait timide, eſt dans la dépendance de tous les frippons.

BARTHOLO.

Fort bien.

FIGARO.

Et que j'ai nom *de Verte-allure*, du chef honoré de ma mère.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I-il l'a.

BAZILE *à part.*

Le Comte & ſa Suzanne ſe ſont arrangés ſans moi : je ne ſuis pas fâché de l'algarade.

FIGARO *aux Valets.*

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre; illuminez-moi ces entours; ou, par la mort que je voudrais tenir aux dents, ſi j'en ſaiſis un par le bras.... (*Il ſecoue le bras de Grippe-Soleil.*)

GRIPPE-SOLEIL *s'en va en criant & pleurant.*

A, a, oh! Damné brutal!

BAZILE *en s'en allant.*

Le ciel vous tienne en joie, Monſieur du marié. (*Ils ſortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

FIGARO *seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.*

O FEMME ! femme ! femme ! créature faible & décevante !.... nul animal créé ne peut manquer à son instinct ; le tien est-il donc de tromper ?.... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse ; à l'instant qu'elle me donne sa parole ; au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide ! & moi comme un benêt !.... Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas.... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous croyez un grand génie !.... noblesse, fortune, un rang, des places ; tout cela rend si fier ! qu'avez-vous fait pour tant de biens ? (vous vous êtes donné la peine de naître,) & rien de plus : du reste homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbieu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science & de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; & vous voulez joûter.... On vient.... c'est elle.... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, & me voilà fesant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié ! (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ! fils de je ne sais pas qui ; volé par des bandits ! élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte & veux courir une carriere honnête ; & par-tout je suis repoussé ! J'apprens la Chimie, la Pharmacie, la Chirurgie ; & tout le crédit d'un grand Seigneur peut à peine

Digitized by Google

me mettre à la main une lancette vétérinaire ! — Las d'attrister des bêtes malades, & pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le Théatre ; me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail ; Auteur Espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule : à l'instant, un Envoyé.... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers, la sublime Porte, la Perse, une partie de la Presqu'Isle de l'Inde, toute l'Egypte, les Royaumes de Barca, de Tripoly, de Tunis, d'Alger & de Maroc : & voilà ma comédie flambée, pour plaire aux Princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, & qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *chiens de Chrétiens* ! — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient ; mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux record, la plume fichée dans sa perruque ; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; & comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses, pour en raisonner ; n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent, & sur son produit net ; si-tôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un Château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance & la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces Puissans de quatre jours ; si légers sur le mal qu'ils ordonnent ; quand une bonne disgrace a cuvé son orgueil ! je lui dirais.... que les sottises imprimées n'ont d'importance, qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; & qu'il n'y a que les petits hommes, qui redoutent les petits écrits. — (*Il se rassied.*) Las de nourir un

Digitized by Google

obſcur penſionnaire, on me met un jour dans la rue ; & comme il faut dîner, quoiqu'on ne ſoit plus en priſon ; je taille encor ma plume, & demande à chacun de quoi il eſt queſtion. On me dit que pendant ma retraite économique, il s'eſt établi dans Madrid un ſyſtême de liberté ſur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la preſſe ; & que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres ſpectacles, ni de perſonne qui tienne à quelque choſe; je puis tout imprimer librement, ſous l'inſpection de deux ou trois Cenſeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, & croyant n'aller ſur les briſées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi, mille pauvres diables à la feuille ; on me ſupprime ; & me voilà derechef ſans emploi! — Le déſeſpoir m'allait ſaiſir ; on penſe à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danſeur qui l'obtint. Il ne me reſtait plus qu'à voler; je me fais banquier de Pharaon : alors, bonnes gens ! je ſoupe en ville, & les perſonnes dites *comme il faut*, m'ouvrent poliment leur maiſon, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le ſavoir-faire vaut mieux que le ſavoir : mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fuſſe honnête ; il fallut bien périr encor. Pour le coup je quittais le monde, & vingt braſſes d'eau m'en allaient ſéparer ; lorſqu'un Dieu bienfaiſant m'appelle à mon premier état. Je reprens ma trouſſe & mon

Digitized by Google

cuir anglais ; puis laiſſant la fumée aux ſots qui s'en nourriſſent, & la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais raſant de ville en ville, & je vis enfin ſans ſouci. Un grand Seigneur paſſe à Séville ; il me reconnaît, je le marie ; & pour prix d'avoir eu par mes ſoins ſon épouſe, il veut intercepter la mienne ! intrigue, orage à ce ſujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouſer ma mère, mes parens m'arrivent à la file. (*Il ſe lève en s'échauffant.*) On ſe débat, c'eſt vous, c'eſt lui, c'eſt moi, c'eſt toi ; non ce n'eſt pas nous ; eh mais qui donc ? (*Il retombe aſſis.*) O bizarre ſuite d'événemens ! Comment cela m'eſt-il arrivé ! Pourquoi ces choſes & non pas d'autres ? Qui les a fixées ſur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je ſuis entré ſans le ſavoir, comme j'en ſortirai ſans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaité me l'a permis ; encor je dis ma gaité, ſans ſavoir ſi elle eſt à moi plus que le reſte, ni même quel eſt ce *Moi* dont je m'occupe : un aſſemblage informe de parties inconnues ; puis un chétif être imbécille ; un petit animal folâtre ; un jeune homme ardent au plaiſir ; ayant tous les goûts pour jouir ; feſant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, ſelon qu'il plaît à la fortune ! ambitieux par vanité, laborieux par néceſſité ; mais pareſſeux... avec délices ! orateur ſelon le danger ; poëte par délaſſement ; muſicien par occaſion ; amoureux par folles bouffées ; j'ai tout vu, tout fait, tout uſé. Puis l'illuſion s'eſt détruite, & trop déſabuſé..... Déſabuſé ! ..... Suzon, Suzon, Suzon ! que tu me donnes de tourmens ! — J'entens marcher.... on vient. Voici l'inſtant de la criſe.

(*Il ſe retire près de la première couliſſe à ſa droite.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

FIGARO, LA COMTESSE *avec les habits de Suzon*, SUZANNE *avec ceux de la Comtesse*, MARCELINE.

SUZANNE *bas à la Comtesse.*

OUI, Marceline m'a dit que Figaro y serait.

MARCELINE.

Il y est aussi; baisse la voix.

SUZANNE.

Ainsi l'un nous écoute, & l'autre va venir me chercher; commençons.

MARCELINE.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. (*Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.*)

SCÈNE V.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE *haut.*

MADAME tremble! est-ce qu'elle aurait froid?

LA COMTESSE *haut.*

La soirée est humide, je vais me retirer.

Digitized by Google

SUZANNE *haut.*

Si Madame n'avait pas besoin de moi, je prendrais l'air un moment sous ces arbres.

LA COMTESSE *haut.*

C'est le serein que tu prendras.

SUZANNE *haut.*

J'y suis toute faite.

FIGARO *à part.*

Ah oui, le serein!

(*Suzanne se retire près de la coulisse, du côté opposé à Figaro.*)

SCÈNE VI.

FIGARO, CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

Figaro & Suzanne retirés de chaque côté sur le devant.

CHÉRUBIN *en habit d'officier, arrive en chantant gaiement la reprise de l'air de la romance.*

LA, la, la, &c.

J'avais une maraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE *à part.*

Le petit Page!

CHÉRUBIN *s'arrête.*

On se promène ici; gagnons vîte mon asyle, où la petite Fanchette.... C'est une femme!

Digitized by Google

LA COMTESSE *écoute.*

Ah grands Dieux !

CHÉRUBIN *se baisse en regardant de loin.*

Me trompai-je ? à cette coëffure en plumes qui se dessine au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suzon.

LA COMTESSE *à part.*

Si le Comte arrivait....

LE COMTE *paraît dans le fond.*

CHÉRUBIN *s'approche & prend la main de la Comtesse, qui se défend.*

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Suzanne : eh pourrais-je m'y méprendre à la douceur de cette main ; à ce petit tremblement qui l'a saisie ; sur-tout au battement de mon cœur ! (*Il veut y appuyer le dos de la main de la Comtesse, elle la retire.*)

LA COMTESSE *bas.*

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN.

Si la compassion t'avait conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt ?

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE *s'avançant, dit à part.*

N'est-ce pas Suzanne que j'apperçois ?

CHÉRUBIN *à la Comtesse.*

Je ne crains point du tout Figaro ; car ce n'est pas lui que tu attens.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Qui donc!

LE COMTE *à part.*

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN.

C'est Monseigneur, fripponne, qui t'a demandé ce rendez-vous, ce matin, quand j'étois derrière le fauteuil.

LE COMTE *à part avec fureur.*

C'est encore le Page infernal!

FIGARO *à part.*

On dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE *à part.*

Petit bavard!

LA COMTESSE *au Page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE *effrayée.*

Vous prétendez?....

CHÉRUBIN *avec feu.*

D'abord vingt baisers pour ton compte, & puis cent pour ta belle maîtresse.

LA COMTESSE.

Vous oseriez?

Digitized by Google

CHÉRUBIN.

Oh que oui, j'oserais; tu prens sa place auprès de Monseigneur, moi celle du Comte auprès de toi: le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO *à part.*

Ce brigandeau!

SUZANNE *à part.*

Hardi comme un Page.

CHÉRUBIN *veut embrasser la Comtesse.*

LE COMTE *se met entre deux, & reçoit le baiser.*

LA COMTESSE *se retirant.*

Ah ciel!

FIGARO *à part, entendant le baiser.*

J'épousais une jolie mignonne!

(*Il écoute.*)

CHÉRUBIN *tâtant les habits du Comte.*

(*A part.*) C'est Monseigneur. (*Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette & Marceline.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE. SUZANNE.

FIGARO *s'approche.*

Je vais....

LE COMTE *croyant parler au Page.*

Puisque vous ne redoublez pas le baiser.... (*Il croit lui donner un soufflet.*)

FIGARO *qui est à portée, le reçoit.*

Ah!

LE COMTE.

.... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO *à part, s'éloigne en se frottant la joue.*

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE *riant tout haut, de l'autre côté.*

Ah, ah, ah, ah!

LE COMTE *à la Comtesse qu'il prend pour Suzanne.*

Enten-t-on quelque chose à ce Page! il reçoit le plus rude soufflet, & s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO *à part.*

S'il s'affligeait de celui-ci!....

LE COMTE.

Digitized by Google

LE COMTE.

Comment! je ne pourrai faire un pas. . . . . (*A la Comtesse.*) Mais laissons cette bizarrerie, elle empoisonnerait le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE *imitant le parler de Suzanne.*

L'espériez-vous?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet! (*Il lui prend la main.*) Tu trembles?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'est pas pour te priver du baiser, que je l'ai pris. (*Il la baise au front.*)

LA COMTESSE.

Des libertés!

FIGARO *à part.*

Coquine!

SUZANNE *à part.*

Charmante!

LE COMTE *prend la main de sa femme.*

Mais quelle peau fine & douce! & qu'il s'en faut que la Comtesse ait la main aussi belle!

LA COMTESSE *à part.*

Oh! la prévention!

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme & rondelet? ces jolis doigts pleins de grace & d'espiéglerie?

LA COMTESSE *de la voix de Suzanne.*

Ainsi l'amour?....

LE COMTE.

L'amour.... n'est que le roman du cœur: c'est le plaisir qui en est l'histoire; il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup; mais trois ans d'union rendent l'hymen si respectable!

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle?

LE COMTE *la caressant.*

Ce que je trouve en toi, ma beauté...?

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

.... Je ne sais: moins d'uniformité peut-être; plus de piquant dans les manières; un je ne sais quoi, qui fait le charme; quelquefois un refus, que sais-je? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant: cela dit une fois, elle nous aiment, nous aiment! (quand elles nous aiment;) & sont si complaisantes, & si constamment obligeantes,

Digitized by Google

& toujours, & sans relâche, qu'on est tout surpris un beau soir, de trouver la satiété où l'on recherchait le bonheur.

LA COMTESSE *à part.*

Ah! quelle leçon!

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles; c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveller à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession, par celui de la variété.

LA COMTESSE *piquée.*

Donc elles doivent tout?....

LE COMTE *riant.*

Et l'homme rien? Changerons-nous la marche de la nature? Notre tâche à nous, fut de les obtenir: la leur....

LA COMTESSE.

La leur?

LE COMTE.

Est de nous retenir: on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO *à part.*

Ni moi.

SUZANNE *à part.*

Ni moi.

LE COMTE *prend la main de sa femme.*

Il y a de l'écho ici ; parlons plus bas. Tu n'as nul besoin d'y songer, toi que l'amour a faite & si vive & si jolie ! avec un grain de caprice, tu seras la plus agaçante maîtresse. (*Il la baise au front.*) Ma Suzanne, un Castillan n'a que sa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus sur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais comme la grace que tu daignes y mettre, est sans prix ; j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE *une révérence.*

Suzanne accepte tout.

FIGARO *à part.*

On n'est pas plus coquine que cela.

SUZANNE *à part.*

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE *à part.*

Elle est intéressée ; tant mieux.

LA COMTESSE *regarde au fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce sont les apprêts de ta noce : entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laisser passer ?

LA COMTESSE.

Sans lumière ?

LE COMTE *l'entraîne doucement.*

A quoi bon ? nous n'avons rien à lire.

Digitized by Google

FIGARO *à part.*

Elle y va, ma foi! je m'en doutais.

(*Il s'avance.*)

LE COMTE *grossit sa voix en se retournant.*

Qui passe ici?

FIGARO *en colère.*

Passer! on vient exprès.

LE COMTE *bas à la Comtesse.*

C'est Figaro!... (*Il s'enfuit.*)

LA COMTESSE.

Je vous suis.

(*Elle entre dans le pavillon à sa droite, pendant que le Comte se perd dans le bois, au fond.*)

SCÈNE VIII.

FIGARO, SUZANNE *dans l'obscurité.*

FIGARO *cherche à voir où vont le Comte & la Comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

JE n'entens plus rien; ils sont entrés; m'y voilà. (*D'un ton altéré.*) Vous autres, époux mal-adroits, qui tenez des espions à gages, & tournez des mois entiers autour d'un soupçon, sans l'asseoir; que ne m'imitez-vous? dès le premier jour je suis ma femme, & je l'écoute; en un tour de main on est au fait: c'est charmant, plus de doutes; on

Digitized by Google

ſait à quoi s'en tenir. (*Marchant vivement.*) Heureuſement que je ne m'en ſoucie guère, & que ſa trahiſon ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin.

SUZANNE, *qui s'eſt avancée doucement dans l'obſcurité.*

(*A part.*) Tu vas payer tes beaux ſoupçons. (*Du ton de voix de la Comteſſe.*) Qui va là?

FIGARO *extravagant.*

Qui va là? Celui qui voudrait de bon cœur que la peſte eût étouffé en naiſſant....

SUZANNE *du ton de la Comteſſe.*

Eh! mais, c'eſt Figaro!

FIGARO *regarde & dit vivement.*

Madame la Comteſſe!

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO *vîte.*

Ah! Madame, que le ciel vous amène à propos! Où croyez-vous qu'eſt Monſeigneur?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat! Dis moi?...

FIGARO *plus vîte.*

Et Suzanne mon épouſée, où croyez-vous qu'elle ſoit?

SUZANNE.

Mais parlez bas.

Digitized by Google

FIGARO *très-vîte.*

Cette Suzon qu'on croyait si vertueuse, qui fesait de la réservée! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeller.

SUZANNE *lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix.*

N'appellez pas.

FIGARO *à part.*

Eh c'est Suzon! God-dam!

SUZANNE *du ton de la Comtesse.*

Vous paraissez inquiet.

FIGARO *à part.*

Traîtresse! qui veut me surprendre!

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif desir?

SUZANNE.

Je ne serais donc pas de mon sexe! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO *confidemment.*

Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes.... les vaut tous.

SUZANNE *à part.*

Comme je le soufletterais!

Digitized by Google

FIGARO *à part,*

Il ferait bien gai qu'avant la noce!

SUZANNE.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'assaisonne pas?

FIGARO.

Par-tout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE *piquée.*

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi; mais vous ne le dites pas de bonne grace.

FIGARO *avec une chaleur comique, à genoux.*

Ah! Madame, je vous adore. Examinez le tems, le lieu, les circonstances; & que le dépit supplée en vous, aux graces qui manquent à ma prière.

SUZANNE *à part.*

La main me brûle.

FIGARO *à part.*

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais Monsieur, avez-vous songé?....

FIGARO.

Oui, Madame, oui, j'ai songé.

SUZANNE.

.... Que pour la colère & l'amour....

Digitized by Google

FIGARO.

.... Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, Madame?

SUZANNE *de sa voix naturelle, & lui donnant un soufflet.*

La voilà.

FIGARO.

Ah Demonio! quel soufflet!

SUZANNE *lui en donne un second.*

Quel soufflet! & celui-ci!

FIGARO.

Et *ques-à-quo!* de par le diable! est-ce ici la journée des tapes?

SUZANNE *le bat à chaque phrase.*

Ah! *ques-à-quo?* Suzanne: & voilà pour tes soupçons; voilà pour tes vengeances & pour tes trahisons, tes expédiens, tes injures & tes projets. C'est-il çà de l'amour? dis donc comme ce matin.

FIGARO *rit en se relevant.*

Santa Barbara! oui, c'est de l'amour. Oh bonheur! oh délices! ô cent fois heureux Figaro! Frappe, ma bien aimée, sans te lasser. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus fortuné, qui fut jamais battu par une femme.

SUZANNE.

Le plus fortuné! bon frippon, vous n'en séduisiez pas moins la Comtesse, avec un si trompeur babil, que m'oubliant moi-même, en vérité, c'était pour elle que je cédais.

Digitized by Google

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre, au ſon de ta jolie voix?

SUZANNE *en riant.*

Tu m'as reconnue? Ah, comme je m'en vengerai!

FIGARO.

Bien roſſer & garder rancune, eſt auſſi par trop féminin! Mais dis-moi donc par quel bonheur je te vois là, quand je te croyais avec lui; & comment cet habit qui m'abuſait, te montre enfin innocente....

SUZANNE.

Eh c'eſt toi qui es un innocent, de venir te prendre au piége apprêté pour un autre! Eſt-ce notre faute à nous, ſi voulant muſeler un renard, nous en attrapons deux?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO *follement.*

Ah Figaro, pends-toi; tu n'a pas deviné celui-là! — Sa femme? O douze ou quinze mille fois ſpirituelles femelles! — Ainſi les baiſers de cette ſalle?

Digitized by Google

SUZANNE.

Ont été donnés à Madame.

FIGARO.

Et celui du Page ?

SUZANNE *riant.*

A Monsieur.

FIGARO.

Et tantôt derrière le fauteuil ?

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous sûre ?

SUZANNE *riant.*

Il pleut de soufflets, Figaro.

FIGARO *lui baise la main.*

Ce sont des bijoux que les tiens. Mais celui du Comte, était de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, superbe ! humilie-toi.

FIGARO *fait tout ce qu'il annonce.*

Cela est juste ; à genoux, bien courbé, prosterné, ventre à terre.

SUZANNE *en riant.*

Ah ce pauvre Comte ! quelle peine il s'est donné....

FIGARO *se relève sur ses genoux.*

....Pour faire la conquête de sa femme !

Digitized by Google

SCENE IX.

LE COMTE, *entre par le fond du théatre, & va droit au pavillon à sa droite.* FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE *à lui-même.*

Je la cherche en vain dans le bois, elle est peut-être entrée ici.

SUZANNE *à Figaro, parlant bas.*

C'est lui.

LE COMTE *ouvrant le pavillon.*

Suzon, es-tu là-dedans ?

FIGARO *bas.*

Il la cherche, & moi je croyais.....

SUZANNE *bas.*

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO.

Achevons-le, veux-tu ? (*Il lui baise la main.*)

LE COMTE *se retourne.*

Un homme aux pieds de la Comtesse !.... Ah ! je suis sans armes. (*Il s'avance.*)

FIGARO *se relève tout-à-fait en déguisant sa voix.*

Pardon, Madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire, était destiné pour la noce.

Digitized by Google

LE COMTE *à part.*

C'est l'homme du cabinet de ce matin. (*Il se frappe le front.*)

FIGARO *continue.*

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot, aura retardé nos plaisirs.

LE COMTE *à part.*

Massacre, mort, enfer!

FIGARO *la conduisant au cabinet.*

(*Bas.*) Il jure. (*Haut.*) Pressons-nous donc, Madame, & réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE *à part.*

Ah! tout se découvre enfin.

SUZANNE *près du pavillon à sa gauche.*

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi. (*Il la baise au front.*)

LE COMTE *s'écrie.*

Vengeance!

Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette, Marceline & Chérubin.

Digitized by Google

SCÈNE X.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE *saisit le bras de Figaro.*

FIGARO *jouant la frayeur excessive.*

C'EST mon maître!

LE COMTE *le reconnaît.*

Ah scélérat, c'est toi! Holà quelqu'un, quelqu'un!

SCÈNE XI.

PÉDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PÉDRILLE *botté.*

MONSEIGNEUR, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Bon, c'est Pédrille. Es-tu tout seul?

PÉDRILLE.

Arrivant de Séville, à étripe cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, & crie bien fort.

Digitized by Google

PÉDRILLE *criant à tue tête.*

Pas plus de Page que sur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE *le repousse.*

Eh l'animal !

PÉDRILLE.

Monseigneur me dit de crier.

LE COMTE *tenant toujours Figaro.*

Pour appeller. — Holà quelqu'un ; si l'on m'entend, accourez tous ?

PÉDRILLE.

Figaro & moi, nous voilà deux ; que peut-il donc vous arriver ?

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPPE-SOLEIL, *toute la noce accourt avec des flambeaux.*

BARTHOLO *à Figaro.*

Tu vois qu'à ton premier signal....

LE COMTE *montrant le pavillon à sa gauche.*

Pédrille, empare-toi de cette porte.

(Pédrille y va.)

Digitized by Google

BAZILE *bas à Figaro.*

Tu l'as ſurpris avec Suzanne ?

LE COMTE *montrant Figaro.*

Et vous, tous mes vaſſaux, entourez-moi cet homme, & m'en répondez ſur la vie.

BAZILE.

Ha ! ha !

LE COMTE *furieux.*

Taiſez-vous donc. (*A Figaro d'un ton glacé.*) Mon Cavalier, répondez-vous à mes queſtions ?

FIGARO *froidement.*

Eh ! qui pourrait m'en exempter, Monſeigneur ? Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE *ſe contenant.*

Hors à moi-même !

ANTONIO.

C'eſt çà parler.

LE COMTE *reprend ſa colère.*

Non, ſi quelque choſe pouvait augmenter ma fureur, ce ſerait l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des ſoldats qui tuent & ſe font tuer, pour des intérêts qu'ils ignorent ? Je veux ſavoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE

Digitized by Google

LE COMTE *hors de lui.*

O rage! (*Se contenant.*) Homme de bien qui feignez d'ignorer! nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire; quelle est la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO *montrant l'autre avec malice.*

Dans celui-là?

LE COMTE *vîte.*

Dans celui-ci.

FIGARO *froidement.*

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulières.

BAZILE *étonné.*

Ha, ha!

LE COMTE *vîte.*

Vous l'entendez, Messieurs.

BARTHOLO *étonné.*

Nous l'entendons?

LE COMTE *à Figaro.*

Et cette jeune personne a-t-elle un autre engagement que vous sachiez?

FIGARO *froidement.*

Je sais qu'un grand Seigneur s'en est occupé quelque tems: mais, soit qu'il l'ait négligée, ou que je lui plaise mieux qu'un plus aimable; elle me donne aujourd'hui la préférence.

O

Digitized by Google

LE COMTE *vivement.*

La préf..... (*Se contenant.*) Au moins il est naïf! car ce qu'il avoue, Messieurs, je l'ai oui, je vous jure, de la bouche même de sa complice.

BRID'OISON *stupéfait.*

Sa-a complice!

LE COMTE *avec fureur.*

Or quand le déshonneur est public, il faut que la vengeance le soit aussi.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XIII.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *hors* LE COMTE.

ANTONIO.

C'EST juste.

BRID'OISON *à Figaro.*

Qui-i donc a pris la femme de l'autre?

FIGARO *en riant.*

Aucun n'a eu cette joie là.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE *parlant dans le pavillon & attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encor.*

TOUS vos efforts sont inutiles, vous êtes perdue, Madame ; & votre heure est bien arrivée ! (*Il sort sans regarder.*) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union aussi détestée.....

FIGARO *s'écrie.*

Chérubin !

LE COMTE.

Mon Page ?

BAZILE.

Ha, ha !

LE COMTE *hors de lui, à part.*

Et toujours le Page endiablé ! (*A Chérubin.*) Que fesiez-vous dans ce sallon ?

CHÉRUBIN *timidement.*

Je me cachais, comme vous l'avez ordonné.

PÉDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval !

Digitized by Google

LE COMTE.

Entres-y toi, Antonio; conduis devant son juge, l'infâme qui m'a déshonoré.

BRID'OISON.

C'est Madame que vous y-y cherchez?

ANTONIO.

L'y a, parguenne, une bonne Providence; vous en avez tant fait dans le pays.....

LE COMTE *furieux*.

Entre donc. (*Antonio entre.*)

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté* ANTONIO.

LE COMTE.

VOUS allez voir, Messieurs, que le Page n'y était pas seul.

CHÉRUBIN *timidement*.

Mon sort eût été trop cruel, si quelqu'ame sensible n'en eût adouci l'amertume.

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ANTONIO, FANCHETTE.

ANTONIO *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encor.*

ALLONS, Madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO *s'écrie.*

La petite cousine !

BAZILE.

Ha, ha !

LE COMTE.

Fanchette !

ANTONIO *se retourne & s'écrie.*

Ah palsembleu ! Monseigneur, il est gaillard de me choisir, pour montrer à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce train-là !

LE COMTE *outré.*

Qui la savait là-dedans ?

(*Il veut rentrer.*)

Digitized by Google

BARTHOLO *au-devant.*

Permettez, monsieur le Comte; ceci n'est pas plus clair. Je suis de sang froid, moi.

(*Il entre.*)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au-aussi trop embrouillée.

SCÈNE XVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MARCELINE.

BARTHOLO *parlant en dedans, & sortant.*

NE craignez rien, Madame, il ne vous sera fait aucun mal. J'en répons. (*Il se retourne & s'écrie.*) Marceline!....

BAZILE.

Ha, ha!

FIGARO *riant.*

Hé quelle folie! ma mère en est?

ANTONIO.

A qui pis fera.

LE COMTE *outré.*

Que m'importe à moi? La Comtesse.....

Digitized by Google

SCÈNE XVIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, SUZANNE.

SUZANNE *son éventail sur le visage.*

LE COMTE.

.... AH ! la voici qui sort. (*Il la prend violemment par le bras.*) Que croyez-vous, Messieurs, que mérite une odieuse....

SUZANNE *se jette à genoux la tête baissée.*

LE COMTE.

Non, non.

FIGARO *se jette à genoux de l'autre côté.*

LE COMTE *plus fort.*

Non, non.

MARCELINE *se jette à genoux devant lui.*

LE COMTE *plus fort.*

Non, non.

TOUS *se mettent à genoux, excepté Brid'oison.*

LE COMTE *hors de lui.*

Y fussiez-vous un cent.

O 4

Digitized by Google

SCÈNE XIX & dernière.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS.
LA COMTESSE *sort de l'autre pavillon.*

LA COMTESSE *se jette à genoux.*

Au moins je ferai nombre.

LE COMTE *regardant la Comtesse & Suzanne.*

Ah, qu'est-ce que je vois !

BRID'OISON *riant.*

Eh pardi c'è-est Madame.

LE COMTE *veut relever la Comtesse.*

Quoi c'était vous, Comtesse ? (*D'un ton suppliant.*) Il n'y a qu'un pardon bien généreux....

LA COMTESSE *en riant.*

Vous diriez, *non*, *non*, à ma place ; & moi pour la troisième fois d'aujourd'hui, je l'accorde sans condition. (*Elle se relève.*)

SUZANNE *se relève.*

Moi aussi.

MARCELINE *se relève.*

Moi aussi.

FIGARO *se relève.*

Moi aussi ; il y a de l'écho ici.

Tous se relèvent.

Digitized by Google

LE COMTE.

De l'écho ! — J'ai voulu ruser avec eux ; ils m'ont traité comme un enfant !

LA COMTESSE *en riant.*

Ne le regrettez pas, Monsieur le Comte.

FIGARO *s'essuyant les genoux avec son chapeau.*

Une petite journée comme celle-ci, forme bien un Ambassadeur.

LE COMTE *à Suzanne.*

Ce billet fermé d'une épingle ? ....

SUZANNE.

C'est Madame qui l'avait dicté.

LE COMTE.

La réponse lui en est bien due.

(*Il baise la main de la Comtesse.*)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient.

(*Elle donne la bourse à Figaro, & le diamant à Suzanne.*)

SUZANNE *à Figaro.*

Encor une dot.

FIGARO *frappant la bourse dans sa main.*

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher !

SUZANNE.

Comme notre mariage.

Digitized by Google

GRIPPE-SOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je?

LA COMTESSE *arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein, & le jette à terre.*

La jarretière? elle était avec ses habits; la voilà.

LES GARÇONS *de la noce veulent la ramasser.*

CHÉRUBIN *plus alerte, court la prendre & dit:*

Que celui qui la veut, vienne me la disputer.

LE COMTE *en riant, au Page.*

Pour un Monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain soufflet de tantôt?

CHÉRUBIN *recule en tirant à moitié son épée.*

A moi, mon Colonel?

FIGARO *avec une colère comique.*

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu: voilà comme les grands font justice!

LE COMTE *riant.*

C'est sur sa joue? Ah, ah, ah, qu'en dites-vous donc, ma chère Comtesse?

LA COMTESSE *absorbée, revient à elle, & dit avec sensibilité:*

Ah! oui, cher Comte, & pour la vie, sans distraction, je vous le jure.

LE COMTE *frappant sur l'épaule du Juge.*

Et vous, Don-Brid'oison, votre avis maintenant?

Digitized by Google

BRID'OISON.

Su-ur tout ce que je vois, monsieur le Comte?.. Ma-a foi, pour moi je-e ne sais que vous dire: voilà ma façon de penser.

TOUS ENSEMBLE.

Bien jugé.

FIGARO.

J'étais pauvre, on me méprisait. J'ai montré quelque esprit, la haine est accourue. Une jolie femme & de la fortune....

BARTHOLO *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible?

BARTHOLO.

Je les connais.

FIGARO *saluant les Spectateurs.*

Ma femme & mon bien mis à part, tous me feront honneur & plaisir.

On joue la ritournelle du Vaudeville. (Air noté.)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

PREMIER COUPLET.

Triple dot, femme superbe;
Que de biens pour un époux!
D'un Seigneur, d'un Page imberbe,
Quelque sot ferait jaloux.

Digitized by Google

Du latin d'un vieux proverbe,
L'homme adroit fait ſon parti.

FIGARO.

Je le ſais....

(*Il chante.*) *Gaudeant bene nati.*

BAZILE.

Non....

(*Il chante.*) *Gaudeat bene* nanti.

SUZANNE.

II. COUPLET.

Qu'un mari ſa foi trahiſſe,
Il s'en vante, & chacun rit;
Que ſa femme ait un caprice,
S'il l'accuſe, on la punit.
De cette abſurde injuſtice,
Faut-il dire le pourquoi?
Les plus forts ont fait la loi...... *Bis.*

FIGARO.

III. COUPLET.

Jean Jeannot, jaloux riſible,
Veût unir femme & repos;
Il achète un chien terrible,
Et le lâche en ſon enclos.
La nuit, quel vacarme horrible!
Le chien court, tout eſt mordu;
Hors l'amant qui l'a vendu...... *Bis.*

Digitized by Google

LA COMTESSE.

IV. COUPLET.

Telle eſt fière & répond d'elle,
Qui n'aime plus ſon mari;
Telle autre preſque infidèle,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas! eſt celle
Qui ſe veille en ſon lien,
Sans oſer jurer de rien. . . . . *Bis.*

LE COMTE.

V. COUPLET.

D'une femme de province,
A qui ſes devoirs ſont chers,
Le ſuccès eſt aſſez mince;
Vive la femme aux bons airs!
Semblable à l'écu du Prince,
Sous le coin d'un ſeul époux,
Elle ſert au bien de tous. . . . . . . *Bis.*

MARCELINE.

VI. COUPLET.

Chacun ſait la tendre mère
Dont il a reçu le jour;
Tout le reſte eſt un myſtère,
C'eſt le ſecret de l'amour.

FIGARO *continue l'air.*

Ce ſecret met en lumière
Comment le fils d'un butor,
Vaut ſouvent ſon peſant d'or. . . . . *Bis.*

Digitized by Google

VII. COUPLET.

Par le ſort de la naiſſance,
L'un eſt Roi, l'autre eſt Berger;
Le haſard fit leur diſtance;
L'eſprit ſeul peut tout changer.
De vingt Rois que l'on encenſe,
Le trépas briſe l'autel;
Et Voltaire eſt immortel. . . . . *Bis.*

CHÉRUBIN.

VIII. COUPLET.

Sexe aimé, ſexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours;
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre eſt votre image;
Tel paraît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner. . . . . *Bis.*

SUZANNE.

IX. COUPLET.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
Renfermait quelque leçon;
En faveur du badinage,
Faites grace à la raiſon.
Ainſi la nature ſage
Nous conduit, dans nos deſirs,
A ſon but, par les plaiſirs. . . . . . *Bis.*

Digitized by Google

BRID'OISON.

X. COUPLET.

Or Messieurs la Co-omédie,
Que l'on juge en cè-et instant;
Sauf erreur, nous pein-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime; il peste, il crie;
Il s'agite en cent fa-açons;
Tout fini-it par des chansons. . . . . *Bis.*

BALLET GÉNÉRAL.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Digitized by Google

APPROBATIONS.

J'AI lu par ordre de Monsieur le Lieutenant de Police, la Pièce intitulée : *La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro* ; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression & la représentation. A Paris, ce vingt-huit Février mil sept cent quatre-vingt-quatre.

Signé, COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

J'AI lu par ordre de Monsieur le Lieutenant général de Police, la Pièce intitulée : *La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro* ; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation & l'impression. A Paris, ce vingt-un Mars mil sept cent quatre-vingt-quatre.

Signé, BRET.

VU les Approbations ; Permis d'imprimer & représenter. A Paris, ce 29 Mars, mil sept cent quatre-vingt-quatre.

Signé, LENOIR.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

(Al 1661 ?)

Digitized by Google

Digitized by Google